BATAILLES & BLINDÉS

BATAILLES & BLINDÉS

+ de 25 Profils & plans

ISSN 1765–0828

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

N°50

L'IRAK ET L'*US ARMY*
LES RACINES DU BOURBIER

LES « PETITS FRÈRES »
L'INFANTERIE BLINDÉE AMÉRICAINE

LE MARTYRE DES CAVALIERS
LE 1er GRDI PENDANT LE CAMPAGNE DE FRANCE

LA BELGIQUE / 1919 - 1945
BLINDORAMA

PIÉGÉ À

STALINGRAD

UN TANKISTE ALLEMAND TÉMOIGNE

«JOCHEN» PEIPER
UN ILLUSTRE INCONNU ?

M 01699 - 50 - F: 6,90 € - RD

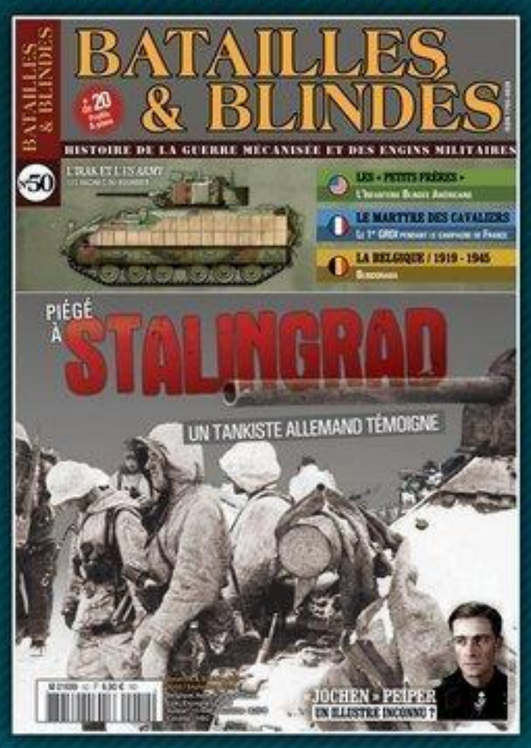
Batailles & Blindés n°50
Août / Septembre 2012
Belgique, Italie, Portugal Cont., Lux., Espagne : 7,90 €
Suisse : 13 CHF - Autriche : 8,20 €
Canada : 14$C

Découvrez toutes les publications de Caraktère
et commandez-les directement sur notre site internet

www.caraktere.com

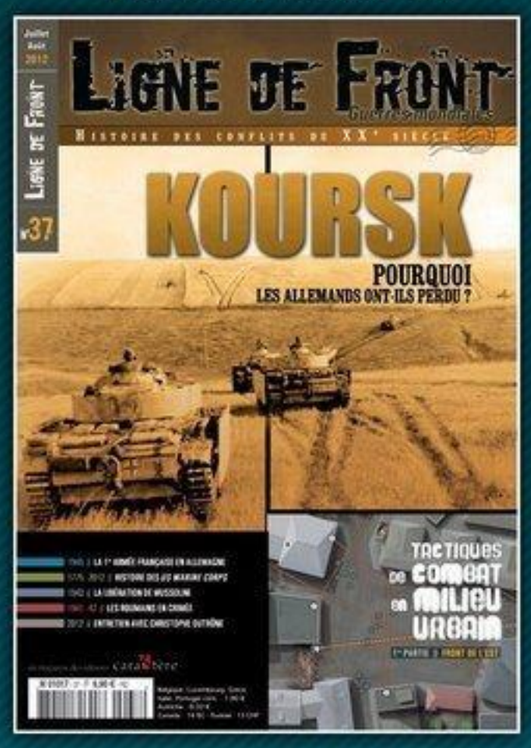
NOS MAGAZINES ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

Batailles & Blindés n°50



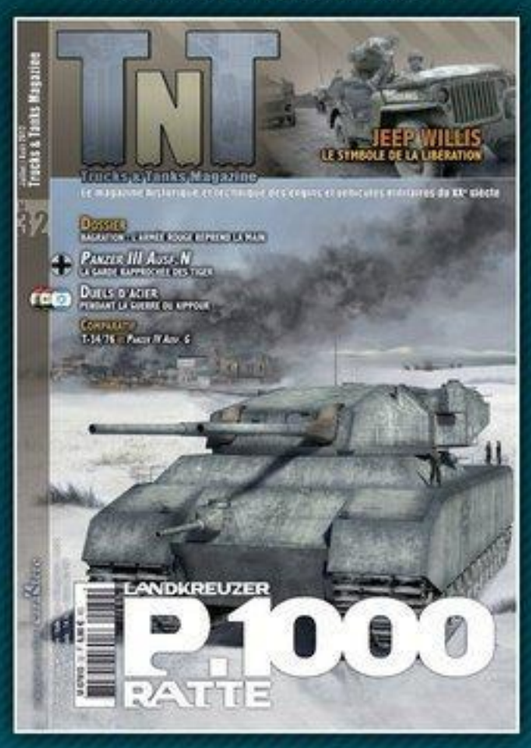
Piégé à Stalingrad,
un tankiste allemand témoigne

Ligne de Front n°37



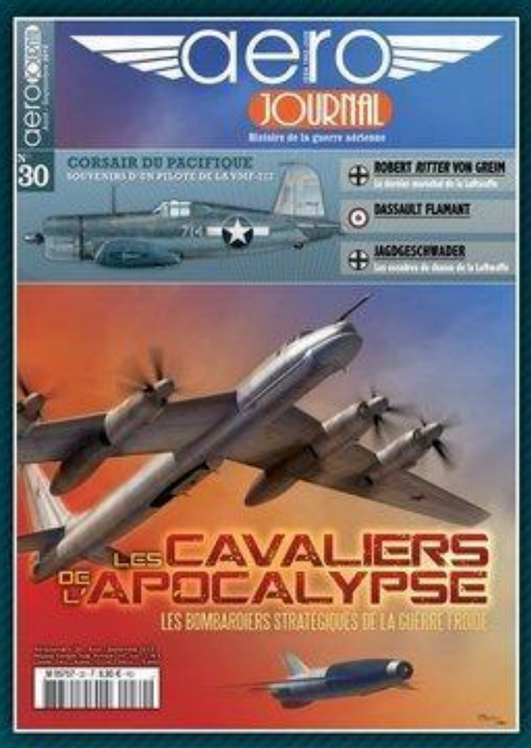
Koursk, pourquoi les allemands
ont-ils perdu ?

Trucks & Tanks n°32



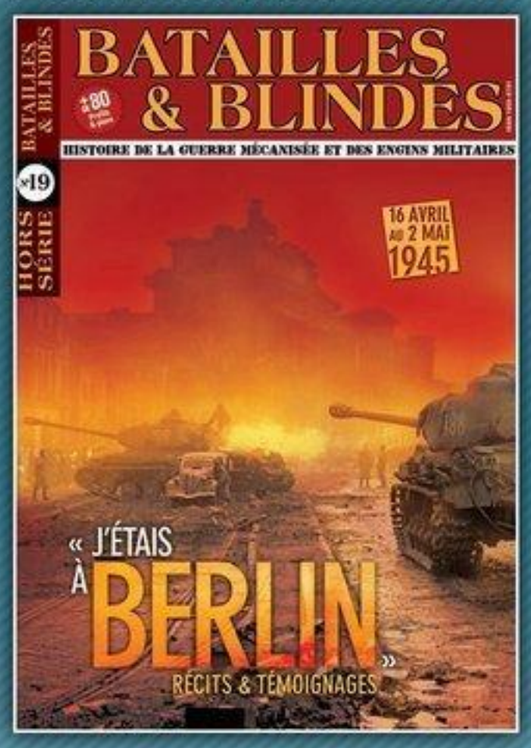
Landkreuzer P.1000 Ratte

Aérojournal n°30



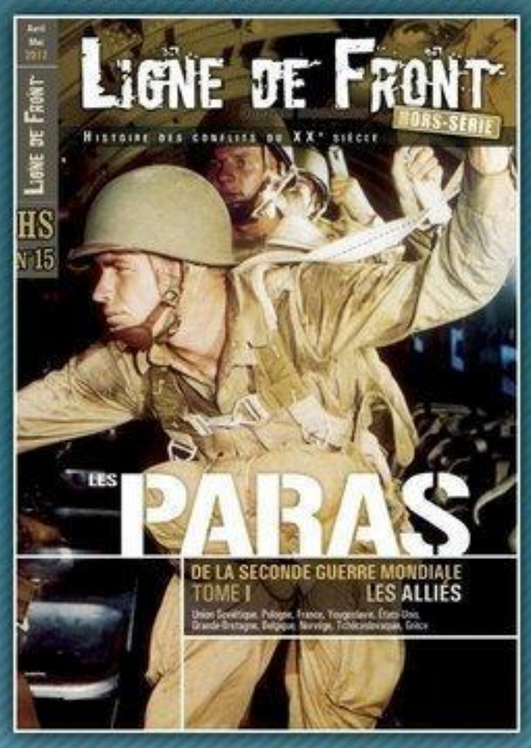
Les cavaliers de l'Apocalypse

Batailles & Blindés HS n°19



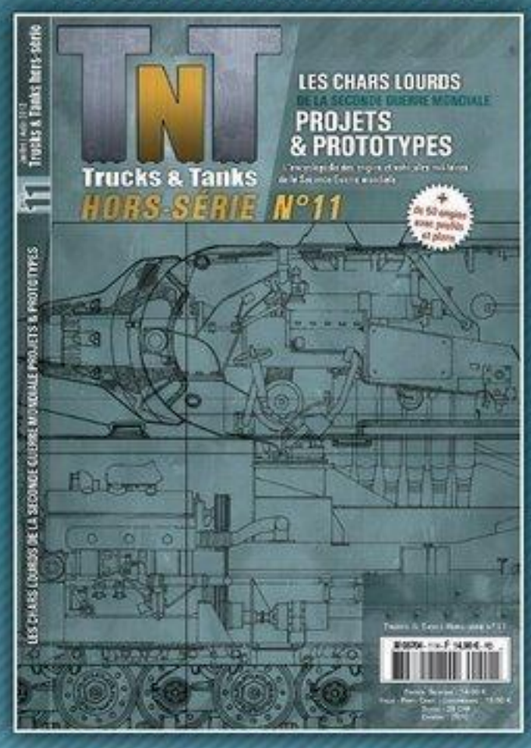
J'étais à Berlin
Récits & témoignages

Ligne de Front HS n°15



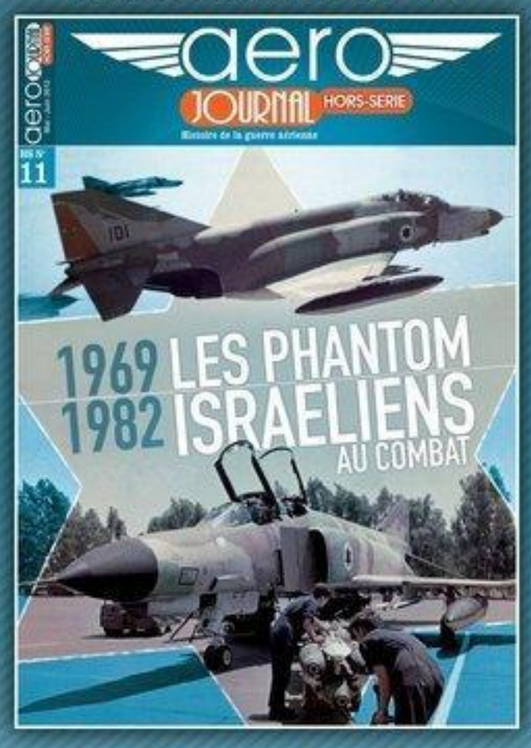
Les paras de la 2e GM
Tome I - Les Alliés

Trucks & Tanks HS n°11



Chars lourds de la 2e GM
Projets & prototypes

Aérojournal HS n°11



Les Phantom israéliens

NOS HORS-SÉRIES ET NUMÉROS SPÉCIAUX

Nouveauté :

LOS! n°04

SEPTEMBRE
OCTOBRE
2012

LE MAGAZINE DE LA GUERRE NAVALE, AÉRONAVALE ET SOUS-MARINE

AU SOMMAIRE : L'AÉRONAVALE JAPONAISE / LE CUIRASSÉ RETVIZAN / LA BATAILLE DU JUTLAND / OPÉRATION « PAUKENSCHLAG » / RUÉE SUR LA MANCHE ...

EN KIOSQUE LE 30 AOÛT

Renseignements : Caraktère - 3120, route d'Avignon - 13090 Aix-en-Provence - France - Tél : +33 (0)4 42 21 06 76
www.caraktere.com

Batailles & Blindés n° 50

EDITO

Ce numéro 50 marque une grande et belle étape dans la vie de Batailles & Blindés, puisque la revue entre dans un club relativement fermé, celui des magazines d'histoire militaire devenus des classiques, des références dans leur domaine.
Lancé en 2003 (bientôt dix ans, comme le temps passe !), notre bimestriel a traversé bien des épreuves pour, à chaque fois, en ressortir plus solide et plus attractif qu'auparavant ; et ce n'est pas moi qui le dit (ce serait trop facile et un tantinet démagogique), mais vous, chers lecteurs et amis, dont la fidélité à Batailles & Blindés ne s'est jamais démentie au fil des numéros. Le magazine se porte bien et ses ventes sont d'une incroyable stabilité, tout comme celles de ses hors-séries. En fait, il n'y a guère de secret là-dedans : la revue a toujours été conçue en prenant soigneusement en compte l'avis de ses lecteurs, vos avis. Si pour des raisons commerciales, il m'est impossible de satisfaire tout le monde*, je m'efforce toujours d'écouter ce que vous avez à me dire. Reste ensuite à trouver un équilibre subtil pour vous proposer un sommaire intéressant et varié.
C'est, je le pense, le cas avec ce numéro 50, que je n'ai pas voulu « racoleur », malgré la publication d'une étude biographique consacrée au parcours de Joachim « Jochen » Peiper. Un sujet délicat et complexe, que j'ai traité – je le pense vraiment – de la manière la plus honnête qu'il soit. L'homme a indéniablement été un officier combatif, mais sa vie et son engagement ne peuvent pas se résumer qu'à ses coups d'éclat sur les champs de bataille, comme vous le découvrirez. Je ne suis pas obsédé par la destruction des mythes, mais lorsqu'on fait de l'Histoire, il faut aussi savoir être critique, ou alors il vaut mieux changer de métier !
Il est désormais grand temps de vous laisser découvrir votre magazine, dont je vous souhaite une agréable lecture. À très vite pour de nouvelles aventures !

Yannis Kadari

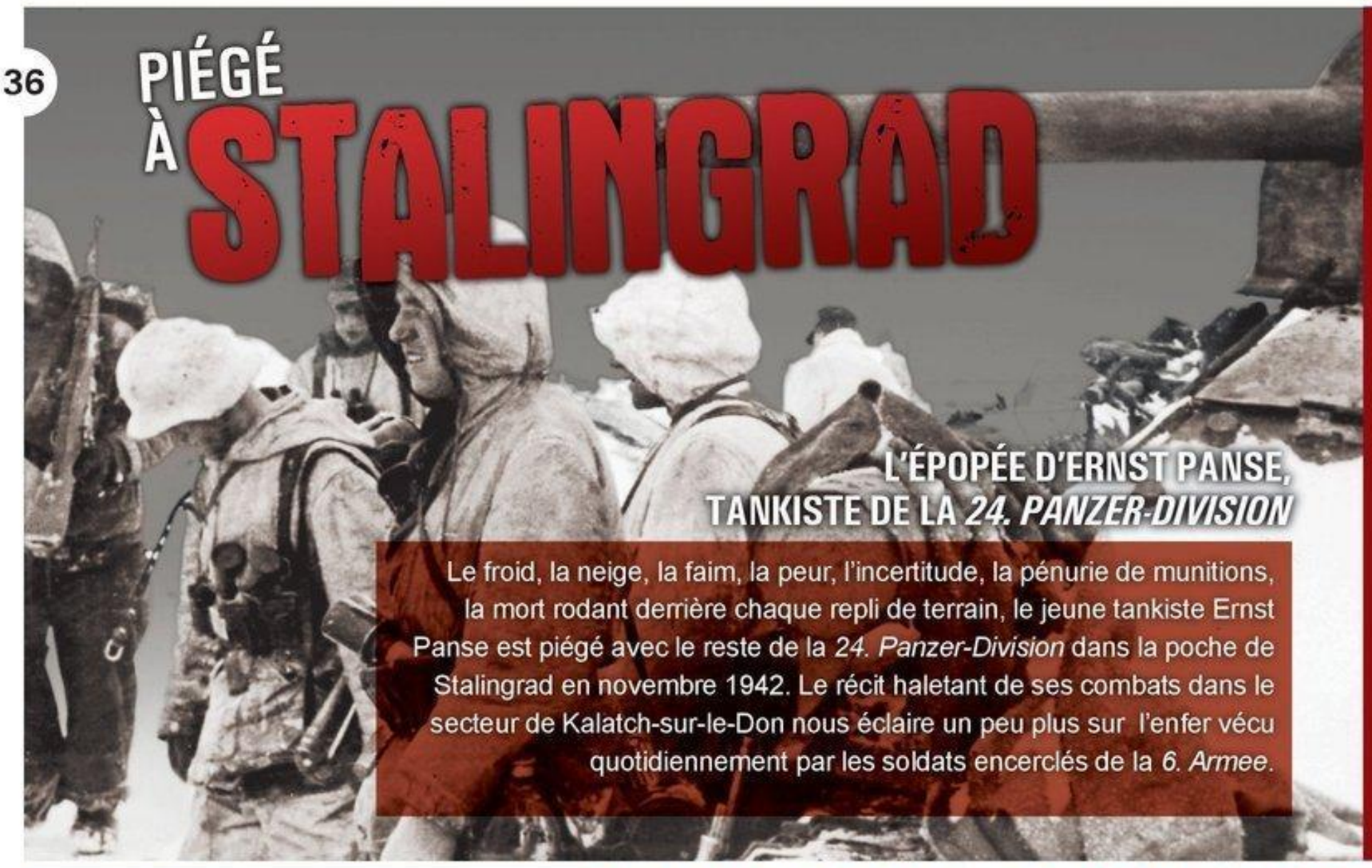
*Petit message personnel à l'attention d'un « vieux lecteur » qui se reconnaîtra : non, il n'est pas possible de représenter tout le débarquement de Normandie en 3D sur une double page, même si, en effet, cela « aurait une sacrée gueule » !

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

4 Le Blindorama — La Belgique 1919 - 1945
Tout comme au sortir de la Grande Guerre vingt ans plus tôt, le Royaume de Belgique – qui n'a pas retenu les leçons du conflit – ne possède que très peu de blindés lorsque l'Allemagne passe à l'attaque le 10 mai 1940. C'est la raison pour laquelle il ne met pas au point des engins de conception nationale. En conséquence de quoi, il produit sous licence un grand nombre de modèles étrangers.

8 1940-1945 Unité — Les « Petits Frères » ! L'infanterie blindée américaine
Durant la Seconde Guerre mondiale, l'Armée des États-Unis met sur pied 63 *Armored Infantry Battalions (AIB)*, indépendants ou regroupés au sein d'une structure régimentaire. Intégrés pour la plupart dans les divisions blindées, ils y constituent le complément indispensable aux unités de chars. Un fort lien de fraternité ne tarde pas à unir les tankistes et les fantassins montés sur véhicules semi-chenillés.

24 1939-1940 Unité — Le martyre des cavaliers Le 1er GRDI pendant la campagne de france
D'Évreux à Dunkerque, en passant par la Meuse, Haut-le-Wastia ou Cambrai, le 1er groupe de reconnaissance de division d'infanterie a tout vu : la confusion de la mobilisation, la « drôle de guerre », l'entrée en Belgique, l'offensive allemande, l'épuisante retraite et la reddition. Ce GRDI n'a pas démérité, réalisant du mieux possible toutes les missions confiées et combattant dans les situations les plus désespérées.



36 PIÉGÉ À STALINGRAD
L'ÉPOPÉE D'ERNST PANSE, TANKISTE DE LA *24. PANZER-DIVISION*
Le froid, la neige, la faim, la peur, l'incertitude, la pénurie de munitions, la mort rodant derrière chaque repli de terrain, le jeune tankiste Ernst Panse est piégé avec le reste de la *24. Panzer-Division* dans la poche de Stalingrad en novembre 1942. Le récit haletant de ses combats dans le secteur de Kalatch-sur-le-Don nous éclaire un peu plus sur l'enfer vécu quotidiennement par les soldats encerclés de la *6. Armee*.

50 Chroniques Africaines — Août - Septembre 1942

58 1915-1976 Biographie — « Jochen » Peiper Un illustre inconnu ?
La mâchoire carrée, le regard perçant, une silhouette athlétique, une attitude hautaine, l'impitoyable « Jochen » Peiper en impose. Déterminé, fonceur, combatif, l'officier baroudeur s'est taillé une réputation d'excellence. De son parcours au sein de la *SS*, la plupart des historiens n'ont retenu que ses exploits sur les champs de bataille. Pourtant, l'homme n'a pas été qu'un soldat, loin de là !

72 2003-2011 Actualité — L'Irak et L'*US Army* Les racines du bourbier
La deuxième guerre du Golfe a rapidement tourné au bourbier pour les forces de la « Coalition » menées par les Américains. Le chaos irakien, certes relatif au regard des boucheries passées, était-il prévisible ? Quels facteurs inhérents à la stratégie et au matériel l'ont-ils aggravé ? Retour sur le plus grave revers essuyé par l'« Oncle Sam » depuis le Viêtnam.

Bataille & Blindés n°50
Août - Septembre 2012
ISSN : 1765-0828

Magazine bimestriel édité par
Caraktère SARL
3120, route d'Avignon
13090 Aix-en-Provence
SARL au capital de 40 000 euros
RCS de Marseille 450 657 168

www.caraktere.com

Rédaction : 09 66 02 34 75
Service Commercial : 04 42 21 06 76
Télécopie : 09 70 63 19 99
info@caraktere.com

Commission paritaire : 0415 K 86317
Dépôt légal (BNF) : à parution

Directeur de la publication
et rédacteur en chef : Y. Kadari
Secrétaires de rédaction : Y. Mahé, X.Tracol, A.Thers
Correctrice : B. Watellier
Relations clients : F. Sintive

Direction Artistique : A. Gola
Infographie :
A. Giancaterina - M. Mioduszewska – B. Drenec

Service des ventes et réassort : *à juste Titres*
à juste Titres Téléphone : 04 88 15 12 40

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
B–1070 Bruxelles – Belgique

Imprimé en France par / Printed in France by :
Imprimerie Riccobono - Le Muy (83)

1919 - 1945

Belgique

Tout comme au sortir de la Grande Guerre vingt ans plus tôt, le Royaume de Belgique – qui n'a pas retenu les leçons du conflit – ne possède que très peu de blindés lorsque l'Allemagne passe à l'attaque le 10 mai 1940.

Par **Alexandre Thers**

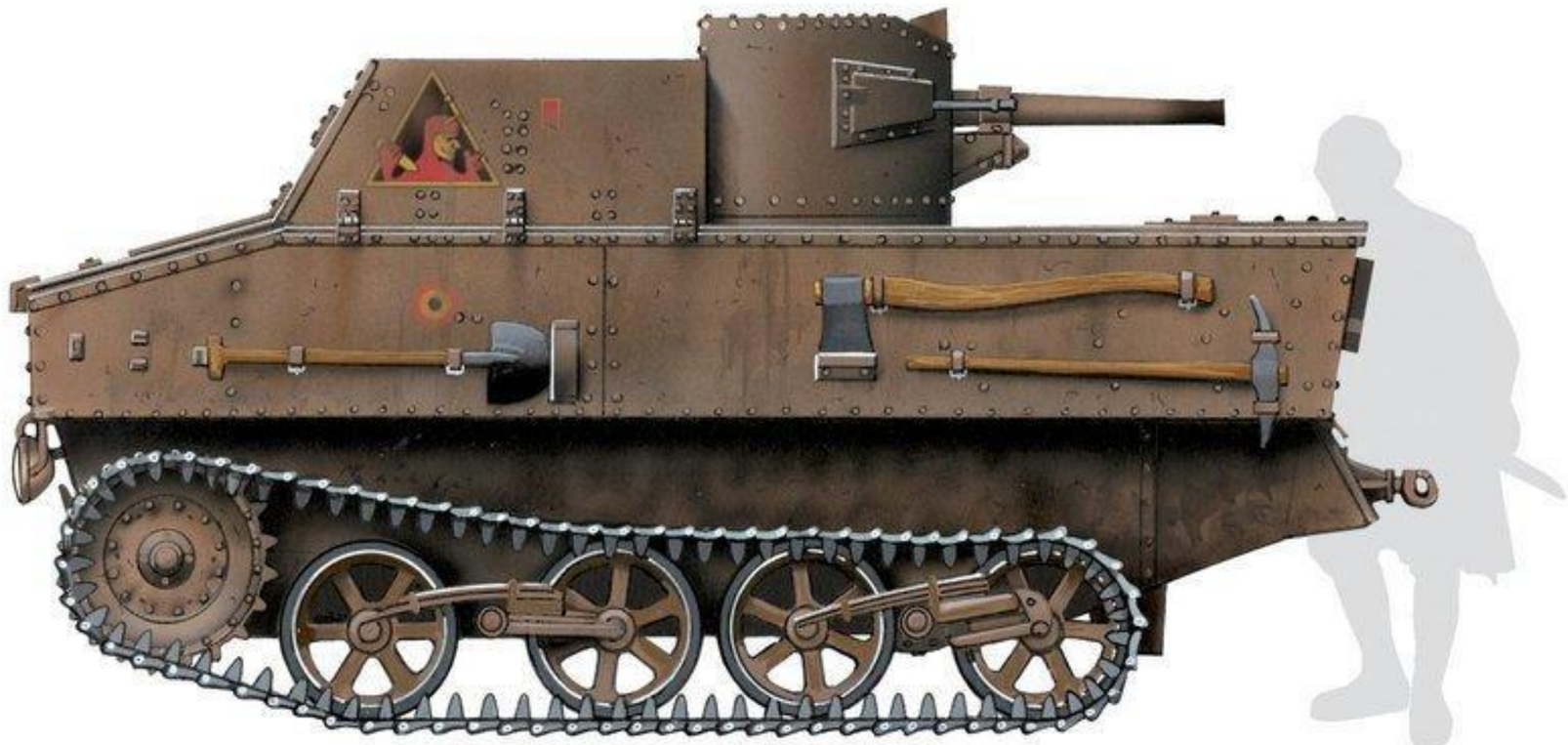
La Belgique, si elle n'est pas dépourvue d'un certain potentiel en ce qui concerne la production industrielle de blindés, ne met pas au point des engins de conception nationale. En conséquence de quoi, elle produit sous licence un grand nombre de modèles étrangers. Jusqu'en 1929, elle se contente d'utiliser de vétustes chars Renault FT 17 et FT 18, hérités de la Grande Guerre, qui constituent l'essentiel de son potentiel de combat, avant qu'une Commission permanente de Motorisation soit créée en vue d'une modernisation devenue de plus en plus nécessaire. C'est dans ce cadre qu'en 1932 la Cavalerie se voit équipée de Berliet VDUB (une automitrailleuse de découverte). Un mauvais choix, puisque se révélant inadaptées, elles sont reléguées l'année même à la Gendarmerie. Suite à ses accords avec la firme française Citroën, la Fabrique nationale d'armes de guerre d'Herstal produit sous licence, à partir de 1934, des semi-chenillés d'artillerie (FN-Kégresse), adoptés pour tracter – en principe – l'artillerie lourde (130 exemplaires seront sortis des chaînes au 10 mai 1940). D'autres tracteurs d'artillerie sont choisis, comme les Citroën-Kégresse à système Kégresse-Hinstin, en versions tracteur et caisson, principalement utilisés pour tirer les remorques TSF, les colombiers militaires ou les bureaux de tir. Toujours en 1934, la chenillette Vickers Carden-Loyd Mk. IV est également acquise, au nombre de six exemplaires qui sont transformés en chasseurs de chars par l'adjonction d'un canon de 47 mm. Cette chenillette est également commandée (21 exemplaires) pour tracter les pièces de montagne de 75 mm.

Elle donne naissance à une version améliorée, blindée et armée d'une semi-tourelle à canon de 47 mm : le T.13 B2. Les 21 premiers exemplaires sont convertis à leur tour (B1), et une troisième version, le B3, apparaît en 1938. Au 10 mai 1940, 206 exemplaires ont été réceptionnés, toutes versions confondues. La politique de neutralité adoptée par le gouvernement belge après l'arrivée d'Hitler au pouvoir voit l'unique régiment de chars de combat officiellement dissous en février 1935. Ce qui lui reste de FT 17 et FT 18 est alors remisé. Il ne subsiste plus grand-chose de l'expérience de combat acquise jusque-là… Néanmoins, au vu de l'évolution du contexte international, le gouvernement décide, quelques mois plus tard, de procéder à une nouvelle phase de modernisation de l'Arme blindée, qui entraîne une refonte de la Cavalerie, laquelle réceptionne, pour équiper ses escadrons de reconnaissance, des Vickers *Light Tanks* modèle 1934, rebaptisés T.15, dont l'armement consiste soit en une mitrailleuse de 13,2 mm, soit en un canon de 20 mm. En tout, 42 de ces matériels équiperont les unités de cavalerie et de chasseurs ardennais.
Quelques tracteurs Latil M2 TL6 sont également utilisés par le corps de cavalerie (et les unités de DCA) pour tirer les pièces légères. Des tracteurs Vickers *Utility* de 2 tonnes sont achetés pour les pièces antichars SA-FRC de 47 mm des cavaliers. 300 de ces engins sont réceptionnés : 88 en version cavalerie, 177 en version infanterie et 35 non blindés. Ce véhicule, très apprécié, souffre néanmoins d'une vitesse insuffisante, et un modèle plus rapide, le Ford/Marmon-Herrington, est commandé auprès de l'antenne

Renault FT
Bataillon de chars de combat
2e compagnie, 4e section
Belgique, 1919

- **Puissance :** 35 cv
- **Vitesse max. :** 7,7 km/h
- **Autonomie :** 35 km
- **Blindage max. :** 22 mm
- **Poids :** 6,7 t

Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2012



T.13 B2
Unité inconnue
Belgique, mai 1940

- **Puissance :** 55 cv
- **Vitesse max. :** 40 km/h
- **Autonomie :** 200 km
- **Blindage max. :** 9 mm
- **Poids :** 4,8 t

T.13 B3
Unité de chasseurs ardennais
Belgique, mai 1940

- **Puissance :** 80 cv
- **Vitesse max. :** 56 km/h
- **Autonomie :** 200 km
- **Blindage max. :** 9 mm
- **Poids :** 5,0 t

T.15
2e régiment de chasseurs à cheval
Belgique, mai 1940

- **Puissance :** 90 cv
- **Vitesse max. :** 62 km/h
- **Blindage max. :** 9 mm
- **Poids :** 3,8 t

Ford en Belgique, qui en livrera 90 exemplaires. À partir de 1937, l'excellent tracteur de conception nationale Brossel TAL à quatre roues motrices est sélectionné pour les canons Cockerill de 155 mm. 74 exemplaires sont en service en 1940.
Cette même année, la Cavalerie dote chacun de ses six régiments d'un escadron de Renault 12 AMC 35/ACG 1, des chars légers qui prennent officiellement l'appellation d'« auto-blindées à chenilles » pour ne pas offusquer les autorités du *Reich*... La plupart sont modifiées avec une tourelle APX-2 armée du canon de 47 mm français modèle 1935. Jugées trop offensives, elles sont, là encore de peur de heurter les nazis, remisées et oubliées jusqu'à la mobilisation. Enfin, l'Armée belge utilise, à partir de 1938, des attelages motorisés à trois roues appelés « Tricar », dont l'une des variantes est dotée d'un canon de DCA de 20 mm. On peut considérer qu'à l'aube de la guerre, les seuls engins ayant une configuration « char » sont les ACG 1 et les T.15.

LA GUERRE ET LA CAMPAGNE DE BELGIQUE

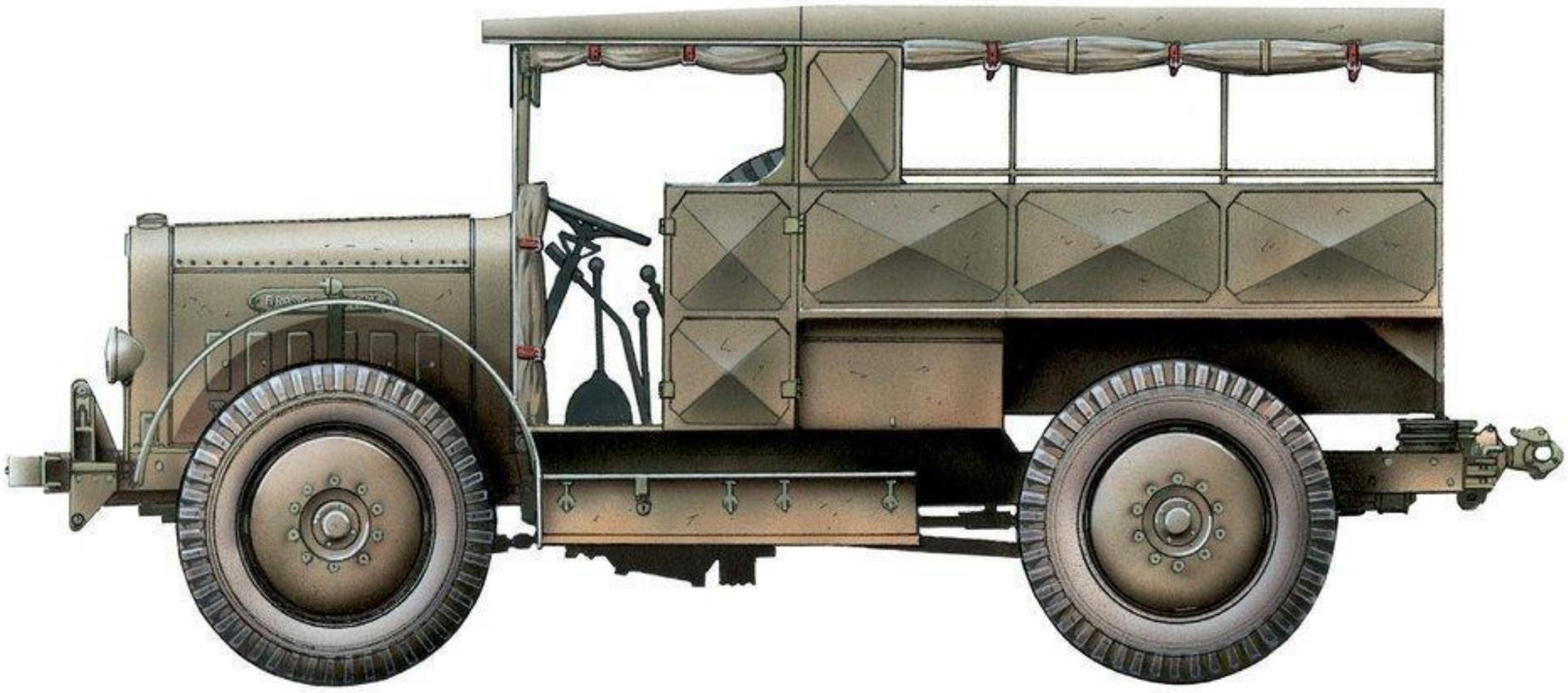
Le 1er septembre 1939 est créé l'escadron d'auto-blindées du corps de cavalerie, à trois pelotons, qui réceptionne les huit ACG 1 ayant pu être remis en état. Au 10 mai 1940, l'Armée belge aligne les matériels suivants : 35 T.13 B1, 21 T.13 B2, 150 T.13 B3, 42 T.15, 10 ACG 1 et 6 Carden-Loyd Mk. IV FRC à canon de 47. À partir du 10 mai, ils sont jetés par petits paquets dans la bataille à l'occasion d'actions locales, notamment lorsque des T.15 tentent de pincer les Allemands en train de se déployer en arrière des régiments belges, à Nimy, Vitry et Léglise, dans le sud de la province du Luxembourg. Les T.13, principalement employés comme canons automoteurs et chasseurs de chars, sont utilisés sur la Dendre et, surtout, pendant la bataille de la Lys, au cours de laquelle leurs canons révèlent leurs qualités antichars.

ACG 1
Escadron d'auto-blindées
du corps de cavalerie
Belgique, mai 1940

- **Puissance :** 180 cv
- **Vitesse max. :** 42 km/h
- **Autonomie :** 160 km
- **Blindage max. :** 25 mm
- **Poids :** 14,5 t

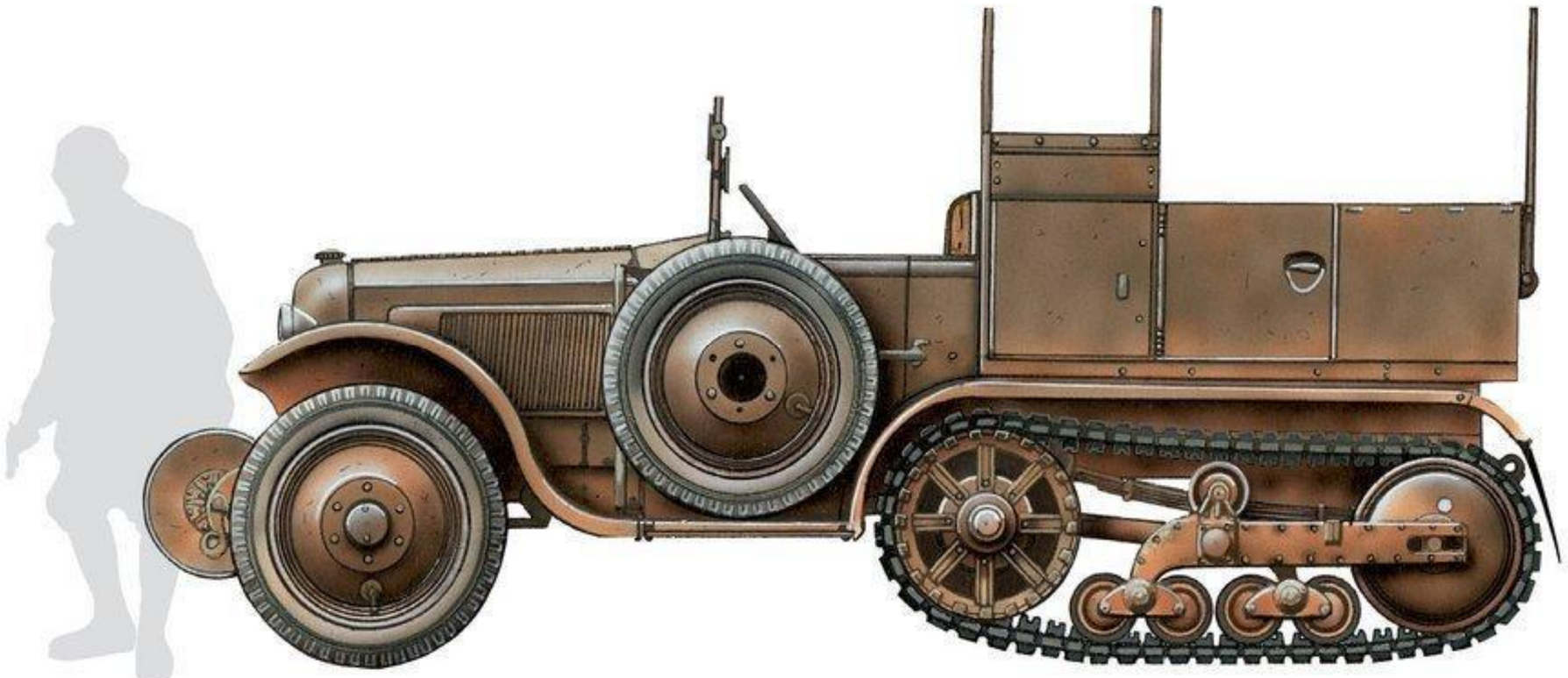
Les T.13 et T.15 du 1er régiment de Guides ont leur premier contact avec l'ennemi le 11 mai sur l'axe Maestricht–Hannut puis sur la Gette et la Dyle. Le 2e régiment de lanciers, qui est lui aussi équipé de ces deux types d'engins, se distingue dans des combats défensifs ainsi que lors des contre-attaques de Tongres, Zwijndrecht, Zelzate, Dadizele et Passendale. Ceux du 3e régiment de lanciers défendent les 13 et 14 mai 1940 le secteur Sud de la position de recueil et d'arrière-garde de la Gette, avant de se battre sur la Lys, sur la position Dadizele-Gheluwe, et de terminer la guerre près d'Ypres.

D'autres, répartis au sein de deux pelotons de chasseurs ardennais, bloquent la *1. Panzer-Division* pendant six heures le 10 mai devant Neufchâteau, l'obligeant à déployer trois bataillons et un groupe d'artillerie. D'autres soldats de la 1re division de chasseurs ardennais résistent héroïquement sur la Dendre puis sur Bruges–Tournai fin mai.
Les T.13 des 1er et 2e régiments de cyclistes-frontière, plus le bataillon du Limbourg, se trouvent à l'avant-garde des combats, avant de participer notamment, avec un grand héroïsme, à un affrontement majeur sur le canal de Willebroek pendant toute la journée du 17 mai.



Brossel TAL
Unité inconnue
Belgique, mai 1940

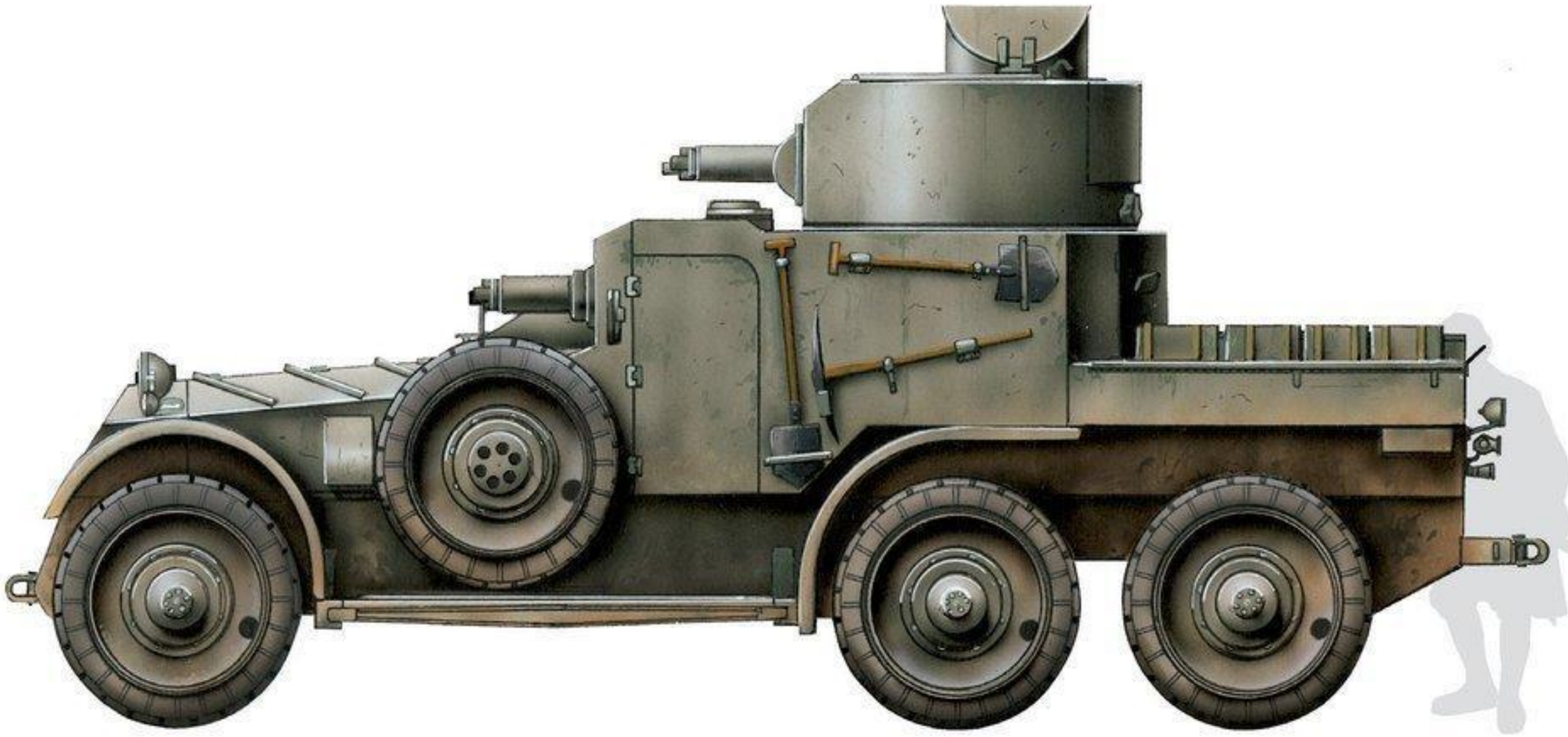
- **Puissance :** 95 cv
- **Vitesse max. :** 50 km/h



Citroën-Kégresse P17
Unité inconnue
Belgique, mai 1940

- **Puissance :** 30 cv
- **Vitesse max. :** 28 km/h
- **Poids :** 2,8 t

Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2012



Lanchester
Belgian Armoured Car Squadron
Grande-Bretagne, 1941

- **Puissance :** 90 cv
- **Vitesse max. :** 72 km/h
- **Autonomie :** 320 km
- **Blindage max. :** 9 mm
- **Poids :** 7,0 t

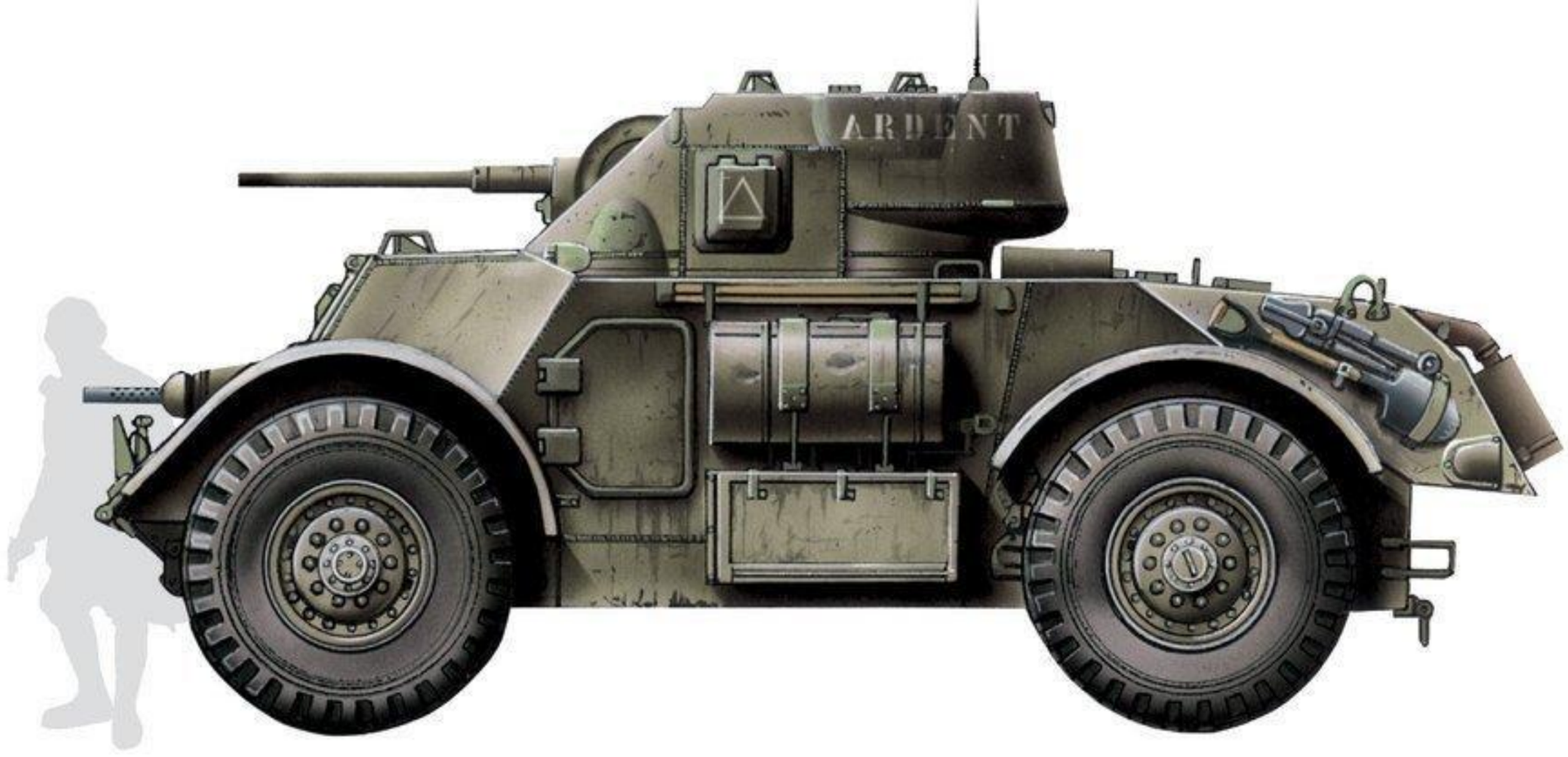
Quant aux ACG 1, ils sont engagés du 17 au 27 mai 1940. Quatre sont détruits par des pièces antichars allemandes, deux tombent en panne et deux se rendent aux Allemands le jour de la reddition de l'Armée belge, le 28 mai. Les six Carden-Loyd Mk. IV de 47 mm, disposés comme éléments statiques le long de la Meuse, entre Vivegnis et Lixhe, opposent une résistance jusqu'au 11 mai, puis sont sabotés. Quant aux vieux FT 17 et FT 18, ils ne sortent pas de leurs hangars de toute la campagne.

SOUS D'AUTRES CIEUX

Le 28 mai 1940, l'Armée belge, encerclée dans la poche de Dunkerque, est contrainte de déposer les armes. Néanmoins, certains sujets du roi Léopold parviennent à rallier la Grande-Bretagne pour y poursuivre la lutte. Mais il faut attendre 1941 pour voir l'émergence d'un premier escadron d'auto-blindées, le *Belgian Armoured Car Squadron*, articulé, en septembre 1941, autour de trois antiques matériels : une Rolls-Royce et deux Lanchester. Rapidement inutilisables, elles sont remplacées en octobre par 14 auto-blindées Guy Mk. IA, récentes, mais elles aussi en bout de course. Ce n'est qu'en février 1942 que chacun des cinq pelotons formant l'unité touche ses premiers matériels modernes et en bon état : des Humber Mk. I et des *Scout Cars* Daimler Mk. I. Le 12 décembre, un nouvel officier prend la tête des forces belges en Grande-Bretagne (le premier groupement belge) et donc du *Belgian Armoured Car Squadron* : le major Jean-Baptiste Pirond. En avril 1943, les Belges, qui se forment en vue d'un débarquement en Europe, touchent des matériels encore plus performants, des Humber Mk. IV, avant de réceptionner – nec plus ultra –, en mai 1944, des *Armoured Cars* Daimler Mk. I. L'escadron perçoit, le 20 juillet, deux Staghound T17E2 destinées à la défense contre avion. Une autre Staghound, équipée d'un poste émetteur-récepteur 19HP, permet d'assurer la liaison entre l'escadron et le quartier général du groupement. C'est une formation bien préparée et entièrement motorisée qui débarque en Normandie, à Courseulles et Arromanches, le 7 août. Ses 2 200 hommes et 500 véhicules bousculent des éléments de la *272. Infanterie-Division*, avant de se lancer à la poursuite d'un ennemi dont le front se réduit jour après jour. Après avoir combattu dans le secteur de Sallenelles jusqu'au 17 août, les Belges participent à l'opération « Paddle », qui perce le front allemand, et talonnent l'ennemi défait vers la Seine. Longeant la côte, et après la prise d'Honfleur, la formation atteint la Seine, qu'elle traverse à Caudebec-en-Caux les 30 et 31 août. Subordonnée à la *49th Infantry Division* anglaise, elle participe à la libération du Havre avant de se porter sur Arras. Le 3 septembre en fin de journée, la frontière belge est atteinte, et le groupement entre le lendemain dans Bruxelles, qui vient d'être libérée par les *Guards*. Il n'y en a plus que pour le *First Belgian Group*, que la population bruxelloise baptise désormais « Brigade Piron ». C'est ensuite la campagne de Hollande, rendue difficile par l'âpre résistance allemande et le temps pluvieux, particulièrement éprouvant. C'est aux confins orientaux des Pays-Bas, à proximité de la frontière allemande, que lui parvient, le 26 avril 1945, l'ordre de cesser toute opération. Elle n'en participera pas moins, jusqu'au 15 décembre 1945, à l'occupation de l'Allemagne. ■

T17E1 Staghound
Armored Car
Escadron d'auto-blindées
Grande-Bretagne, 1944

- **Puissance :** 2 x 97 cv
- **Vitesse max. :** 89 km/h
- **Autonomie :** 805 km
- **Blindage max. :** 45 mm
- **Poids :** 13,9 t



L'INFANTERIE BLINDÉE AMÉRICAINE

Dès l'apparition des premiers chars, il est clair que ceux-ci ne peuvent combattre sans appui d'infanterie. Durant la quinzaine d'années suivant la Grande Guerre, les budgets restreints de l'Armée américaine rendent impossible tout remplacement de ses tanks datant de 1918 et si lents que les fantassins peuvent les suivre à pied… La mise en service de chars plus rapides, dans le courant des années 1930, change la donne. Une première mesure envisagée consiste à doter de camions certaines unités d'infanterie classiques, mais en raison de leur mobilité réduite en tout-terrain, le commandement décide de former de nouvelles unités montées sur des transporteurs semi-chenillés, connus sous le nom d'*Half-Tracks.* La mise sur pied de régiments d'infanterie blindée commence le 1er juillet 1940, mais le processus est interrompu trois ans plus tard. À l'exception du 36e et du 41e, respectivement affectés aux 3e et 2e divisions blindées, tous les régiments sont dissous et leurs bataillons réorganisés en unités autonomes. En dehors des 42 bataillons et 2 régiments affectés aux divisions blindées, 15 autres *AIB* destinés à la réserve générale du commandement sont formés entre mars et mai 1943. Cependant, dès le mois d'août, 10 sont dissous, 2 sont reconvertis en unités de tracteurs amphibies, 2 autres en bataillons d'entraînement et un seul sera engagé au combat.

INFANTERIE BLINDÉE : MODE D'EMPLOI

La principale raison d'être d'un bataillon d'infanterie blindée est d'accompagner les unités de chars. Au moment de livrer ses premiers combats de la Seconde Guerre mondiale, l'*US Army* n'a aucune doctrine clairement définie pour l'emploi de ses *AIB*, et ce n'est qu'en novembre 1944 que sortent les premiers manuels de tactiques d'infanterie blindée, généralement basés sur des informations obsolètes,

Durant la Seconde Guerre mondiale, l'Armée des États-Unis met sur pied 63 *Armored Infantry Battalions* (*AIB*), indépendants ou regroupés au sein d'une structure régimentaire. Intégrés pour la plupart dans les divisions blindées, ils y constituent le complément indispensable aux unités de chars. Un fort lien de fraternité ne tarde pas à unir les tankistes et les fantassins montés sur véhicules semi-chenillés.

Par **Luc Vangansbeke**

LES « PETITS FRÈRES » !

L'*ARMORED DIVISION* ENTRE 1943 ET 1945

Les premières divisions blindées américaines sont trop lourdement équipées en chars mais, en 1943, elles adoptent une organisation triangulaire à trois bataillons de chars pour trois bataillons d'infanterie blindée et trois bataillons d'artillerie de campagne, sans structure régimentaire [1] . La nouvelle division blindée peut être articulée en deux groupements tactiques interarmes ou *Combat Commands* (*CCA* et *CCB*), ce qui lui donne une grande souplesse d'emploi. L'état-major d'un *Combat Command* compte une centaine d'hommes et n'assume aucune responsabilité logistique ni administrative. Un troisième état-major, dit *Reserve Command*, n'est destiné qu'à diriger les services, mais les divisions recourent à divers expédients pour le changer en *CCR*, ce qui leur permet de s'articuler en trois groupements équilibrés.

Au sein des *Combat Commands,* les moyens se répartissent en *Task Forces*, en échangeant une ou plusieurs compagnies entre le bataillon de chars et le bataillon d'infanterie et en les renforçant d'éléments extérieurs, comme un détachement antichar ou anti-aérien, un peloton de génie, voire une batterie d'artillerie de campagne. Un *Combat Command* s'articule généralement en deux *Task Forces* basées l'une sur le bataillon de chars, l'autre sur le bataillon d'infanterie blindée, mais si le commandement lui a attribué un bataillon supplémentaire pour une mission spécifique, celui-ci sera probablement réarticulé à son tour en une *Task Force* supplémentaire.

1 Sur 16 divisions blindées, 14 adapteront cette nouvelle structure dite « légère ». Les 2e et 3e divisions blindées conserveront l'ancienne structure « lourde ».

La tendance au bricolage, illustrée par ce grand panier improvisé à l'arrière de ce half-track M3A1, vaut parfois aux colonnes d'unités d'infanterie blindée d'être traitées de « *caravane de gitans* ».

Toutes photos : US Nara

Le transport de fantassins à l'arrière des chars est une pratique relativement courante à l'armée américaine et dépasse largement le cadre des unités d'infanterie blindée.

glanées au cours d'exercices et de manœuvres plutôt que sur les enseignements tirés d'engagements au feu. Tout comme les manuels destinés aux unités de chars, ils ne mentionnent que très sommairement la coopération entre les tanks et l'infanterie. Heureusement, les officiers ont aussi l'occasion de lire les comptes rendus de leurs confrères engagés en opérations, ainsi que ceux de certaines unités britanniques. La plupart en tirent les leçons qui s'imposent, mais si ces règles d'emploi, basées sur le bon sens et les directives des commandants des divisions blindées, permettent aux *AIB* de bien se comporter au combat, elles manquent de standardisation.

Suite p.13

ARMORED INFANTRY BATTALION : ORGANISATION

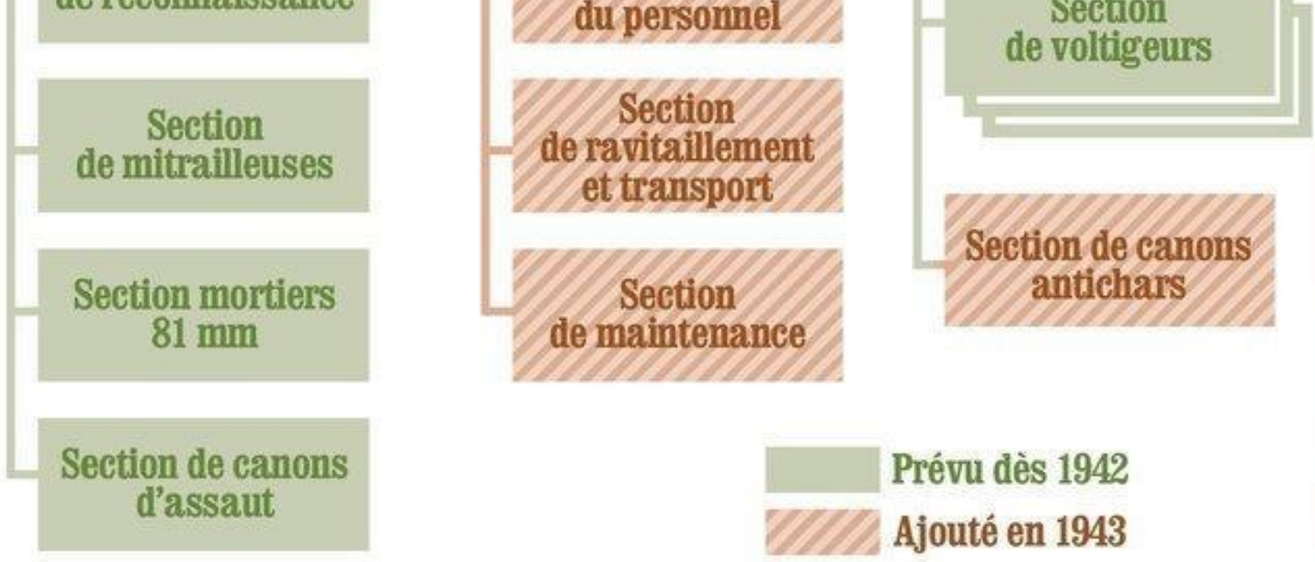
En septembre 1943, après la disparition de l'échelon régimentaire, l'effectif de l'*AIB* passe à 1 001 soldats, dont 36 officiers. Il faut encore y ajouter un détachement médical de 36 hommes, dont trois officiers médecins. Le bataillon s'articule alors en trois compagnies de fusiliers, une de services et une de commandement. Forte de 173 hommes, cette dernière gère l'état-major de bataillon, mais elle comprend surtout les éléments d'appui au combat : une section de mortiers de 81 mm à trois pièces, une section de canons d'assaut à trois obusiers automoteurs M8 de 75 mm [2], une section de mitrailleuses légères à quatre M1919A4 de calibre *.30* et une section de reconnaissance.

La compagnie de services totalise 75 hommes, dont sept officiers, répartis entre une section de ravitaillement et de transport, une section de maintenance, un groupe d'administration et de gestion du personnel et un fort groupe d'ordinaire au service de l'ensemble du bataillon. Chacune de ces deux compagnies comprend encore un groupe de commandement, un groupe de maintenance et un groupe de services destinés à leur propre usage.

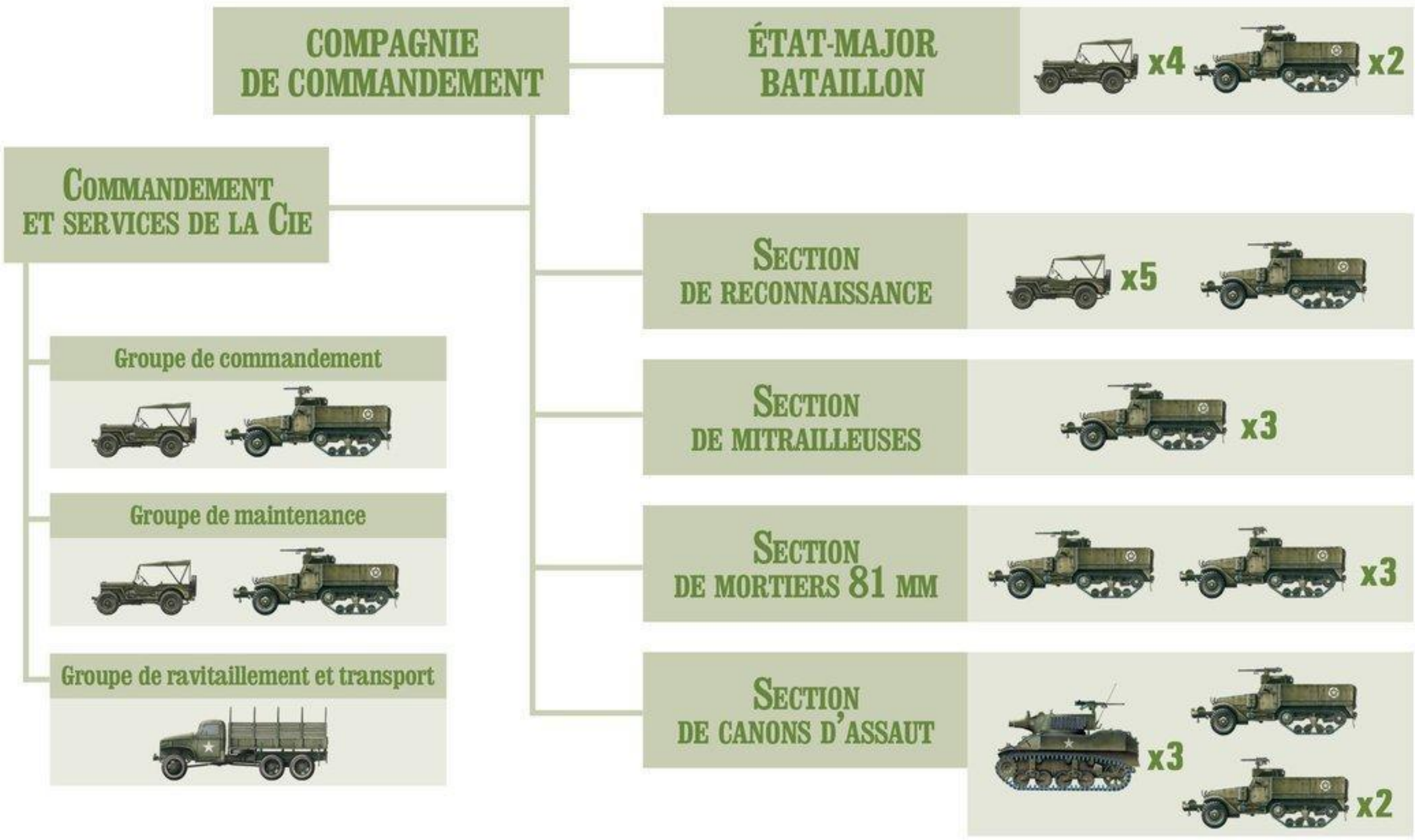
2 À partir de la fin de l'année 1944, le M8 cède la place au Sherman CS armé d'un obusier de 105 mm.

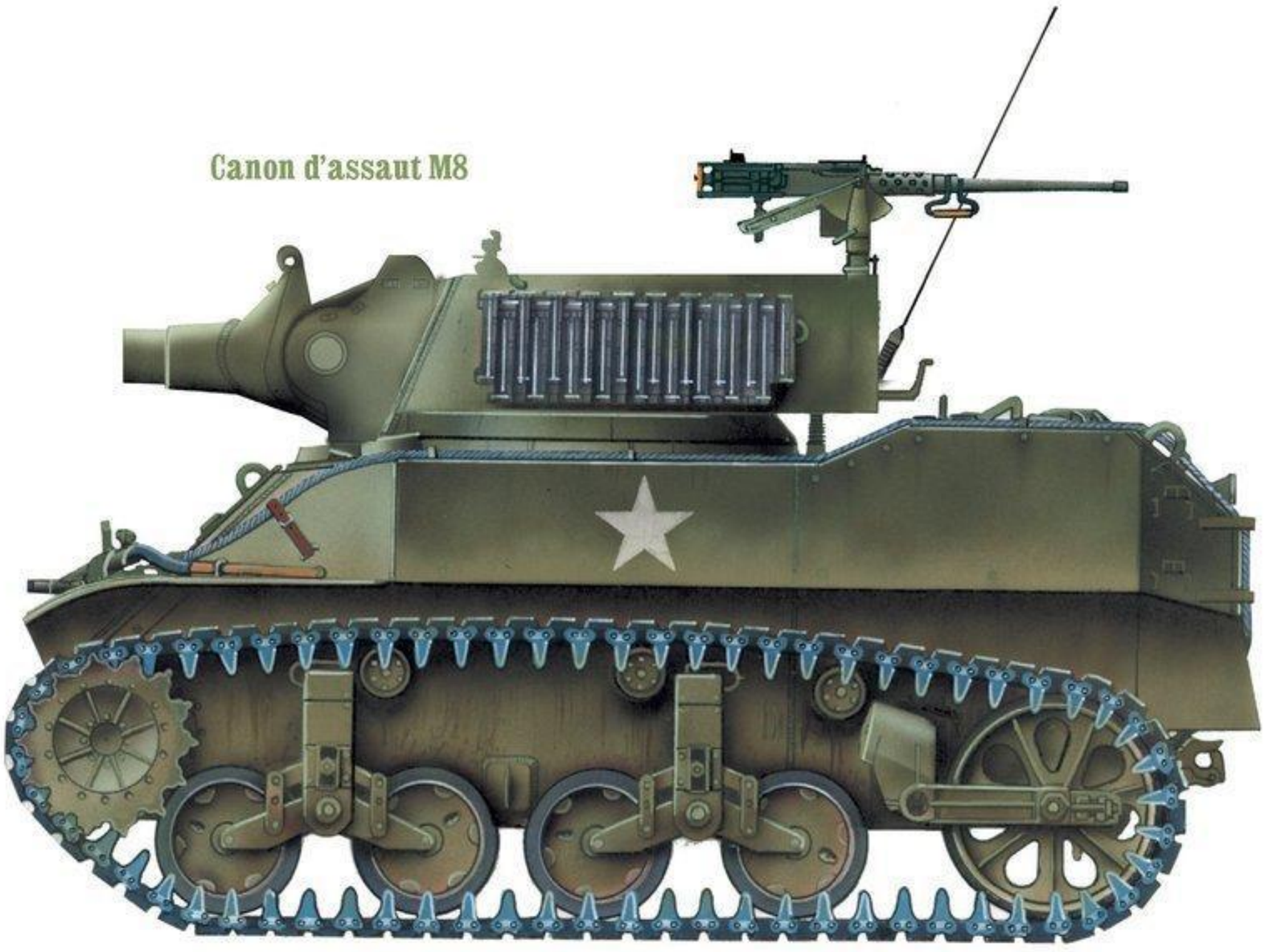
Suite p.12

Organisation d'un *Armored Infantry Battalion*



Organisation de la Compagnie de commandement





Jeep

M3A1 .50

M3A1 .30

Camion Studebaker

M3A1 et canon antichar 37 mm

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2012

Organisation d'une Compagnie d'infanterie blindée 1943-1945

COMPAGNIE D'INFANTERIE BLINDÉE

Commandement et services de la Cie

Groupe de commandement

Groupe de maintenance

Groupe de ravitaillement et transport

x2

Section de voltigeurs

Groupe de commandement

1er Groupe de voltigeurs

2e Groupe de voltigeurs

Groupe Mortier 60 mm

Groupe de mitrailleuses

Section antichars

Chef de section

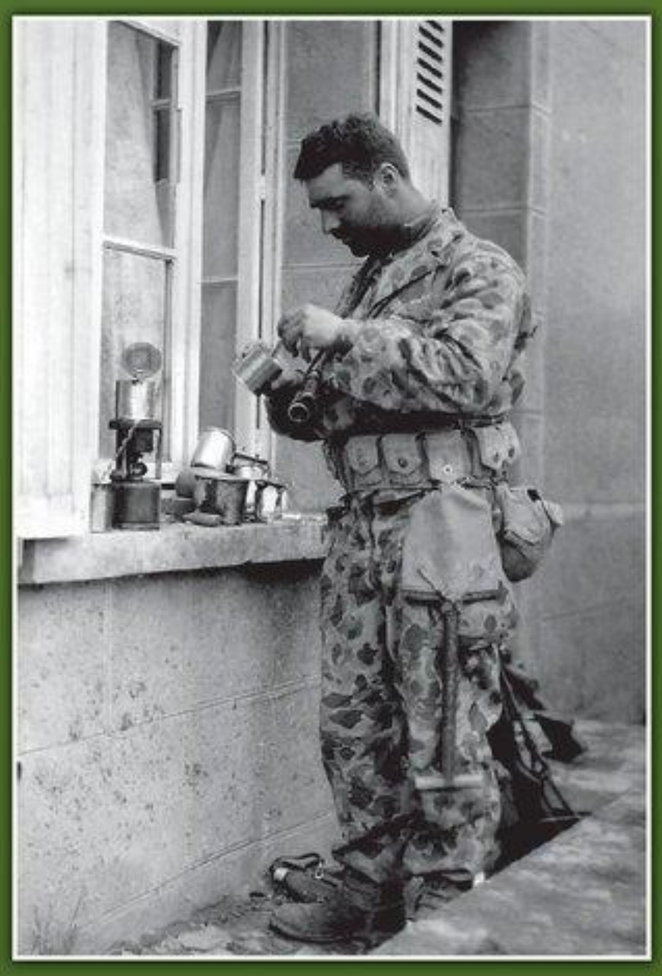
Groupe de tir

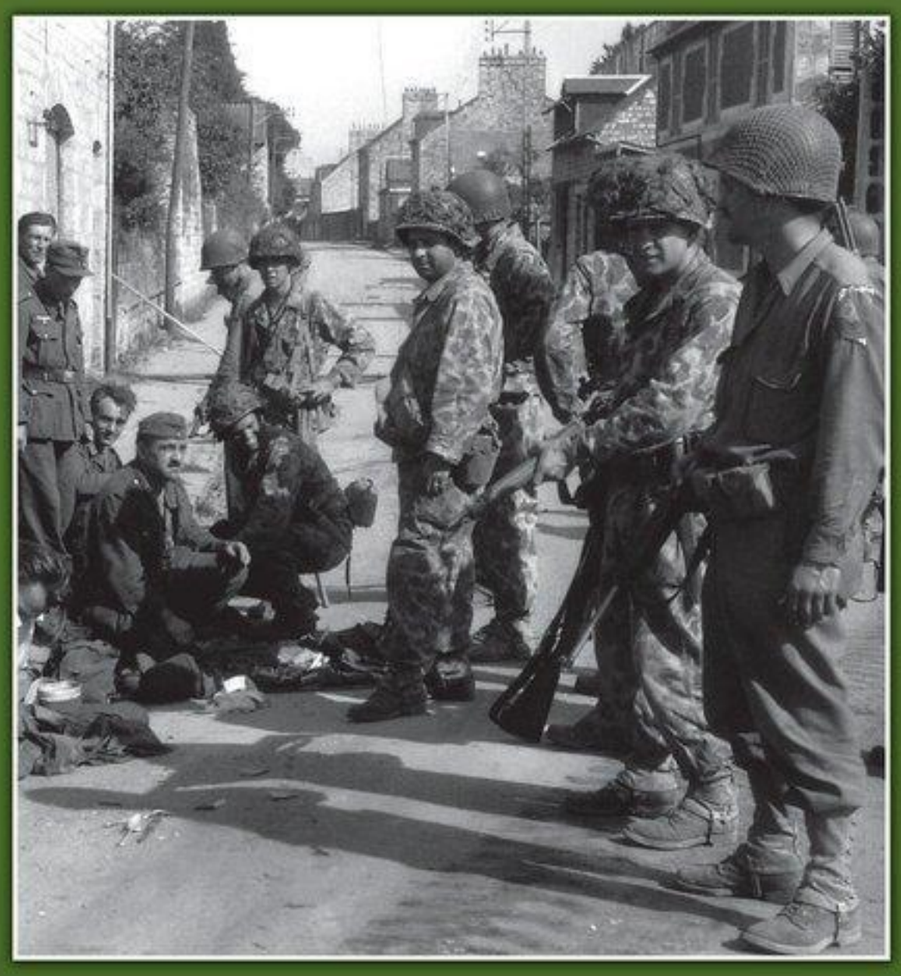
Groupe de tir

Groupe de tir

LA COMPAGNIE DE FUSILIERS

À partir de septembre 1943, l'effectif des compagnies de fusiliers est de 251 hommes, dont six officiers, répartis entre trois sections de voltigeurs, une section antichars à trois canons M1 de 57 mm, un groupe de commandement, un groupe de maintenance et un groupe de services. Il n'y a pas de commandant en second de compagnie, mais le groupe de maintenance est dirigé par un officier qui, dans la pratique, remplit cette fonction. Contrairement à l'infanterie classique où chaque compagnie comprend une section d'armes d'appui, les mortiers de 60 mm et les mitrailleuses sont décentralisés dans les sections, une mesure qui prend tout son sens lorsque l'une d'elles est détachée hors de la compagnie.





▲ Le half-track d'un groupe de voltigeurs permet l'emport de nombreux ustensiles et articles de confort, comme le réchaud utilisé par ce fantassin.

◥ Des *GIs* et leurs prisonniers. Certains des soldats portent une tenue camouflée brièvement utilisée dans certaines unités de l'*US Army* durant l'été 1944, mais rapidement abandonnée sur le théâtre d'opérations européen en raison de sa ressemblance avec les tenues des fantassins de la *Waffen-SS*.

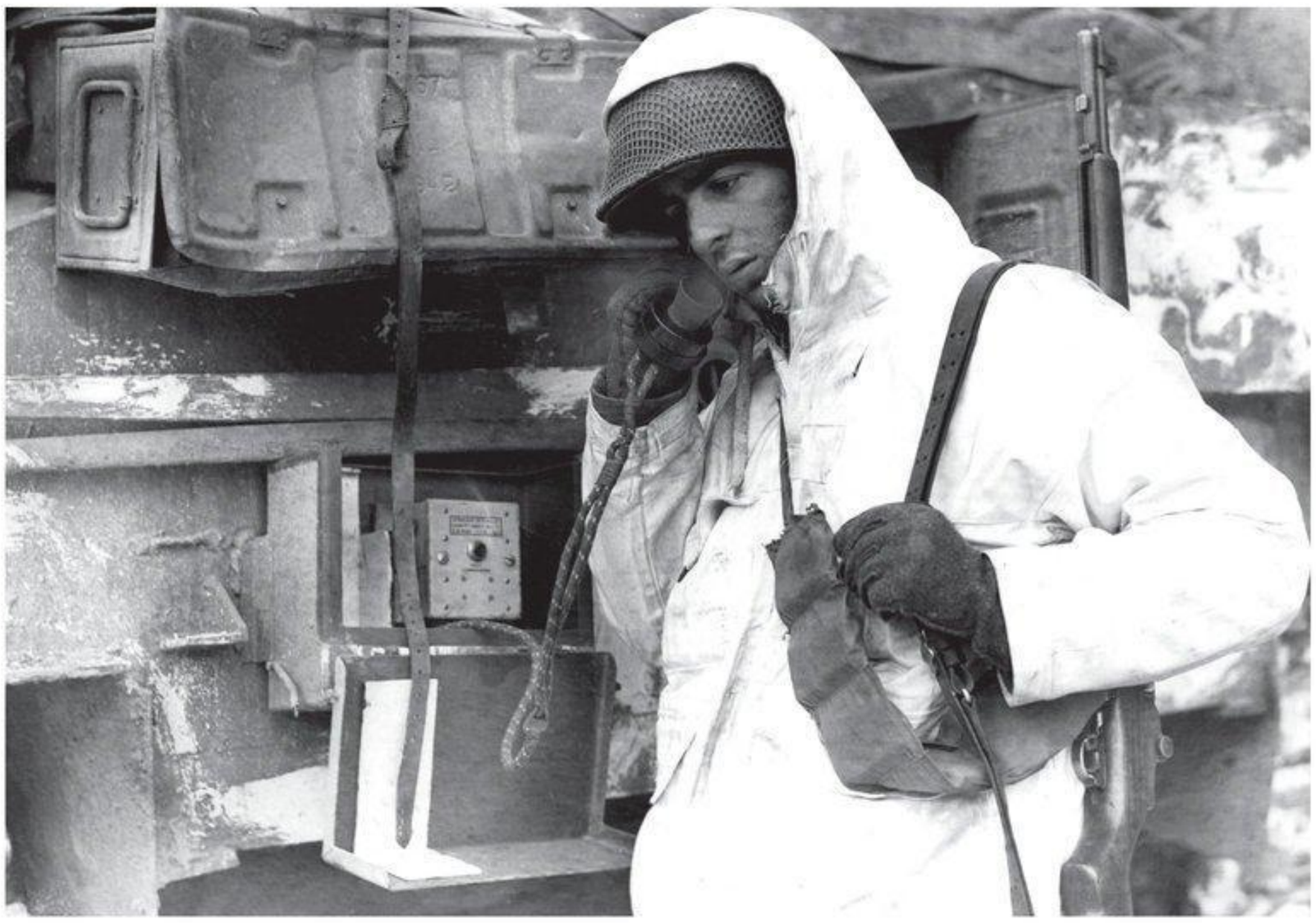
LA SECTION DE VOLTIGEURS

La section de voltigeurs totalise théoriquement un officier, six sous-officiers et 49 caporaux et soldats répartis en un groupe de commandement, deux groupes de voltigeurs, un groupe mortier de 60 mm et un groupe de mitrailleuses légères. Chaque groupe dispose de son propre *Half-Track* muni d'une mitrailleuse, soit une M2 de calibre .50 pour les groupes de commandement et de mitrailleuses, soit une M1919A4 de calibre .30 pour les trois autres.
Chacun des deux groupes de voltigeurs est commandé par un sergent, assisté d'un caporal. Il faut y ajouter le conducteur du *Half-Track* et neuf fusiliers. Le groupe de commandement fait aussi office de troisième groupe de voltigeurs. Une fois déduits l'officier chef de section, son sous-officier adjoint et un tireur d'élite, il reste un sergent, le conducteur et sept fusiliers. Le groupe mortier dispose d'une pièce de 60 mm et se compose d'un sergent, un caporal, deux servants de mortier, trois pourvoyeurs en munitions et le conducteur du *Half-Track.* Enfin, le groupe de mitrailleuses dispose de deux M1919A4 et comprend un sergent, un caporal, trois fusiliers, le conducteur et deux équipes feu composées chacune d'un tireur, d'un servant de pièce et d'un pourvoyeur en munitions. Bien que ces deux mitrailleuses puissent être mises en œuvre à partir du véhicule, elles sont avant tout destinées à un emploi au sol. Chaque groupe dispose d'un bazooka (modèle M1A1 en 1943, puis M9 et M9A1 à partir de 1944) pour assurer sa protection antichars. La section d'infanterie blindée est nettement plus riche en mitrailleuses que sa consœur de l'infanterie classique, mais ses groupes de voltigeurs ne disposent pas du fusil-mitrailleur BAR, une arme de grande valeur lorsqu'on opère à pied, sans l'appui des mitrailleuses. Cette lacune ne sera comblée qu'au début de 1945. ■

◥ Les servants d'un mortier de 81 mm mettent leur arme en batterie. La pièce pouvait aussi bien tirer du sol qu'à partir d'un half-track spécialement aménagé à cet effet.

◀ Un half-track M3 ambulance accompagne une colonne de chars Sherman.

▶ Half-track M4 armé du mortier de 81 mm. À l'origine, l'arme est installée de manière à tirer vers l'arrière, mais à la demande des utilisateurs, le mortier sera pointé vers l'avant pour permettre de gagner du temps lors d'une mise en batterie durant un déplacement.



Bien que le besoin d'intégration tanks-infanterie soit unanimement reconnu, la manière d'y arriver varie d'une division blindée à l'autre. Dans certaines, la composition de chaque *Combat Command* est définie à l'avance, de même que les compagnies échangées entre les bataillons. Les commandants de bataillon et de compagnie apprennent à se connaître, et il s'installe entre eux une connivence très bénéfique au combat. Dans certaines unités, des liens solides s'établissent également entre les chefs des pelotons de chars et des sections d'infanterie, voire entre les chefs de char et les chefs de groupe de voltigeurs. En revanche, l'articulation de la division en devient plus rigide, raison pour laquelle les commandants de plusieurs d'entre elles refusent d'attacher leurs bataillons de manière permanente à un *Combat Command* précis.

▲ Un combiné téléphonique, placé dans une boite soudée à l'arrière de ce Sherman permet au fantassin d'appeler le chef de char. Les premiers systèmes sont improvisés par les équipages des blindés, mais par la suite, une liaison interphonique sera montée directement en usine.

De bonnes liaisons entre les blindés et l'infanterie sont vitales pour une coopération efficace. Les radios de bord des chars et des *Half-Tracks* ayant les mêmes bandes de fréquence, en théorie, les communications entre les fantassins et les équipages des blindés sont faciles, mais au combat, les fantassins progressent à pied et leurs véhicules restent en retrait. Jusqu'à l'hiver 1944-45, l'infanterie blindée ne dispose d'aucun poste portable aux niveaux compagnie et section. Lorsque ceux-ci arrivent enfin, ils sont incompatibles avec les radios des véhicules ! Chaque compagnie dispose alors d'un SCR-300 pour communiquer avec le bataillon, tandis que des *Handie-talkie* SCR-536 assurent la liaison entre le commandant de compagnie et les chefs de section. Un bricolage à bord des chars des chefs de peloton permet d'y installer un poste du même type. Un des boulons autour de l'écoutille du chef de véhicule est retiré afin de laisser passer l'antenne, protégée par un bout de tuyau de caoutchouc.

Les chars n'étant pas encore équipés d'un téléphone extérieur, il faut improviser pour permettre aux fantassins à pied de communiquer avec l'équipage. Un téléphone de campagne EE-8 et une lampe clignotante sont montés dans la tourelle. Un fil téléphonique de 5 à 6 mètres de long mène à un combiné, souvent placé dans une ancienne caissette de munitions pour mitrailleuse *.50*, soudée à l'arrière du tank. En actionnant le levier poussoir du combiné, le fantassin qui appelle fait clignoter la lampe dans la tourelle, attirant l'attention du chef de bord qui décroche le combiné du EE-8 et répond. Ce dispositif n'est généralement monté que sur les engins du commandant de compagnie et des chefs de peloton.

EN MOUVEMENT

Durant les déplacements, les formations adoptées par les unités varient, selon qu'elles avancent pour rechercher le contact avec l'ennemi ou qu'elles effectuent un simple mouvement administratif. Les principaux autres facteurs pris en considération sont le terrain, surtout la visibilité et les axes de progression qu'il offre, la situation chez l'adversaire, la mission et l'articulation de l'unité, souvent réduite par les pertes ou éventuellement renforcée par un élément extérieur.

En cas d'intégration tanks-infanterie, ce qui est davantage la règle que l'exception, la majorité des chars avancent en tête, suivis de l'infanterie blindée, prête à dépasser les blindés dès qu'on fait appel à elle. La section de reconnaissance de l'*AIB* ou les chars légers ouvrent la marche et guident la colonne. L'état du terrain et la nature de la menace ennemie définissent la composition d'une éventuelle flanc-garde, maintenue à un niveau minimal pour éviter de retarder l'avance.

Suite p.16

MOUVEMENTS DE BATAILLON ET DE COMPAGNIE

Chaque commandant d'unité adaptait son dispositif en fonction du terrain et de la situation, et il pouvait y avoir d'importantes différences avec les exemples donnés ici.

EXEMPLE 1

Ici, l'*AIB* a échangé sa compagnie C contre une compagnie de Sherman redésignée compagnie F. Un peloton de celle-ci a été placé sous contrôle de la compagnie A, qui constitue l'avant-garde du bataillon en mouvement tactique.

La section reconnaissance guide la colonne à une distance de 5 à 12 kilomètres en avant. Les chemins arrivant latéralement sur l'itinéraire sont reconnus sur une distance de 1 à 3 kilomètres. Elle est suivie par **l'élément de pointe** composé de deux chars du 1er peloton de la compagnie F, une Jeep et un groupe de voltigeurs de la 1re section de la compagnie.

Le détachement précurseur suit à quelque 700 ou 800 mètres. Il se compose du *Half-Track* du chef de la 1re section, les trois chars restants du 1er peloton, avec le chef de celui-ci en tête, un observateur d'artillerie [3], une pièce de la section de mortiers de 81 mm [4] et le restant de la 1re section de voltigeurs.

Le groupe de commandement s'intercale dans l'espace séparant le détachement précurseur du support. Il comprend ici le commandant de la compagnie A dans son *Half-Track,* le commandant de bataillon avec son semi-chenillé et sa Jeep et un officier de liaison de l'artillerie.

Le support arrive à un ou deux kilomètres derrière le détachement précurseur. Il est composé des 2e et 3e sections de voltigeurs, de la section antichar et d'un train de combat réduit composé d'un véhicule de dépannage et d'une ambulance. La section de canons d'assaut roule en tête du gros du bataillon (hors croquis) de manière à rapidement pouvoir appuyer l'avant-garde de ses feux.

EXEMPLE 2

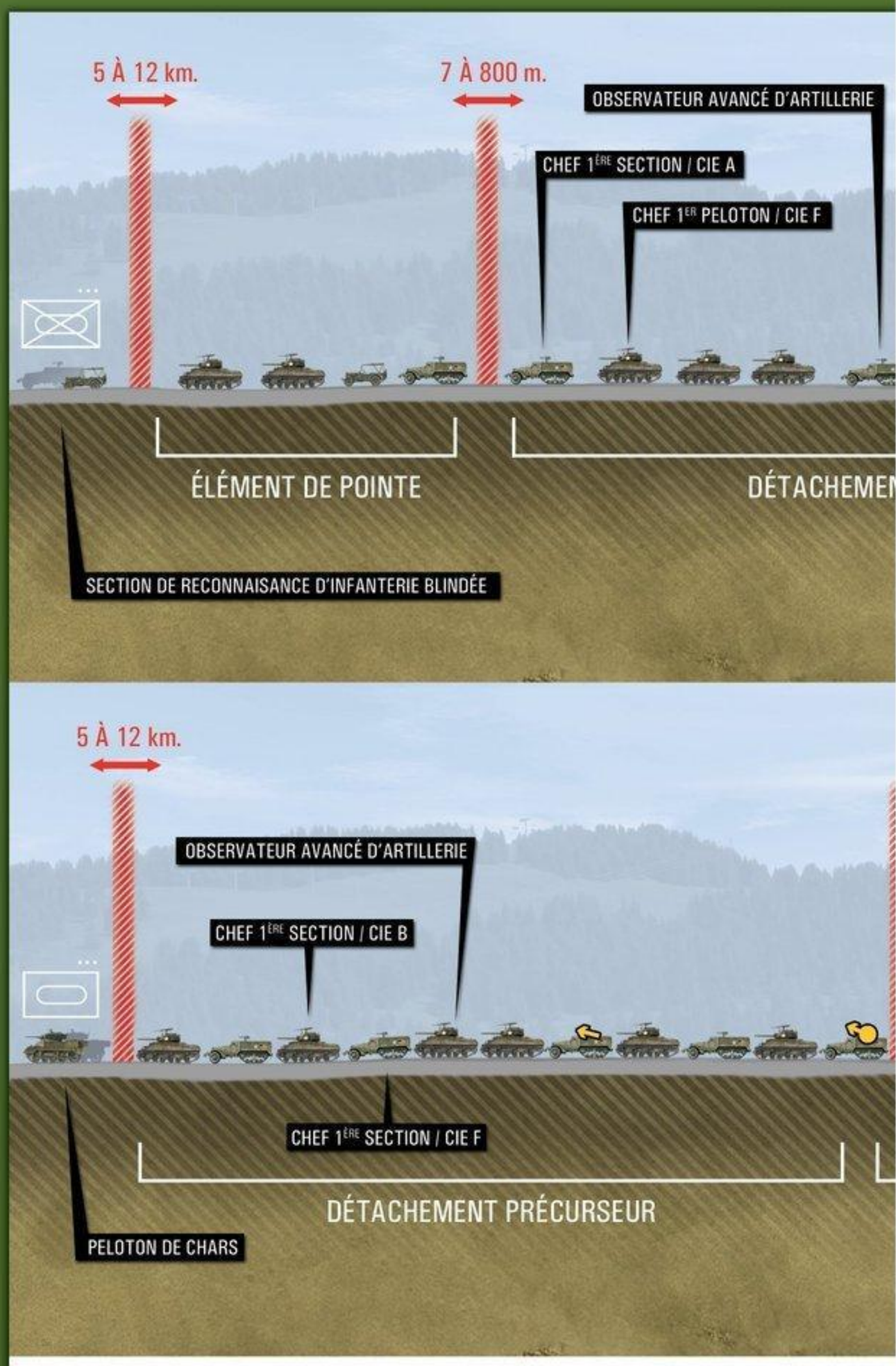
Dans ce deuxième cas, un bataillon de chars a échangé sa compagnie C (Sherman) contre une compagnie d'infanterie blindée, redésignée compagnie F. Un **peloton de Stuart** de la compagnie D reconnaît l'itinéraire, tandis que les deux autres sont en flanc-garde (hors croquis).

L'intégration infanterie-chars entre les compagnies B et F est très poussée : le 1er peloton et la 1re section sont décomposés en cinq binômes comprenant chacun un char et un *Half-Track* chargé de fantassins, mais il n'y a pas de véritable séparation entre **l'élément de pointe** et le reste du **détachement précurseur**.

Le groupe de commandement est plus important : le commandant de la compagnie B garde près de lui son canon d'assaut [5], et le commandant de la compagnie F est juste derrière celui-ci. Le commandant de bataillon et l'officier de liaison de l'artillerie suivent directement.

Les 2e et 3e pelotons de chars, les 2e et 3e sections de voltigeurs et la section antichar suivent au sein du **support**. La section mortiers de 81 mm a été intégrée dans celui-ci, afin de rapidement prendre position à bonne portée de tir. Un train de combat réduit, conduit par le char du commandant en second de la compagnie B (2iC/B), comprend un véhicule de dépannage de chacune des compagnies, ainsi qu'une Jeep porte-brancards et une ambulance.

Le gros du bataillon comporte le peloton de canons d'assaut, le poste de commandement bataillon, le poste de commandement de la compagnie D, dont les trois pelotons sont dispersés, et la compagnie A au complet. Les trains, composés des services du bataillon et de ceux que les compagnies n'ont pas gardés avec elles, ferment la marche. ■

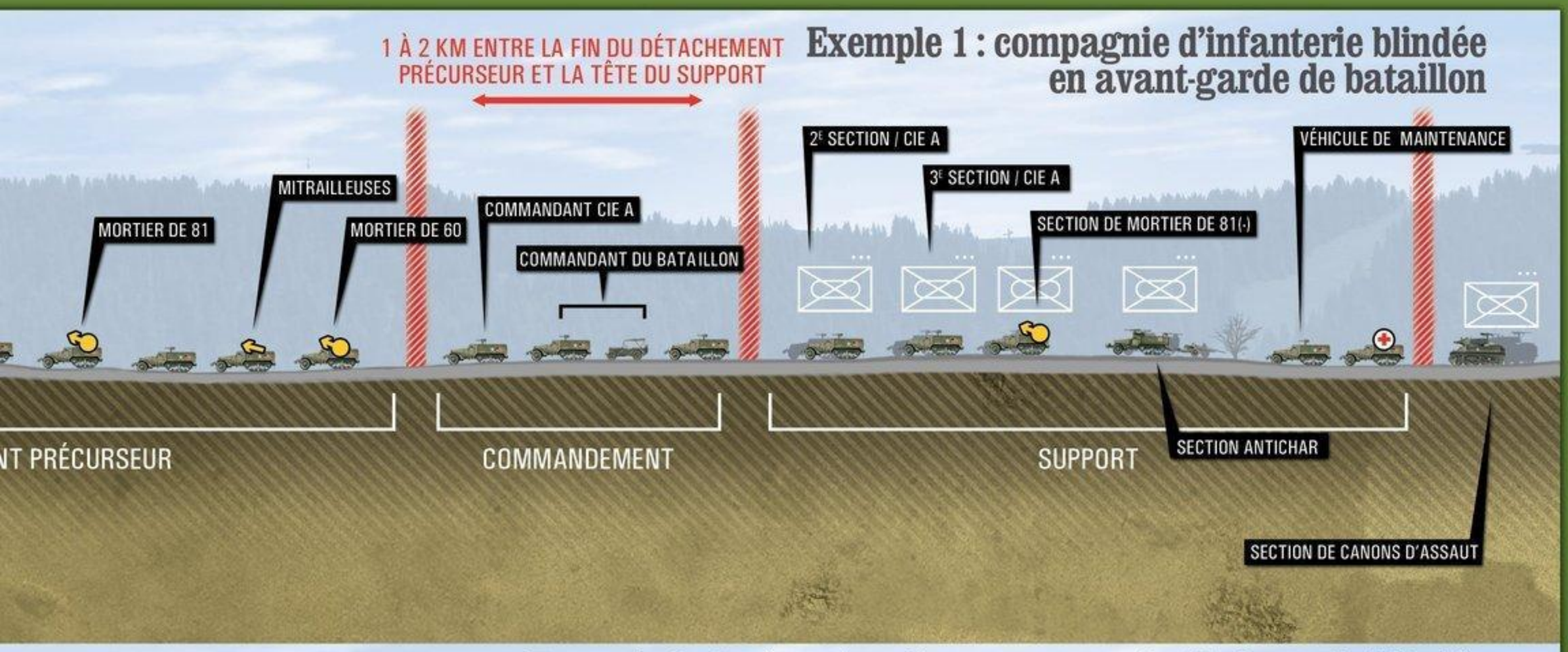


3 Si le bataillon se déplace hors de portée de l'artillerie de campagne divisionnaire, une batterie peut être intégrée dans son dispositif.

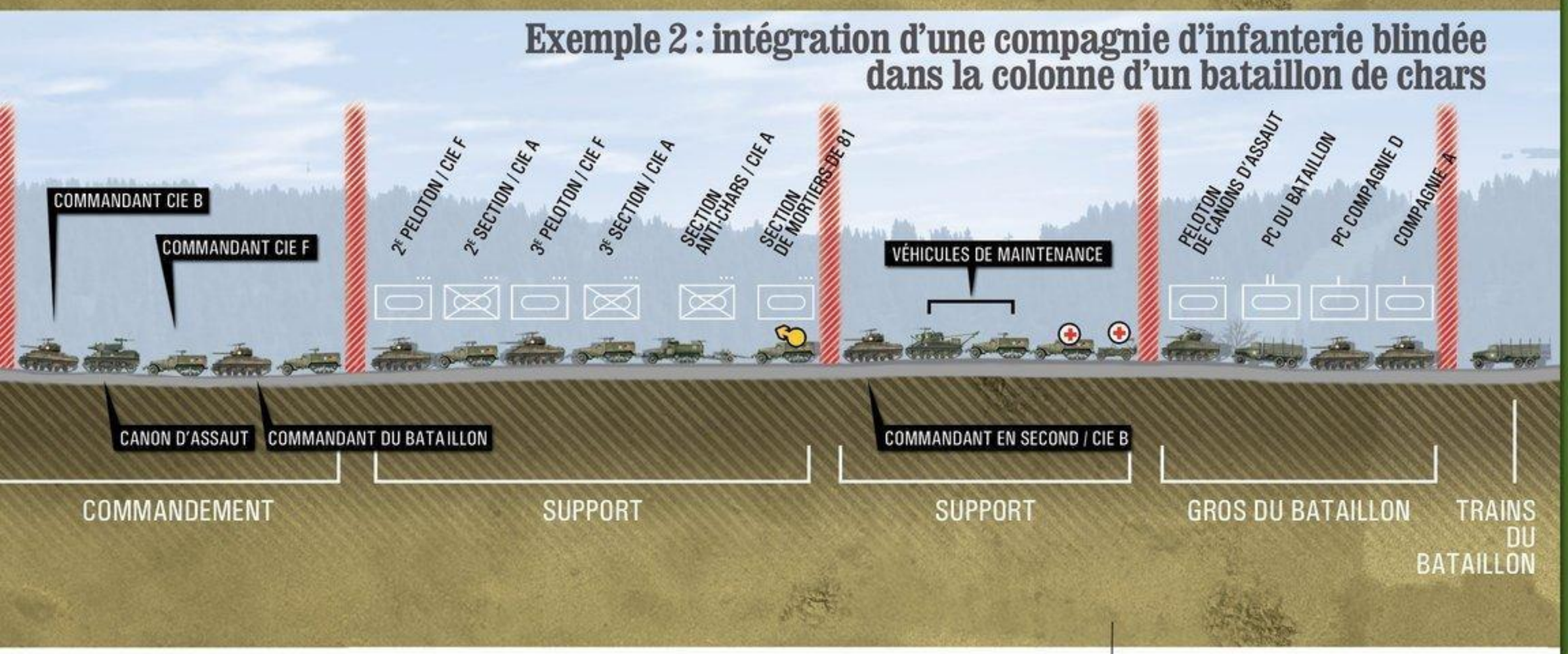
4 Bien que la section reste généralement groupée, une pièce peut être détachée auprès d'une compagnie, comme ici.

5 Chaque compagnie de Sherman dispose de son propre canon d'assaut, en dehors du peloton existant à la compagnie de commandement, ce qui fait un total de six pour le bataillon.

Exemple 1 : compagnie d'infanterie blindée en avant-garde de bataillon



Exemple 2 : intégration d'une compagnie d'infanterie blindée dans la colonne d'un bataillon de chars



Sherman M4A3 105 mm

67th Armored Infantry Battalion
13th Armored Division
Autriche, 1945

- **Équipage :** 5
- **Vitesse maximale :** 42 km/h
- **Puissance :** 500 cv
- **Blindage :** 38 à 108 mm
- **Autonomie :** 209 km

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2012

Dans le cas d'une compagnie d'infanterie blindée rattachée à un bataillon de tanks, le dispositif le plus habituel consiste à faire suivre une section directement derrière le peloton de Sherman de tête, suivie du reste de la compagnie de chars, puis du reliquat de la compagnie d'infanterie et finalement du gros du bataillon. Une autre possibilité consiste à former trois modules tanks-infanterie, comprenant chacun un peloton de chars et une section de voltigeurs, les postes de commandement des deux compagnies venant s'intercaler entre les modules. Le peloton antichar arrive généralement avant-dernier, juste devant le train de combat de la compagnie [6]. En approchant de l'objectif ou en cas de contact avec l'ennemi, les unités se déploient pour permettre l'emploi d'un nombre maximal d'armes. Un commandant expérimenté ne lancera pas son attaque avant d'avoir mis en place tous ses moyens d'appui : chars, antichars, mortiers, canons d'assaut, etc. et leur avoir attribué des missions précises. Les tanks avancent, l'infanterie débarque et leur emboîte le pas, tandis que les *Half-Tracks* se mettent à couvert ou se cherchent une position de tir d'où ils peuvent mettre en œuvre l'armement de bord. Un ou deux fusiliers restent à bord du véhicule à cet effet.

Le semi-chenillé est un moyen de transport et non un véhicule de combat. Il n'est donc pas utilisé aux côtés des chars avec les voltigeurs tirant à partir de son bord. Le manuel intitulé *Crew Drill for Half-Track Vehicles* stipule clairement : « *Tir aux armes individuelles à partir du véhicule. – Lorsqu'un tir au fusil ou à la carabine est nécessaire, le chef de bord fait arrêter le véhicule et précise dans son ordre de tir quels membres du groupe ouvriront le feu. Des tirs au fusil ou à la carabine à partir d'un véhicule en mouvement n'ont guère d'utilité.* » Le blindage du *Half-Track* est trop léger, son compartiment de combat à ciel ouvert trop vulnérable et, malgré ses chenilles

6 Généralement limité à un véhicule de dépannage et un véhicule médical durant les mouvements tactiques.

▶ Trois half-tracks M3A1 et un Sherman dans un village, probablement en Ardenne belge. Une grande fraternité d'armes unit les équipages de tanks et les fantassins blindés.

FORMATIONS DE SECTION MONTÉE

Selon le terrain rencontré et la situation ennemie, les *Half-Tracks* d'une section adoptent différentes formations, inspirées de celles des pelotons de chars. Les cinq mitrailleuses de bord se répartissent les secteurs de tir avant, gauche, droit et arrière, pour se protéger contre toute menace terrestre ou aérienne.

La colonne est adoptée dans les passages étroits ou pour les mouvements rapides sur route. En cas de mouvement administratif, le chef de section roule en tête. En mouvement tactique, il se fait généralement précéder du véhicule d'un groupe de voltigeurs. Le sous-officier adjoint voyage le plus souvent dans le dernier véhicule.

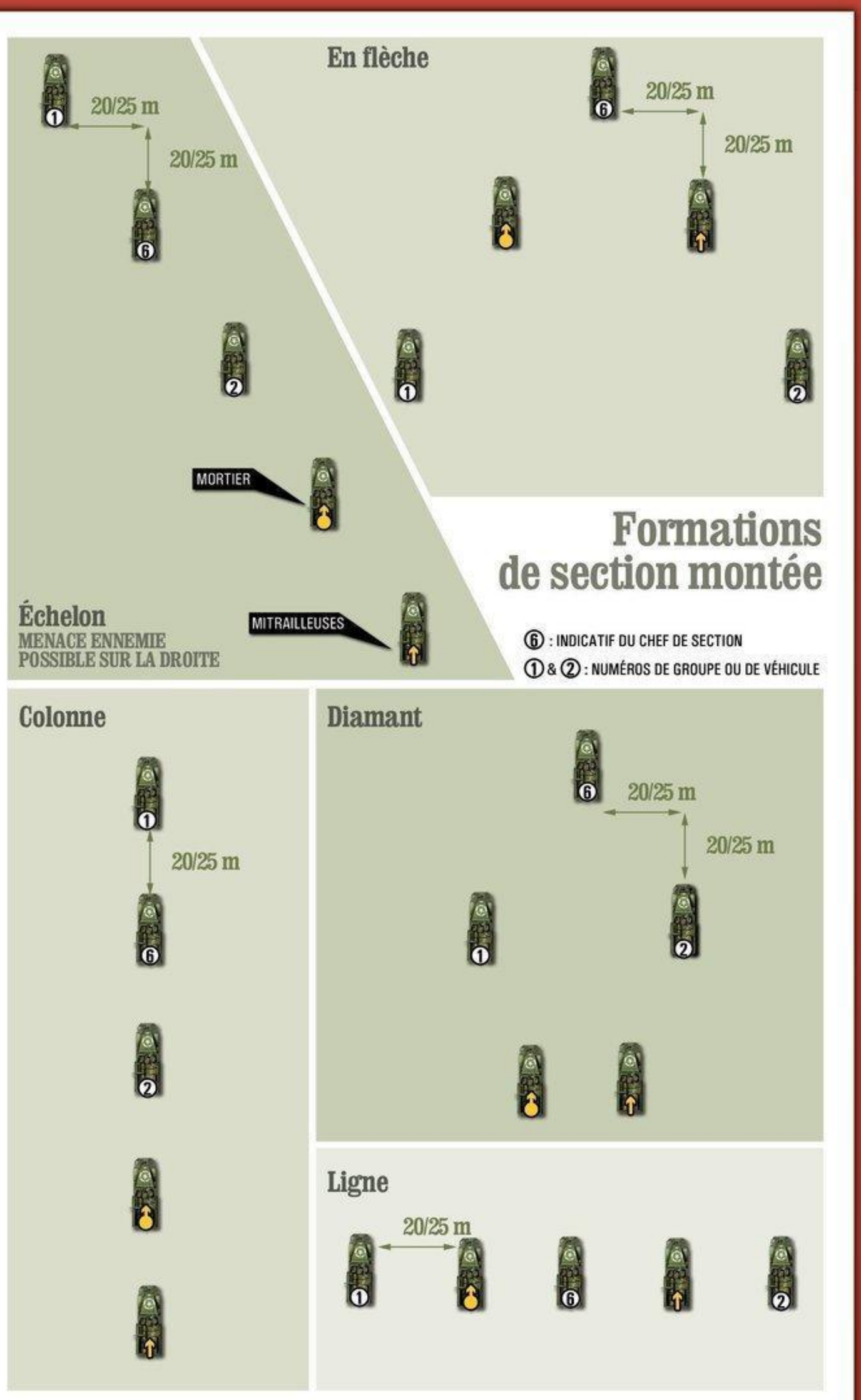
La formation en échelon est choisie en cas de menace en flanc. Les véhicules se décalent vers le côté d'où l'ennemi peut surgir. Cette formation permet de faire tirer toutes les armes de bord aussi bien vers l'avant que vers le flanc exposé. Le chef de section peut rouler en tête ou, pour mieux contrôler son dispositif, se tenir en deuxième position.

La section prend **la formation en flèche** lorsqu'une menace peut survenir sur n'importe lequel des deux flancs. Un groupe de voltigeurs, normalement celui du chef de section, est en pointe, et les deux autres se déploient en retrait, de chaque côté. Les *Half-Tracks* des groupes mortier et mitrailleuses s'intercalent entre ceux des voltigeurs.

La flèche inversée est une variante permettant de couvrir un front plus large en gardant un groupe de voltigeurs en retrait, prêt à fournir un appui.

Le diamant est une formation spécifique à l'infanterie blindée et n'existe pas dans les unités de chars. Les véhicules du chef de section et des deux groupes de voltigeurs forment une flèche, tandis que ceux des groupes mortier et mitrailleuses ferment la marche. Cette formation facilite l'observation dans toutes les directions.

La formation en *ligne* est rarement utilisée par une section montée. Le chef de section prend place au milieu, encadré de ses groupes mortier et mitrailleuses et les deux groupes de voltigeurs aux extrémités. ■



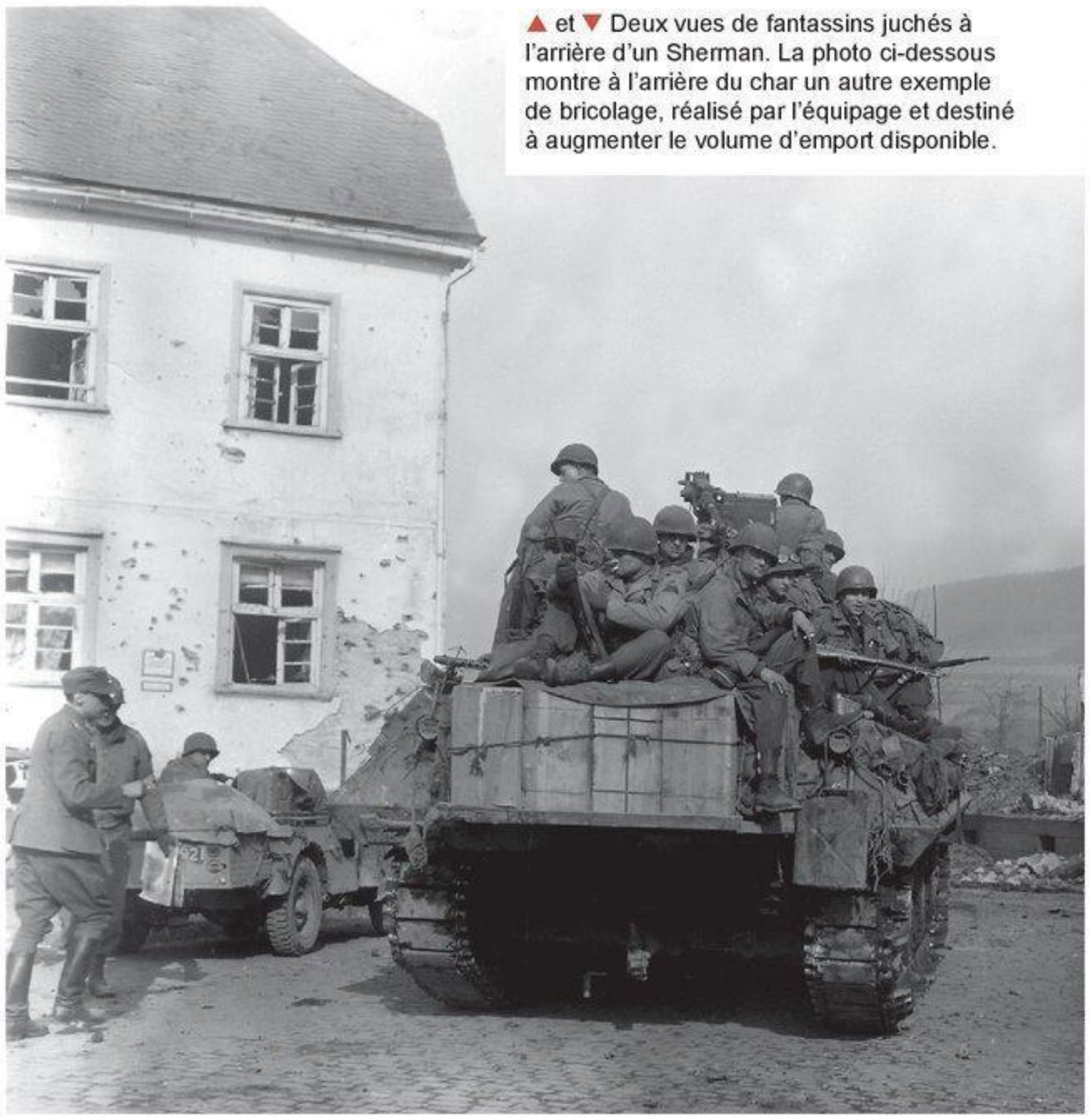
à l'arrière, il n'est pas toujours à même de soutenir le rythme de progression des chars en terrain difficile. Le fantassin blindé américain se déplace monté, mais combat à pied.

Les fantassins voyagent aussi parfois au sommet des chars, à raison d'un groupe réduit par engin. Durant ces déplacements, ils doivent prendre garde aux branches basses et aux fils téléphoniques surplombant le passage et se tenir prêts à s'écarter de la tourelle, lorsque celle-ci se met à tourner, ou à sauter du véhicule en cas de tir ennemi. Seul le chef de char peut autoriser les fantassins à monter, et il peut leur ordonner de redescendre à tout moment. Le chef de groupe reste maître du dispositif adopté au sol.

▼ La fumée gênant la vue, ces fantassins ont débarqué du Sherman qui les transportait pour s'assurer qu'aucun ennemi armé d'un Panzerfaust ou de toute autre arme antichar n'est embusqué dans le village. Le chef de char couvre les fusiliers du mieux qu'il peut à l'aide de la mitrailleuse de superstructure.

PROCÉDÉS DE COMBAT

Dans un *Combat Command* bénéficiant d'une bonne intégration tanks-infanterie, blindés et fantassins opèrent pratiquement comme une seule unité. Les formations des pelotons de chars varient selon le terrain. Les fantassins progressent derrière les blindés, toujours à raison d'un groupe par char. Le commandant de compagnie et les chefs de section de l'infanterie blindée progressent derrière les engins de leurs homologues de la compagnie de chars. Une partie des *Half-Tracks* prend position pour appuyer l'attaque de leurs mitrailleuses, pour autant que la portée de celles-ci le permette, ou protéger les arrières des sections et pelotons à l'attaque. Les conducteurs se tiennent prêts à rejoindre le personnel débarqué avec les véhicules dès que l'objectif est conquis. La protection d'un flanc peut être assurée par un peloton de chars légers. La section antichar est déployée et prête à fournir des tirs d'appui. Elle peut rejoindre sur l'objectif dès que celui-ci est conquis ou, si la portée de ses canons le permet, rester en place pour appuyer l'avance vers un éventuel deuxième objectif. En position plus à l'arrière, les sections mortiers et canons d'assaut fournissent des tirs d'appui indirects, en coordination avec l'artillerie.



▲ et ▼ Deux vues de fantassins juchés à l'arrière d'un Sherman. La photo ci-dessous montre à l'arrière du char un autre exemple de bricolage, réalisé par l'équipage et destiné à augmenter le volume d'emport disponible.

En zone bâtie, le combat se décompose souvent en une série d'engagements distincts, menés par plusieurs modules tanks-infanterie, toujours en groupant un peloton de chars et une section de voltigeurs. L'infanterie débarquée, non accompagnée de chars, peut aussi s'infiltrer par des couverts. La défense n'est pas le rôle premier d'une division blindée, mais à certaines occasions, le commandement n'a d'autre choix que de l'engager défensivement. De même, lorsqu'une unité blindée s'immobilise sur un objectif conquis ou tout simplement parce que le ravitaillement ne suit plus, un dispositif défensif est adopté. L'infanterie blindée constitue la base de celui-ci.

La longueur du front tenu par un *AIB* peut varier de quelque 700 à 1 600 mètres, celui d'une compagnie de 500 à 900 mètres selon le terrain et les moyens disponibles. Une compagnie s'installe généralement avec deux sections de voltigeurs en ligne et les canons antichars disposés entre leurs positions, de manière à tenir sous le feu les axes de pénétration possibles des blindés ennemis. La troisième section s'enterre derrière les deux autres, prête à les appuyer de ses feux.

LA COMPAGNIE EN ATTAQUE

EXEMPLE 3

Dans le cas représenté ici, la mission de la compagnie d'infanterie blindée est de soutenir une compagnie de chars chargée de s'emparer d'une hauteur défendue par de l'infanterie ennemie ne disposant que d'un nombre limité d'armes antichars. Les deux unités n'ont que leurs moyens organiques mais elles sont complètes.

Le commandant de la compagnie de chars a déployé ses trois pelotons en ligne. Chaque char est suivi d'un groupe d'infanterie débarqué. Le commandant de la compagnie A suit le char du commandant de la compagnie F avec son groupe de commandement. Les sections mortiers de 81 mm et canons d'assaut (hors croquis) sont prêtes à fournir des tirs explosifs ou fumigènes, en coopération avec l'artillerie.

La section antichar a été déployée. Ses cibles prioritaires sont les blindés et armes antichars ennemis se dévoilant sur ou à proximité de l'objectif.

Les *Half-Tracks* sont restés en arrière avec leurs conducteurs et un voltigeur par véhicule pour servir l'armement de bord. Tous n'ont pas trouvé une position de tir (3 à la 1re section, 2 à la 2e et 3 à la 3e, les autres restent à couvert).

EXEMPLE 4

Deux routes parallèles menant au village, chacune de celles-ci est empruntée par un peloton de chars soutenu par une section d'infanterie débarquée. La 3e section s'infiltre à pied par la languette boisée au sud du village, afin de prendre à revers les éventuels défenseurs et couper leur retraite. Un tir fumigène effectué par les mortiers de 81 mm couvre la phase finale de son approche dans la zone dégagée entre le bois et les maisons les plus proches. Le 3e peloton de chars et la section de canons antichars sont en position à l'ouest du village (hors croquis) et couvrent l'approche des deux modules tanks-infanterie.

En atteignant les premières maisons, chacun de ceux-ci se sépare : sur la gauche, deux chars du 1er peloton empruntent le chemin menant au cimetière, protégés par un groupe de voltigeurs de la 1re section et une équipe du groupe de mitrailleuses. Les trois autres blindés progressent vers la mairie avec le reste de la section. Sur la droite, trois chars du 2e peloton et le gros de la 2e section avancent vers l'église, tandis que les deux autres contournent le village par le sud, protégés par un groupe de voltigeurs renforcé d'une équipe du groupe de mitrailleuses. Les deux modules progressent le plus rapidement possible pour effectuer la jonction avec la 3e section.

Le 1er peloton, les 1re et 3e sections prennent ensuite position aux débouchés Est du village pour faire face à une éventuelle contre-attaque ennemie, tandis que le 2e peloton et la 2e section réduisent les éléments adverses dépassés durant la prise du village. Le 3e peloton rejoint la 3e section, tandis que la section antichar se déploie près du cimetière pour protéger le flanc gauche du nouveau dispositif (nouvelles positions en pointillés). ■

1ER PELOTON / CIE F (CHARS)
+ 1ÈRE SECTION / CIE A (INFANTERIE BLINDÉE)

2E PELOTON / CIE F
+ 2E SECTION / CIE A

VOLTIGEURS

3E PELOTON / CIE F
+ 3E SECTION / CIE A

Exemple 3 : dispositif de départ pour une attaque
(1 compagnie de chars + 1 compagnie d'infanterie blindée)

COMMANDANT CIE F

COMMANDANT CIE A

COMMANDANT EN SECOND CIE F

VÉHICULES
1ÈRE SECTION / CIE A

VÉHICULES
2E SECTION / CIE A

VÉHICULES
DE LA SECTION
ANTICHARS

MITRAILLEUSE LOURDE .50

VÉHICULES
3E SECTION / CIE A

Exemple 4 : Exemple d'attaque de village
(1 compagnie de chars + 1 compagnie d'infanterie blindée)

N

SECTION ANTI-CHARS

MAIRIE

3E PELOTON DE CHARS

3E SECTION D'INFANTERIE BLINDÉE

1ER PELOTON DE CHARS
+ 1ÈRE SECTION D'INFANTERIE BLINDÉE

2E PELOTON DE CHARS
+ 2E SECTION D'INFANTERIE BLINDÉE

▲ Un groupe de voltigeurs complet, soit une douzaine d'hommes, s'entassait parfois au sommet d'un char moyen.

Durant les travaux de campagne, une partie des chars se postent en avant du dispositif, protégés par des fantassins de la section arrière ou provenant d'une autre compagnie. Ils constituent un écran dans l'éventualité d'une contre-attaque ou maintiennent à distance les patrouilles de reconnaissance ennemies. Le reliquat des chars reste derrière les positions de l'infanterie, prêts à l'appuyer de ses feux ou en réserve. Une fois les deux sections avant solidement enterrées, l'écran se retire, mais quelques fantassins peuvent être laissés sur place en postes d'écoute. Les chars passent en réserve derrière les positions de l'infanterie et profitent de ce répit pour effectuer le plein de carburant ou quelques travaux de maintenance. S'il n'y a pas de menace blindée ennemie, la section antichar peut servir d'infanterie, apportant un renfort appréciable aux trois sections de voltigeurs.

◢ Deux half-tracks d'une section d'infanterie blindée traversent un village sous le regard visiblement intéressé de deux habitantes.

LA COMPAGNIE EN DÉFENSE

EXEMPLE 5

Dans l'exemple suivant, un *AIB* se compose de ses compagnies A et B et d'une compagnie F de chars moyens. Le compartiment de terrain à défendre est constitué dans sa moitié Nord d'une bande dégagée, coupée par un village-rue et deux languettes boisées. La moitié Sud est occupée par une zone boisée, dont la densité augmente à mesure que l'on se déplace d'est en ouest.

La compagnie A bloque la grand-route. Elle prend position avec ses 1re et 2e sections de voltigeurs dans le village, tandis que la 3e s'installe en appui dans la languette boisée à quelque 500 mètres à l'ouest. La section antichar place ses pièces dans les dispositifs des 1re et 2e sections.

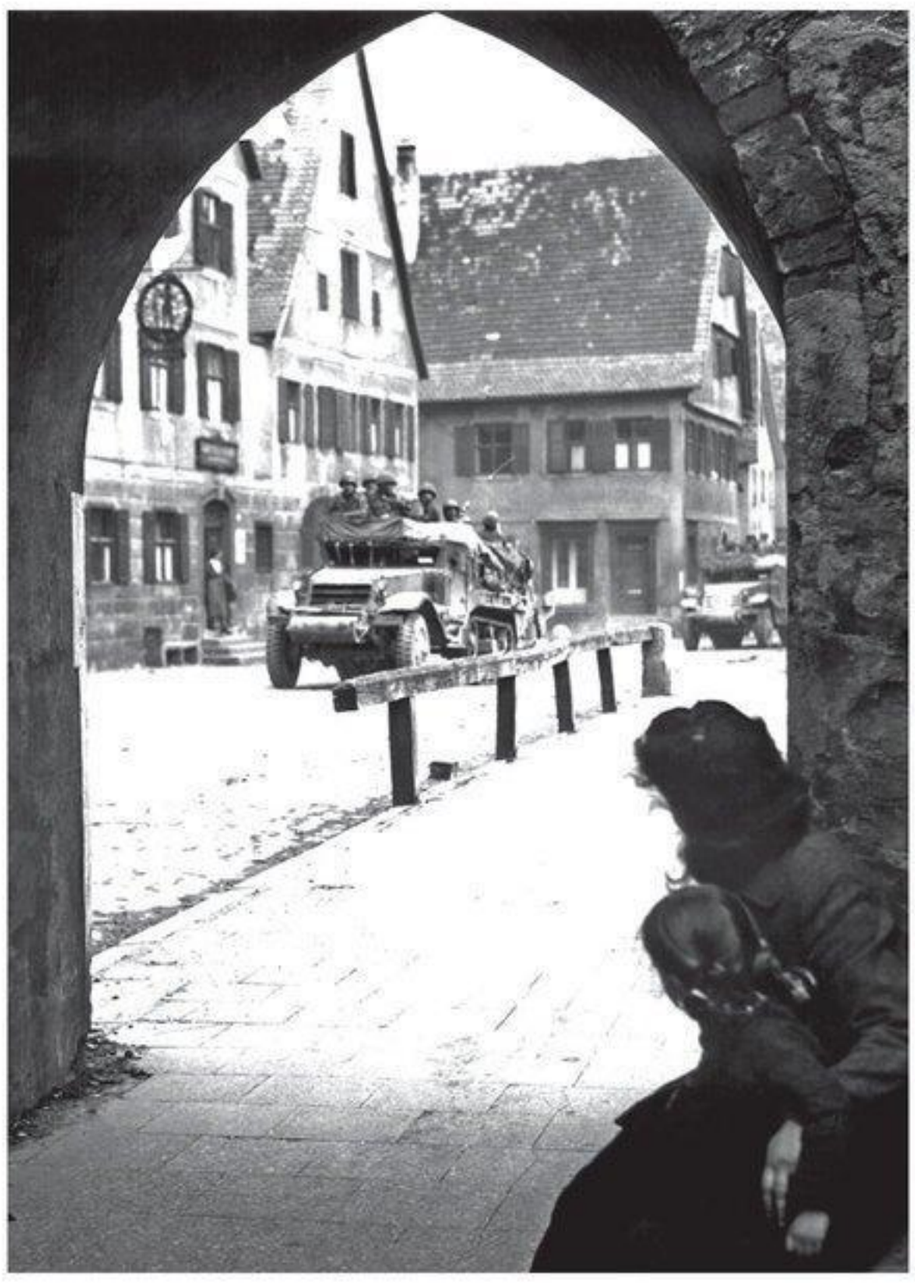
La compagnie B bloque les deux petits chemins au sud de la grand-route. La végétation réduit ses champs de tir, mais deux canons de la section antichar interdisent l'accès aux deux chemins, tandis que le troisième tient sous son feu la lisière Nord de la zone boisée.

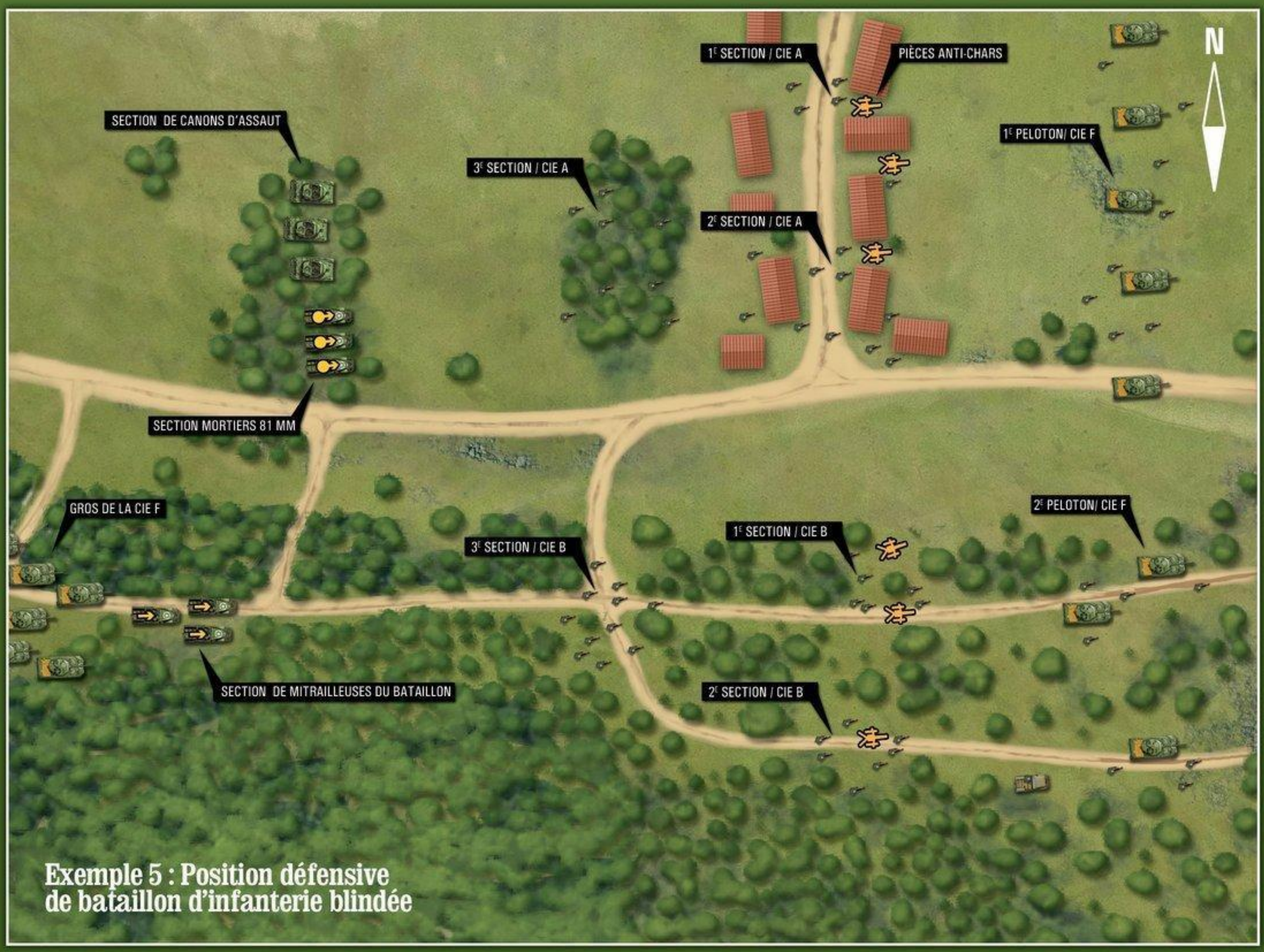
Plus à l'est, une partie de **la compagnie F** est en écran de protection pendant que les compagnies A et B s'enterrent sur leurs positions. Le 1er peloton au complet est déployé devant la compagnie A. La section de mitrailleuses du bataillon lui sert d'infanterie et protège les chars. Seuls trois chars du 2e peloton sont en écran devant la compagnie B, protégés par la section de reconnaissance qui lui sert de voltigeurs. Dès la fin des travaux, les chars rejoindront le gros de la compagnie F, en réserve derrière la compagnie B, de même que la section de mitrailleuses. Une partie de la section de reconnaissance se redéploiera de manière à maintenir des postes d'écoute en avant de la position principale. Installées dans la languette boisée la plus occidentale, les sections mortiers de 81 mm et canons d'assaut se préparent à fournir des tirs d'appui en coopération avec l'artillerie divisionnaire. ■

MISSIONS POSSIBLES POUR LA COMPAGNIE D'INFANTERIE BLINDÉE

La compagnie d'infanterie blindée peut effectuer un large éventail de missions, dont certaines simultanément :

1. Attaquer aux côtés des chars
2. Suivre une attaque de chars pour liquider des foyers de résistance dépassés
3. Tenir le terrain conquis par les chars
4. Attaquer pour s'emparer d'une portion de terrain d'où les chars lanceront une attaque
5. Former une base de feu en coordination avec l'artillerie de campagne et les autres armes d'appui
6. Ouvrir des passages dans les champs de mines, avec ou sans l'aide du génie
7. Protéger les chars dans des aires de bivouac, dans les zones de regroupement, en mouvement ou à la halte
8. Servir d'élément de tête dans un franchissement de rivière
9. Saisir une tête de pont en coopération avec les chars
10. Installer ou éliminer des obstacles
11. Attaquer ou défendre des zones bâties ou boisées
12. Organiser et défendre une position
13. Fournir des patrouilles de reconnaissance et assurer la contre-reconnaissance
14. S'emparer d'objectifs limités lorsqu'une trop forte concentration de moyens antichars ennemis empêche un emploi efficace des tanks
15. S'infiltrer en terrain ennemi pour y effectuer un raid.





Exemple 5 : Position défensive de bataillon d'infanterie blindée

ENSEIGNEMENTS ET ÉVOLUTION

Alors qu'en 1940, nombreux étaient ceux qui considéraient le char comme une arme capable de se forcer un passage dans les plus solides dispositifs défensifs, à la fin de la guerre, les enseignements tirés du combat ont ramené tous les penseurs militaires à des visions plus réalistes. L'infanterie blindée s'est révélée être le complément indispensable aux formations blindées et, alors qu'elle n'était initialement disponible qu'en assez faibles proportions dans les divisions blindées, le cours des événements a démontré le besoin d'une parité infanterie-tanks. Si au niveau du nombre de bataillons, cette parité a été atteinte dans la plupart des divisions blindées américaines, c'est une autre affaire au niveau des compagnies : le bataillon blindé aligne quatre compagnies de chars contre seulement trois compagnies de fusiliers dans le bataillon d'infanterie blindée. En comptant la compagnie de chars légers de l'unité de reconnaissance divisionnaire, il y avait donc 13 compagnies de tanks, dont 4 de légers, pour 9 compagnies d'infanterie. Un quatrième *AIB* au sein de la division aurait certainement accru la souplesse de celle-ci. ■

BIBLIOGRAPHIE

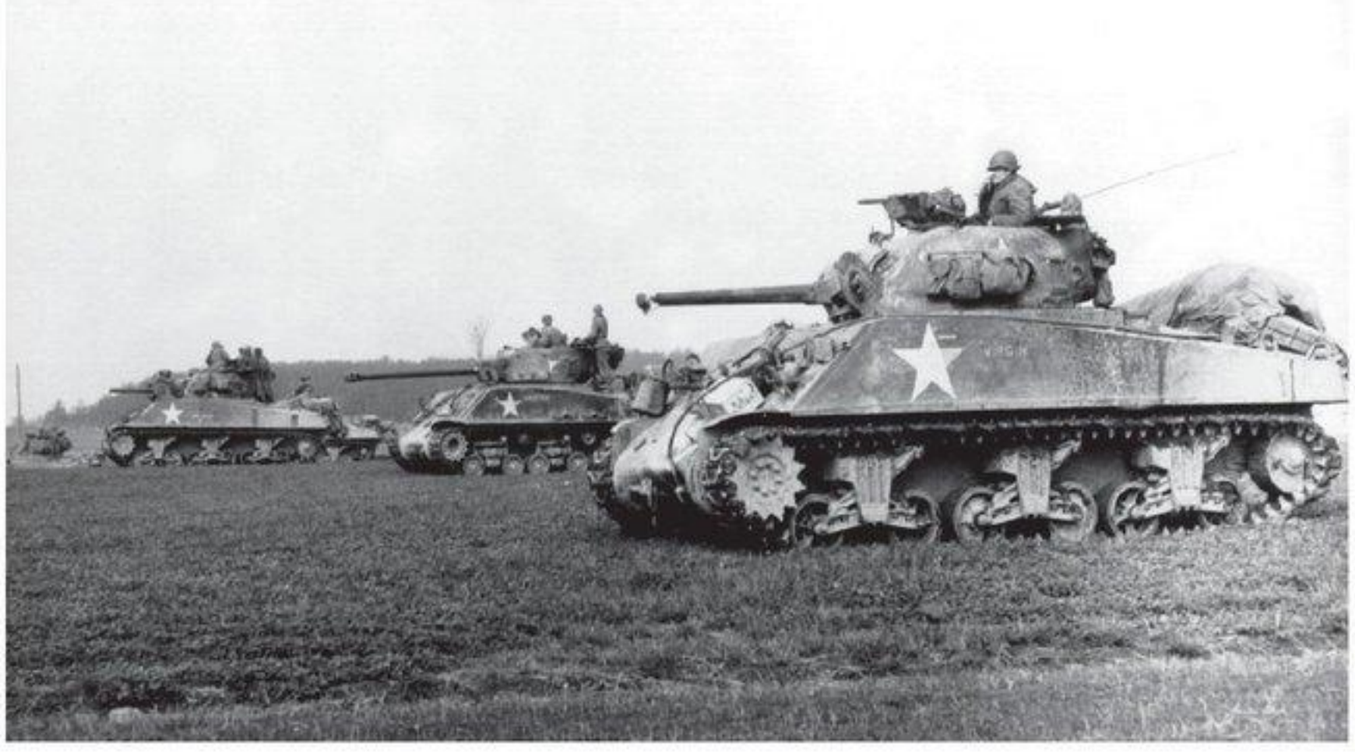
▶ Rottman (G.L.), World war II US Armored Infantry Tactics, Oxford (UK), Osprey Publishing Ltd, 2009

▶ Zaloga (S.J.), M3 Infantry Half-Track 1940-73, Oxford (UK), Osprey Publishing Ltd, 1994

▶ s.n., FM 17-40, The Armored Infantry Company, Washington DC, War Department, 1944

▶ s.n., FM 17-42, The Armored Infantry Battalion, Washington DC, War Department, 1944

◢ Trois Sherman à l'arrêt. Le véhicule du milieu est armé du nouveau canon de 76 mm apparu en 1944, les deux autres ont toujours l'ancien 75 mm.



LE CHEVAL DE BATAILLE DE L'*ARMORED INFANTRY*

L'engin de reconnaissance M3 *Scout Car* entre en service dans l'*US Army* en 1938. Comme il s'enlise facilement en terrain boueux, les ingénieurs de la White Motor Company et de l'arsenal de Rock Island le dotent du train de roulement Timken, équipant le camion semi-chenillé T9 et inspiré du système Kégresse. Imaginé par l'ingénieur français du même nom, celui-ci a été utilisé sur les véhicules semi-chenillés produits durant l'entre-deux-guerres par Citroën. Il en résulte le transporteur blindé semi-chenillé T7. Le moteur du M3 *Scout Car* manque de puissance pour propulser le nouveau véhicule, plus long et plus lourd, mais la viabilité du concept est démontrée.

Un prototype, muni d'un moteur plus puissant, est présenté au printemps de 1940 sous la désignation de T14 *Half-Track Scout Car* et soumis à des essais approfondis. Le 10 septembre 1940, le T14 est standardisé sous la désignation *Half-Track Car* M2. Il peut accueillir dix personnes, y compris le conducteur et le chef de véhicule. À l'intérieur de la casemate, un rail courant le long du blindage permet le mouvement d'une ou de plusieurs mitrailleuses et leur pointage dans n'importe quelle direction.

Quelques officiers sont convaincus que le *Half-Track* sera une excellente monture pour l'infanterie des divisions blindées. L'*Ordnance Department* charge la Diamond T Motor Company du développement du T8 *Half-Track Personnel Carrier.* Le prototype est présenté et approuvé durant l'été 1940. Il se distingue du M2 essentiellement par un plus grand compartiment des passagers qui lui permet d'emporter 13 personnes. Il est armé d'une mitrailleuse pivotant sur une colonne fixe, et le rail le long des blindages est supprimé.

▲ Une colonne de half-tracks traverse un village alsacien récemment libéré en 1944. Porte-mortier, transport de troupe ou tracteur d'artillerie, le semi-chenillé rend de fiers services à l'*US Army* durant toute la guerre.

◥ Le M4 destiné à l'emport du mortier M1 de 81 mm est issu de la conversion du half-track M2. Le rail permettant de déplacer l'affût de la mitrailleuse de bord est clairement visible.

◥◥ Certains half-tracks sont toujours armés de la mitrailleuse M1917A1 de calibre .30 refroidie par eau. L'arme montrée ici est montée sur un M3, comme l'atteste la colonne qui la supporte dans le compartiment de combat.

Une porte située à l'arrière facilite l'embarquement et le débarquement des fantassins. Le véhicule est dénommé M3 *Half-Track Personnel Carrier.*

Les M2 et M3 subissent leur baptême du feu aux Philippines, en décembre 1941, mais ce n'est qu'après le débarquement en Afrique du Nord, en novembre 1942, qu'ils connaissent leur premier emploi comme véhicules d'infanterie blindée. Les maladies de jeunesse et le manque d'expérience des utilisateurs les rendent d'abord impopulaires, mais au bout de quelques mois, les fantassins prennent confiance dans leurs montures.

La disposition de l'armement de bord étant jugée peu pratique, celle-ci est modifiée par le montage, au-dessus du siège du chef de véhicule, d'un rail circulaire M32 permettant de faire tourner l'affût à 360° autour du tireur. L'ensemble est incorporé dans le nouveau système M49 pouvant recevoir une mitrailleuse de calibre *.50* ou *.30*. Cette amélioration se généralise à partir d'octobre 1943 sur les *Half-Tracks* M2A1 et M3A1. Dès janvier de la même année, l'*Ordnance Department* a toutefois décidé de supplanter les M2 et M3 par un modèle standardisé : le T29 *Universal Half-Track,* accepté par l'*US Army* sous la désignation M3A2 en octobre. Il faudra encore quelques mois avant de voir ce nouvel engin sortir des chaînes de montage, et, à ce moment, la production de *Half-Tracks* aura été sensiblement réduite.

Le *Half-Track* est aussi décliné en une large gamme de véhicules d'appui, comme les porte-mortiers de 81 mm M4, M4A1 et M21, ou le T30 75 mm HMC (pour *Howitzer Motor Carriage*), armé de l'obusier M1A1 et qui équipera la section de canons d'assaut jusqu'à l'arrivée de l'automoteur M8, en 1943. ■

M2 Half-track

46th Armored Infantry Battalion
5th Armored Division
Normandie, août 1944

M3A1 Half-track

55th Armored Infantry Battalion
11th Armored Division
Allemagne, avril 1945

- **Longueur :** 6,17 m
- **Largeur :** 2,22 m
- **Hauteur :** 2,26 m
- **Poids en ordre de combat :** 9 tonnes
- **Blindage :** 7 à 13 mm
- **Moteur :** White 160 AX, six cylindres en ligne, à essence, développant 147 cv à 3 000 tr/min
- **Vitesse maximale sur route :** 70 km/h
- **Autonomie sur route :** 300 km

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2012

LE MARTYRE DES CAVALIERS

LE 1er GRDI

PENDANT LA CAMPAGNE DE FRANCE

D'Évreux à Dunkerque, en passant par la Meuse, Haut-le-Wastia ou Cambrai, le 1er groupe de reconnaissance de division d'infanterie a tout vu : la confusion de la mobilisation, la « drôle de guerre », l'entrée en Belgique, l'offensive allemande, l'épuisante retraite et la reddition. Pourtant ce GRDI n'a pas démérité, réalisant du mieux possible toutes les missions confiées et combattant dans les situations les plus désespérées.

Par **Bruno Nion**

La note n° 538 5/11, en date du 16 mai 1923, instaure les groupes de reconnaissance afin de donner aux commandants des corps d'armée et des divisions d'infanterie une arme destinée à la recherche du renseignement. Leur rôle consiste à déterminer les zones libres et occupées, obliger un ennemi à se dévoiler par des actions offensives et, le cas échéant, ralentir son avance par des actions retardatrices. Seuls des groupes de reconnaissance mobiles possédant un armement et des moyens de transport souples et rapides peuvent répondre à ce concept. Deux types de formations sont ainsi créées : les groupes de reconnaissance de corps d'armée (GRCA) et les groupes de reconnaissance de division d'infanterie (GRDI).

En 1939, 23 GRCA et 105 GRDI (dont trois de régions fortifiées) sont mis sur pied, à un ou deux échelons (cf. encadré) par des centres mobilisateurs [1] de cavalerie. Ils sont issus pour la majorité d'entre eux des régiments de cavalerie du temps de paix, non endivisionnés et dissous à la mobilisation, ainsi que de groupes d'automitrailleuses.

Le parc automobile se divise en deux catégories : un matériel roulant de dotation et un grand nombre d'engins provenant des réquisitions, notamment les motocyclettes et les véhicules de liaison et de transport, d'âges des plus variés, de marque, de puissance, de poids et de tonnage différents ; le tout ne confère donc pas l'homogénéité nécessaire à de bonnes conditions de transport et de combat. Il en est de même pour les chevaux de réquisition, notamment ceux des régions du Nord et de l'Est, qui ne sont pas à proprement parlé des chevaux de selle mais plutôt des chevaux de trot destinés à la promenade ou aux courses hippiques : ils refusent le contact du mors à des cavaliers ayant plus ou moins perdu l'habitude de monter !

Enfin, les délais impartis pour la constitution des groupes de reconnaissance se révèlent insuffisants pour habiller, équiper et armer une troupe neuve, composée en grande majorité de réservistes. Il faut en effet aussi ajuster les harnachements, vérifier le matériel automobile, effectuer des exercices de roulage, etc. Tout ceci étant indispensable pour la discipline et la bonne conduite en colonnes dans des conditions réelles de guerre.

Malgré toutes ces déficiences, l'engagement des groupes de reconnaissance, et ce dès le début de la campagne, reste indéniable. Ils sauront remplir efficacement leurs missions de découverte et de couverture des corps d'armée et des divisions d'infanterie.

◀ Deux AMC (automitrailleuses de cavalerie) Citroën-Kégresse P 16, dénommées également Panhard-Schneider, dépassent un convoi automobile.

Sauf mention contraire, toutes photos : Collection de l'auteur

1 Créés à partir de 1925, ces centres prennent en charge les tâches liées à la mobilisation : gestion et administration des formations mises sur pied et de leurs matériels. Après la mobilisation, ils servent de dépôts.

▼ Rassemblement de l'escadron moto. Certains side-cars ont conservé leurs couleurs d'avant-guerre, soit une peinture unie et brillante (peut-être noire), alors que d'autres ont reçu un camouflage bicolore.

LES GROUPES DE RECONNAISSANCE

Échelon A :
Constitué par un escadron à cheval, un escadron motocycliste, un groupe d'escadron motorisé pour le groupe de reconnaissance avec automitrailleuses.

Échelon B :
Complément de l'effectif de guerre à partir de réservistes et doté d'un matériel stocké ou réquisitionné.

1er GRDI
Type motorisé avec automitrailleuses

Etat-Major
- 1 peloton de commandement
- 1 escadron hors-rang

Groupe d'escadrons de découverte
- Etat-major de groupe
- Escadron d'automitrailleuses de découverte (AMD)
- 4 pelotons de 3 AMD 35 Panhard type 178
- Escadron de fusiliers à moto
- 4 pelotons de 2 groupes de combat
- 1 Mortier de 60 mm

Groupe d'escadrons de reconnaissance
- Etat-major de groupe
- Escadron d'automitrailleuses de reconnaissance (AMR)
- 4 pelotons de 3 AMR Schneider-Kégresse P 16
- Escadrons de fusiliers à moto
- 4 pelotons de 2 groupes de 2 escouades
- 1 Mortier de 60 mm

Escadron de mitrailleuses et canons
- 2 pelotons de mitrailleuses à 2 groupes de 2 pièces
- 2 groupes antichar de 2 AMR 35 Renault ZT

Effectif théorique
- 42 officiers
- 126 sous-officiers
- 812 hommes de troupes

Armement
- 32 fusils mitrailleurs
- 8 mitrailleuses de 8 mm
- 2 mortiers de 60 mm
- 2 AMR 35 Renault ZT 2
- 2 AMR 35 Renault ZT 3
- 12 AMR Schneider-Kégresse P 16
- 12 AMD 35 Panhard type 178

Transport
- 5 voitures de commandement
- 36 véhicules de liaison
- 38 camionnettes
- 41 camions,
- 253 motos

◀ De haut en bas :
10 octobre 1939. Les sous-officiers des AMR (automitrailleuses de reconnaissance) posent à Dommartin Lettrée, dans la Marne.

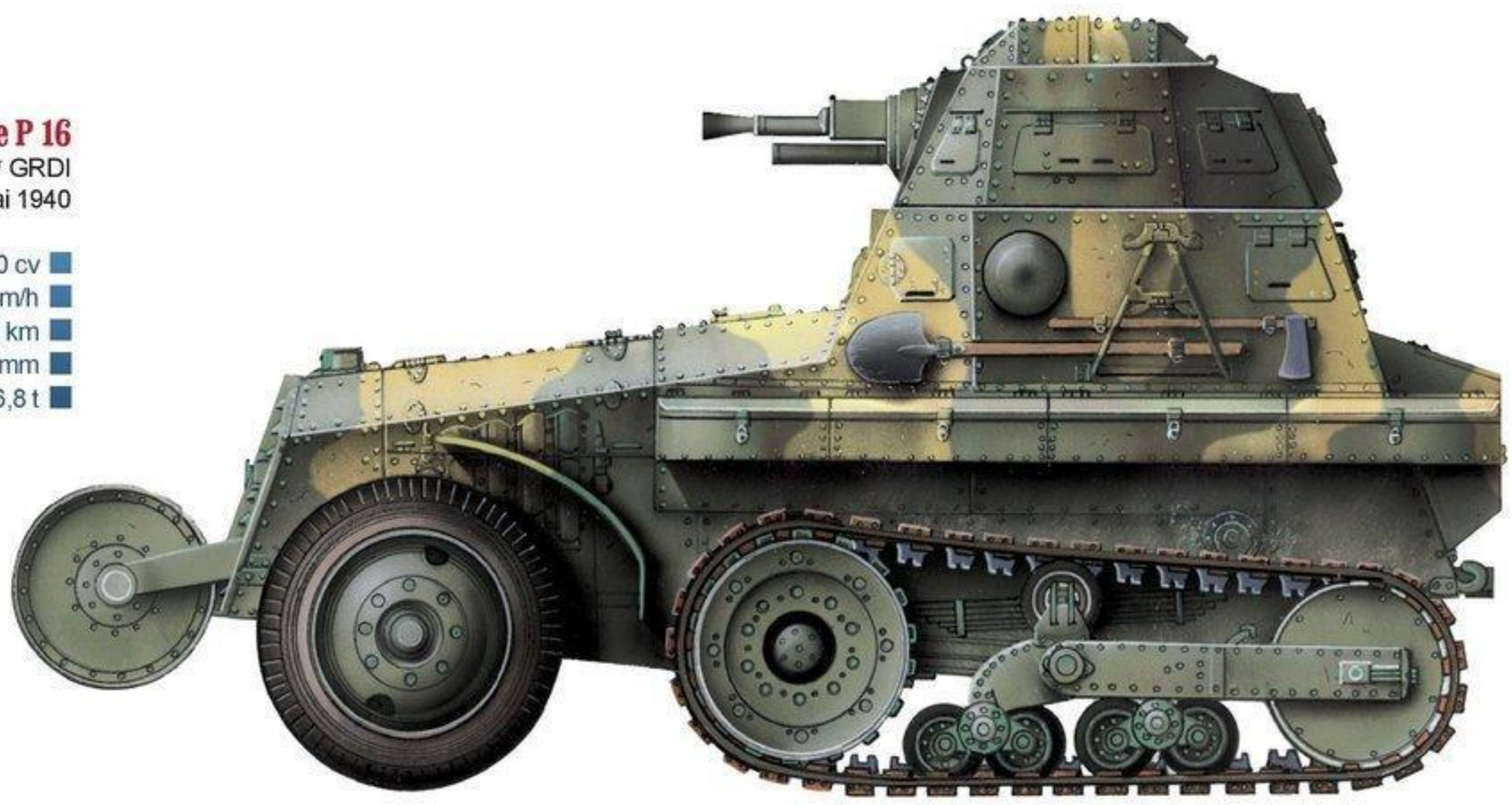
15 janvier 1940. Un trou d'obus dans un bois saisi par le givre. Les hommes portent tous le casque Modèle 1935.

Le fanion du 2e escadron moto est décoré par le colonel Préaud, probablement au printemps 1940.

LA MOBILISATION
LE DÉPART

Août 1939. Au reçu de l'ordre de mobilisation, le 7e régiment de chasseurs à cheval constitue, avec l'aide du centre mobilisateur de cavalerie n° 3, stationné comme lui à Évreux (Eure), six groupes de reconnaissance (2e et 6e GRCA ; 1er, 15e, 66e et 73e GRDI) auxquels il fournit notamment les cadres et éléments actifs.

Le 1er GRDI est mis sur pied entre le 24 et le 31 août 1939. Le groupe entre dans la composition de la 5e division d'infanterie motorisée (DIM) du 2e corps d'armée. Il est placé sous les ordres du colonel Brenet. Le 27 août et le 1er septembre, l'unité quitte Évreux en deux fractions distinctes (échelons A et B) vers sa zone de concentration située dans la région industrielle d'Allenes-les-Marais (Nord), où elle se reconstitue les 3, 4 et 5 septembre suivants. Le 1er septembre, les troupes allemandes sont entrées en Pologne ; en France et au Royaume-Uni, c'est la mobilisation générale.



AMR Schneider-Kégresse P 16

1er GRDI
Campagne de France, mai 1940

- **Puissance :** 60 cv
- **Vitesse max. :** 50 km/h
- **Autonomie :** 250 km
- **Blindage max. :** 11 mm
- **Poids :** 6,8 t

AMR Renault 1933

14e régiment de dragons portés
Belgique, mai 1940

- **Puissance :** 84 cv
- **Vitesse max. :** 54 km/h
- **Autonomie :** 200 km
- **Blindage max. :** 13 mm
- **Poids :** 5,5 t

AMR Renault 1935 ZT 2

1er GRDI
Campagne de France, mai 1940

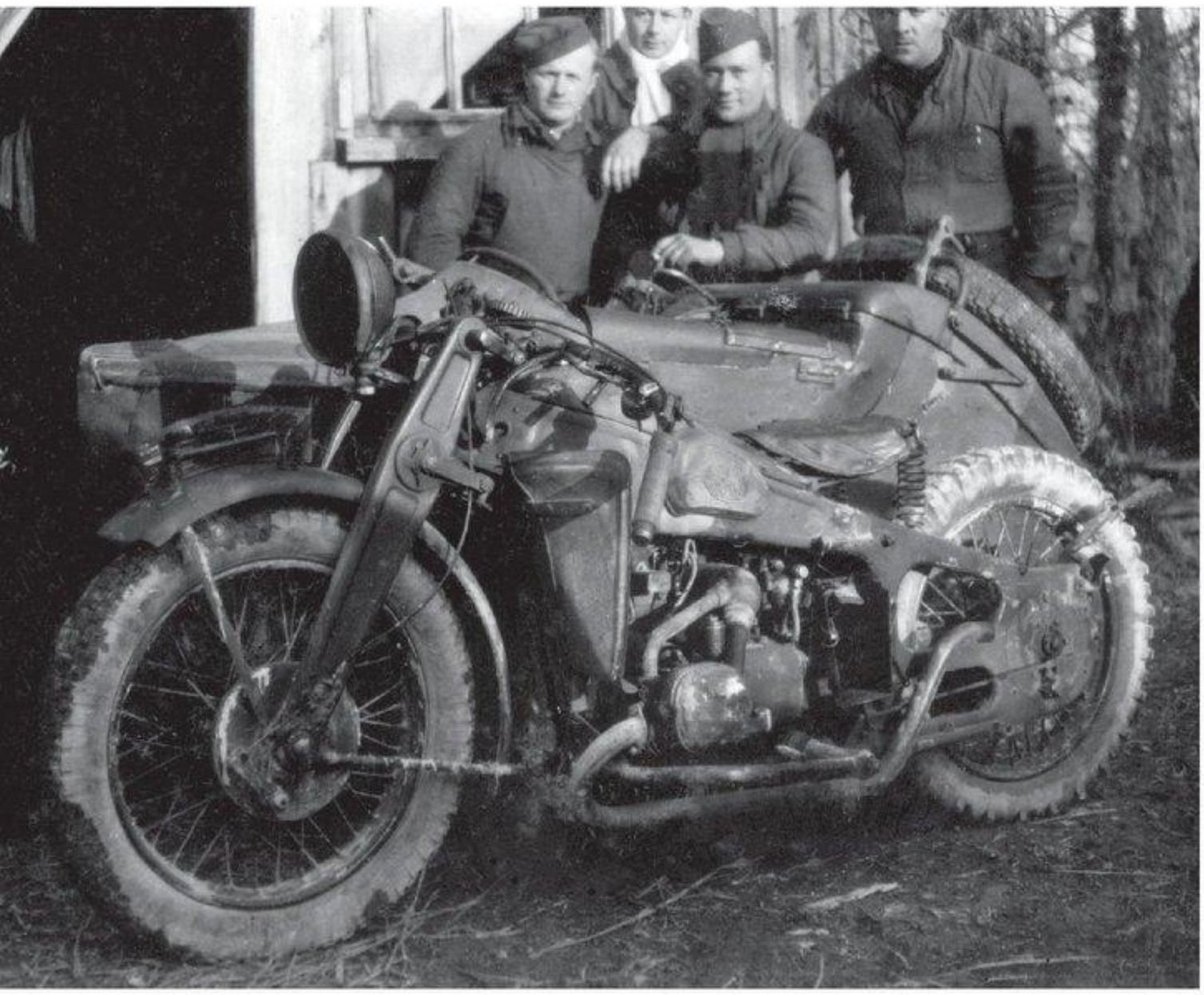
- **Puissance :** 84 cv
- **Vitesse max. :** 60 km/h
- **Autonomie :** 200 km
- **Blindage max. :** 13 mm
- **Poids :** 6,5 t

AMR Renault 1935 ZT 3

1er GRDI
Campagne de France, mai 1940

- **Puissance :** 82 cv
- **Vitesse max. :** 60 km/h
- **Autonomie :** 200 km
- **Blindage max. :** 13 mm
- **Poids :** 6,5 t

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2012



LA « DRÔLE DE GUERRE »

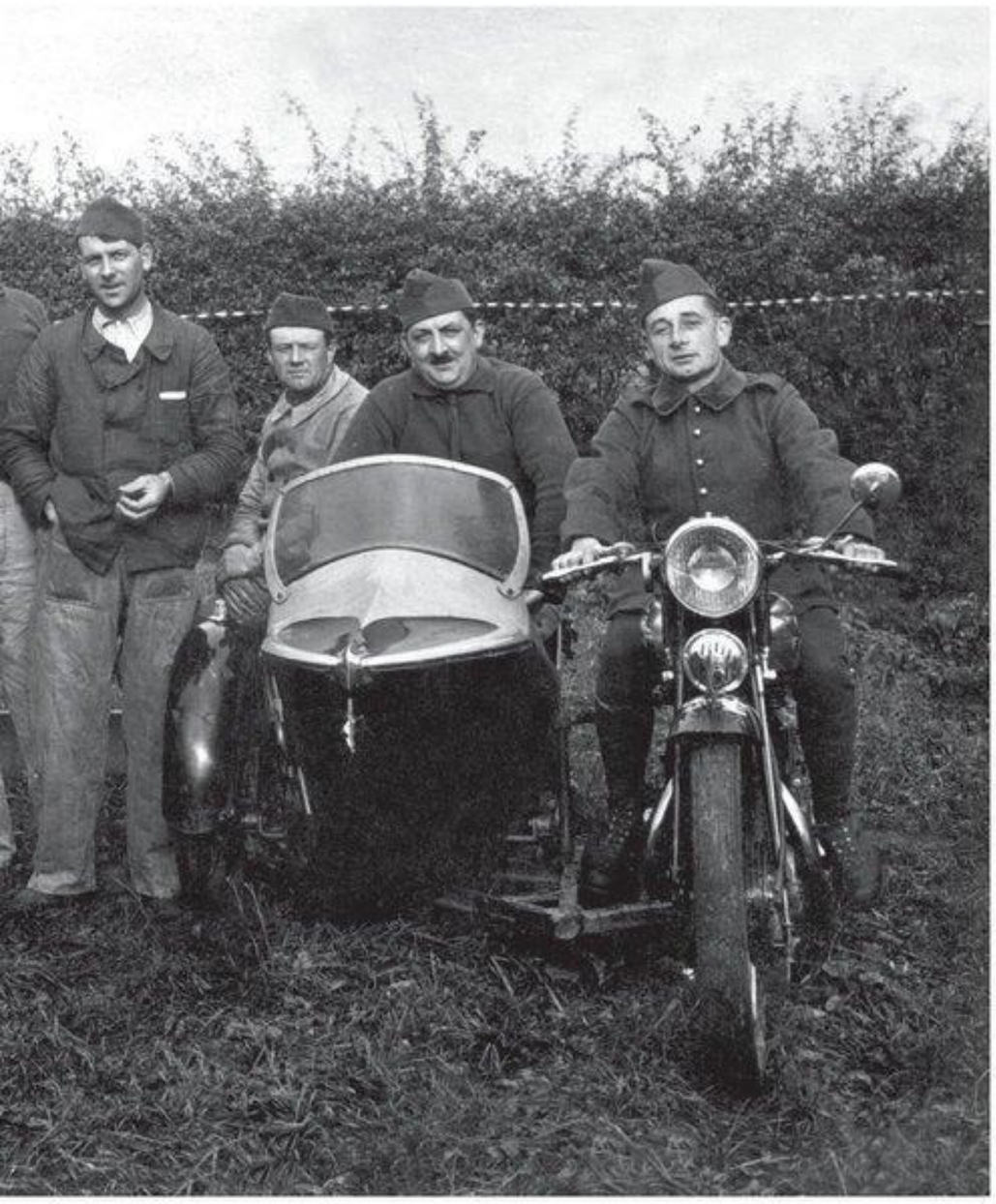
Pendant l'hiver 1939-40, la 5e DIM sera placée en arrière du front, et le groupe de reconnaissance sera envoyé en Lorraine, où il exécutera un mouvement en trois étapes. Le 13 septembre 1939, il traverse Bar-le-Duc, puis une ligne imposante de forêts et de côtes boisées – c'est Saint-Mihiel – et la Meuse. Une longue halte immobilise le groupement, car les consignes interdisent de faire mouvement de jour à l'est du fleuve. La reprise du trajet, à la nuit tombée, amène l'escadron à Vigneulles-Lès-Hattonchâtel puis à Saint-Benoit, son lieu de destination. Ces premières étapes permettent de faire le point sur un matériel roulant vétuste et hétéroclite et d'éliminer les voitures défectueuses. À noter que le groupement ne dispose ni de véhicules de réserve, ni de pièces de rechange ! L'activité du commandement va dès lors s'orienter sur l'instruction : l'occupation du terrain et des postes, les patrouilles, les coups de main, la défense antiaérienne et la lutte contre les engins blindés sont ainsi étudiés, au cas où l'unité serait envoyée garnir les avant-postes de la région fortifiée de Metz.

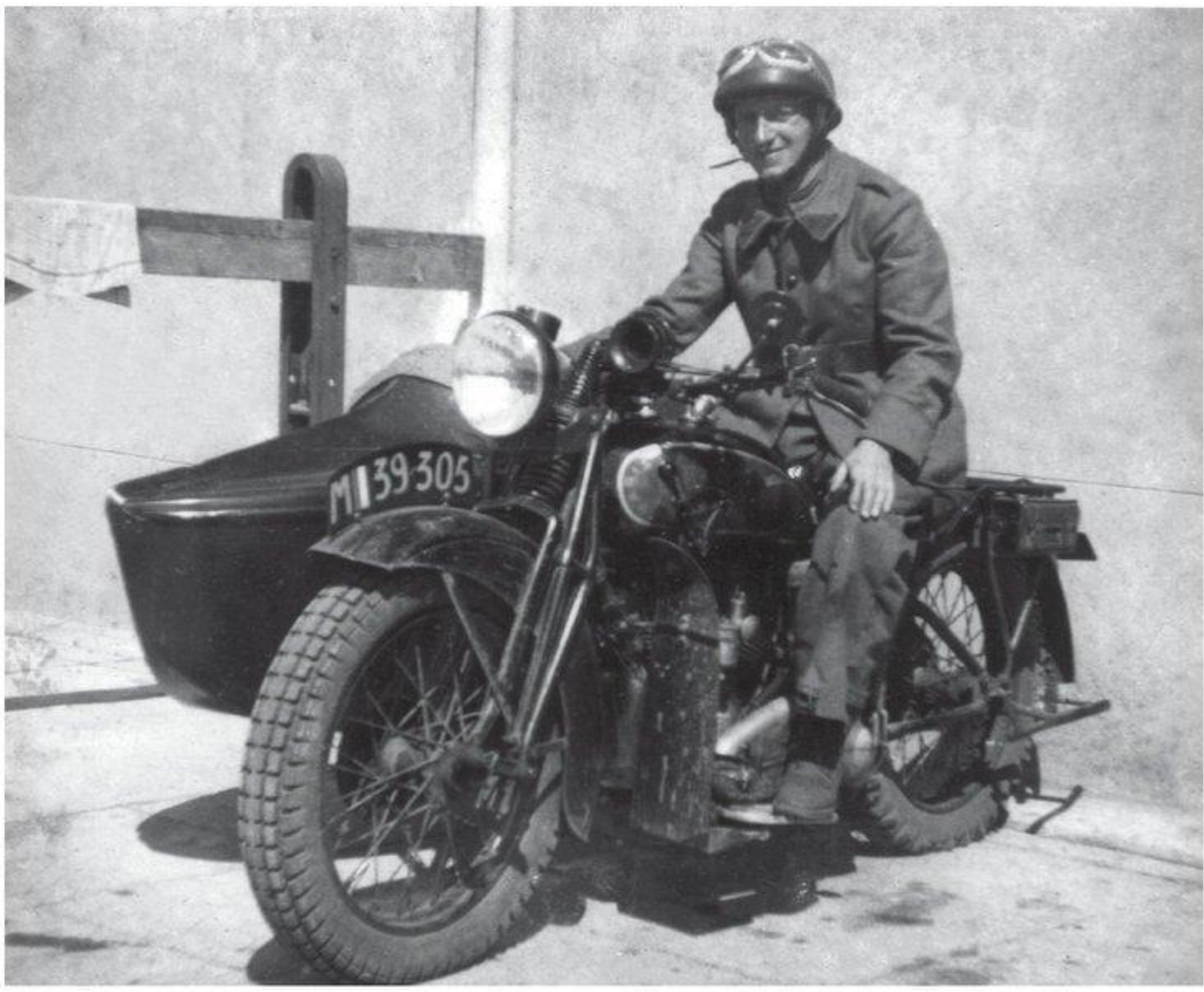
▲ Side-car Gnome et Rhône XA équipant les deux escadrons moto du groupe de reconnaissance.

◥ Cavaliers du 66e GRCA. Comme le 1er GRDI, ce groupement est issu du 7e régiment de chasseurs, au sein duquel il se mobilise le 1er septembre 1939. Le personnel présente ici deux superbes side-cars provenant des réquisitions et qui n'ont pas encore reçu leur peinture de guerre.

▼ Moto tout-terrain de 750 cm³ René Gillet, de type K1 ou G1, et son équipage en janvier 1940, dans le secteur de Château-Porcien.

La 5e DIM reçoit bientôt l'ordre de se transporter entre Vitry-le-François et Châlons-sur-Marne. Le 3 octobre, le 1er GRDI s'installe donc à Dommartin-Lettrée et dans les localités environnantes. Dès le 21 novembre, des permissions de détente d'une durée de dix jours sont accordées au personnel, par roulement.
Le nouveau secteur, précédemment occupé par des troupes coloniales, est très étendu. Il apporte des possibilités considérables, tant pour le logement des hommes que pour celui des véhicules. De nombreuses dépendances de ferme sont mises à disposition des différents éléments, et, très vite, les cavaliers sympathisent avec la population. Le terrain étant propice aux manœuvres, chaque semaine, un thème d'exercice d'ensemble est donné, et le colonel en dirige lui-même l'exécution. Presque chaque jour, les escadrons sortent et s'entraînent. D'autre part, l'équipement s'améliore : des side-cars Gnome-Rhône de 500 cm³ sortant d'usine remplacent le matériel de réquisition. Le 22 décembre, 45 cavaliers du dépôt de cavalerie n° 3 d'Évreux rejoignent le groupement.
Dans ce climat de « grandes manœuvres », on prépare la fête de Noël. L'aide fournie aux agriculteurs locaux





▲ Motocycliste des groupements de reconnaissance sur une moto René Gillet G1 avec side-car à nez « bateau ».

permet de constituer des « fonds de réserve » en boîte de jambon Olida, en saucisson sec ou en champagne… Comme lors du précédent conflit, les colis des marraines de guerre sont arrivés en grand nombre pour améliorer l'habillement et le ravitaillement. Le soir du réveillon, l'abbé Lefort, maréchal des logis, organise un spectacle qui fait salle comble, puis une messe de minuit.

Le 9 janvier 1940, le 1er GRDI apprend que toute la 5e DIM part pour la Lorraine. Le thermomètre avoisine alors les -30°; le vin et les aliments gèlent.

Les 11 et 12 janvier, la circulation sur route se trouvant interrompue en raison du verglas, le groupement embarque par voie ferrée à Sommessous. L'opération s'exécute dans des conditions de lenteur invraisemblables. La SNCF, ignorant qu'elle doit fournir 78 trains pour l'embarquement de la division et de son groupe de reconnaissance, mobilise au dernier moment tous les moyens dont elle dispose dans la région, dans la plus grande confusion : des locomotives attendues à Sommessous vont jusqu'à Chalons, d'autres motrices tombent en panne avant le départ… Des trésors d'énergie sont déployés afin d'obtenir le nombre de voitures nécessaires à l'embarquement total du groupement. Le trajet va durer vingt heures – dans des wagons non chauffés et sans paille – pour seulement 200 kilomètres parcourus !

Le débarquement s'effectue à Morhange. Les moteurs des véhicules qui ont voyagé sur des wagons découverts sont réchauffés avec l'eau chaude des locomotives versée sur les tuyauteries d'admission. Les problèmes ne font que commencer : à Tragny et Thimonville, les unités arrivent dans des cantonnements non préparés et sans abris pour les véhicules ! D'autre part, le groupement possède un certain nombre d'engins hors gabarit ne pouvant passer sous les ouvrages d'art et voies ferrées. Ils feront mouvement par la route, dès que les conditions météorologiques auront évolué, et arriveront bien plus tard… Néanmoins, l'année 1940 commence sous d'heureux auspices. Le 1er GRDI reçoit de nombreux véhicules neufs – il ne lui reste plus une seule moto de réquisition –, et des tracteurs de dépannage à quatre roues motrices, pourvus d'appareils de levage, complètent le matériel.

Le groupement doit aller relever le 6e groupe de reconnaissance de la 3e DIM (lieutenant-colonel de Langle) qui se trouve en ligne dans la région Queviller-Freybouse. La 5e DIM reçoit l'ordre de se transporter vers les Ardennes, dans la région de Rethel, en vue d'une intervention en Belgique, des mouvements de troupes vers Aix-la-Chapelle laissant supposer l'imminence d'une attaque. Le 16 janvier, l'alerte est levée. Le groupement rejoint alors ses cantonnements et va vivre six semaines dans un pays couvert de neige, où des travaux de fortification occupent les hommes.

Le 1er février, le colonel Brenet est nommé chef d'état-major du 24e corps d'armée. Il est remplacé par le colonel Préaud. Le 5 mars, arrive l'ordre de gagner un nouveau cantonnement, le 13e depuis le départ d'Évreux : Sains-Richaumont.

▼ Décembre 1939. Entraînement dans la Marne. Les hommes ont mis en batterie un fusil-mitrailleur MAC 24/29.

L'étape, de quelques dizaines de kilomètres, est exécutée dans la journée et assortie d'un exercice : des attaques sont simulées par l'aviation, des villages considérés comme détruits, etc. Le dispositif joue avec souplesse, mais l'étirement de la colonne sur 50 kilomètres la rend bien vulnérable. Les permissions se succèdent, et l'instruction des hommes et des sous-officiers est reprise. Des cours à l'usage de ces derniers sont organisés pour les préparer au brevet de chef de peloton.

Dans la soirée du 12 mars, alors qu'il regagne son logement, le général Limasset, commandant la 5e DIM, est tué accidentellement par un camion. Il est remplacé douze jours plus tard par le général Boucher, dont une des premières visites est pour le 1er GRDI. Plusieurs manœuvres sont montées avec d'autres éléments de la division. Le matériel continue de s'améliorer, et bientôt arrivent des camions et des camionnettes fraîchement sortis d'usine.

Le 14 avril, le groupement connaît une nouvelle alerte et est placé provisoirement à la disposition de la 4e division légère de cavalerie (DLC). En trois heures, les cavaliers gagnent Fourmies. Les hommes sont mal logés, « parqués » dans une importante usine désaffectée. Les officiers et sous-officiers sont alors envoyés par le service du logement de la place aux quatre coins du pays ; une décision inappropriée, surtout en cas d'urgence ! Pour la première fois, des contacts sont établis avec les sous-officiers du 1er GRCA, une unité qui sera aux côtés du 1er GRDI pendant toute la campagne de Belgique. Le 17 avril, l'état d'alerte est levé. Le 29, l'unité abandonne ses cantonnements d'alerte pour s'installer à Hirson.

▲ Une AMD (automitrailleuse de découverte) 35 Panhard type 178 abandonnée durant la campagne de France. Un tel véhicule embarque 4 hommes et est armé d'un canon antichar de 25 mm SA 34. AMC#1-343

COMBATS SUR LA MEUSE

Le 10 mai 1940, l'attaque allemande est foudroyante. Les troupes belges ne peuvent opposer une résistance durable, alors même que l'état-major français avait compté sur un délai pour occuper efficacement la Meuse…

Au petit matin, le 1er GRDI est sur le pied de guerre. En fin de matinée, le groupement est en pleine effervescence : pleins d'essence et d'huile sont effectués ; les convois disséminés dans Hirson et ses alentours sont prêts à prendre la route. Le commandement français déclenche l'exécution de la manœuvre « Dyle » (appelée « manœuvre B » pour les exécutants), soit l'entrée de ses forces sur le territoire belge.Entre 11 heures et midi, les escadrons s'ébranlent tour à tour. La mise en route est conduite par le commandant de Rochebouët, et le GRDI intègre un groupe d'unités de reconnaissance placées sous le commandement du colonel Préaud pour la 4e DLC. Initialement, ce groupement comprend le 1er GRDI, le 1er GRCA (IIe corps d'armée) et les éléments motorisés du 94e GRDI (4e division d'infanterie nord-africaine), qui ont pour mission d'assurer la reconnaissance en avant de la 5e DIM et de couvrir le flanc gauche de la 9e armée en tenant les ponts de la Sambre (de Charleroi inclus à Namur exclu). Le 1er GRDI progresse en tête pour assurer l'avant-garde. Dès le départ, une patrouille est lancée en avant sur l'axe de marche du groupement. Elle doit reconnaître et tenir le pont de Profondeville qui traverse la Meuse, connu également dans la région sous le nom de « Frappe-cul »

(premier pont au sud de Namur). Le mouvement s'effectue par un temps magnifique et une grande visibilité des itinéraires. Les routes sont assez encombrées, mais l'aviation est pour le moment inopérante. Le passage de la frontière belge se traduit par un accueil enthousiaste de la population. Comme en 1914, cigares, cigarettes, bouteilles de bière sont jetés au moindre arrêt dans les voitures de la troupe. La liaison est établie avec la 2e division légère mécanisée (DLM), et, à 17 heures, le gros du groupement arrive à Fosses.

Dans la nuit du 10 au 11, ordre est donné de franchir la Meuse à partir de 2 heures pour se porter à Durbuy, petit village situé sur les bords de l'Ourthe [2]. Pour cela, le 1er GRDI est renforcé par un groupe d'escadrons moto du 1er GRCA. Le mouvement est effectué en deux échelons :

1°) Le groupe d'escadrons de découverte (commandant de Rochebouët) franchit la Meuse à Profondeville à 2h30, en liaison au sud avec le 4e régiment d'automitrailleuses (RAM) de la 4e DLC.

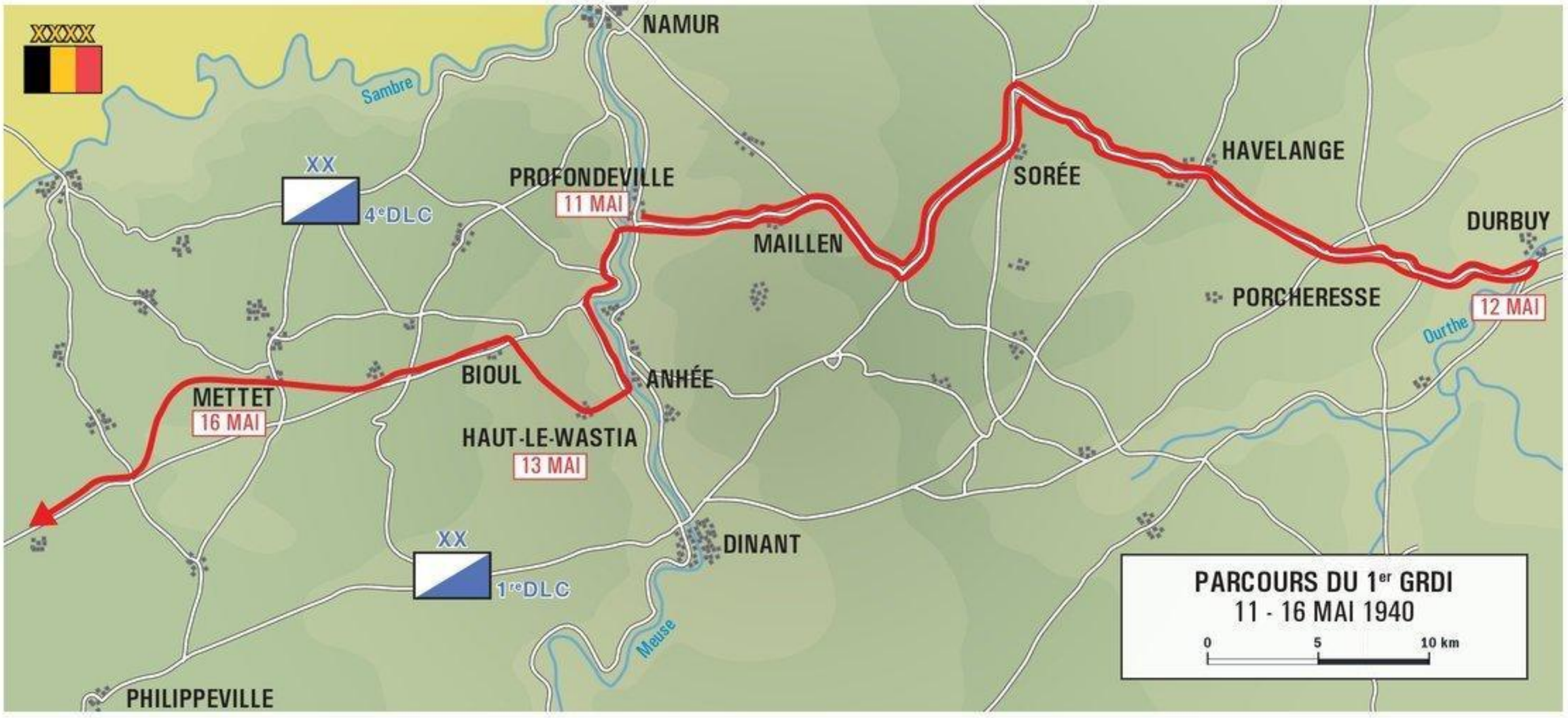
2°) Le reste du groupement traverse le fleuve une heure plus tard, en liaison au sud avec le 14e régiment de dragons portés et en prenant liaison au nord par des patrouilles « va-et-vient » avec les éléments belges de la région d'Andenne et de la tête de pont Sud d'Huy.

Les colonnes traversent une région couverte de forêts et de bruyères, de prairies étroites, de vergers minuscules, d'habitations couvertes d'ardoises desservies par des sentiers rocailleux. Tôt dans la matinée, au moment où il marque un arrêt près d'Havelange, le groupe d'escadrons « Rochebouët » subit la première attaque aérienne. Le sous-lieutenant Grand, qui a fait abriter ces hommes pour servir lui-même une mitrailleuse dans l'un des engins, est tué sur le coup ainsi que le cavalier Ollivier. Quatre autres hommes sont blessés.

Vers 9 heures, l'Ourthe est atteinte et occupée. La mission est d'y résister sur place. Les cavaliers procèdent à l'arrestation de civils suspects tentant de traverser l'Ourthe à pied ou à bicyclette sans être vus des troupes françaises. Dans la matinée, des reconnaissances poussées sur la rive droite ne détectent aucune présence ennemie, mais en début d'après-midi, les premiers coups de feu sont échangés ; l'aviation allemande survole et mitraille les positions. Vers 23 heures, le capitaine Huet, adjoint du colonel Préaud, apporte l'ordre de décrocher à minuit et de commencer l'action retardatrice en la reportant plus en arrière, en raison de la pression beaucoup plus sérieuse exercée sur les unités voisines : les 4e DLC (région de Marche) et 1re DLC (plus au sud) sont en effet violemment attaquées par des *Panzer.* Le décrochage s'effectue à l'heure prescrite dans d'assez bonnes conditions. Le 12 mai vers 2 heures, une nouvelle position est occupée à la lisière Est d'Havelange, de Miecret, de Jeneffe et de Porcheresse. Les cavaliers s'installent défensivement, lorsque, à 9h30, tombe un nouvel ordre de repli : tous les éléments doivent repasser la Meuse ! Devant s'effectuer en plein jour, le mouvement commence vers 10 heures, mais les destructions (carrefours, ponts) entravent sérieusement la marche. Deux automitrailleuses ne peuvent bientôt plus continuer et doivent être détruites. Les deux équipages rejoindront leurs camarades quarante-huit heures plus tard, après avoir traversé les lignes allemandes à pied ! À 16 heures, tous les cavaliers ont repassé le pont de Profondeville, qui est détruit vers 19 heures. Partout, la masse des réfugiés grossit d'heure en heure.

▲ En raison de la quantité importante de véhicules et de l'étroitesse de certaines voies de communication, les embouteillages sont nombreux au cours de la retraite.

2 Affluent en rive droite de la Meuse.



Le 1er GRDI se regroupe à Cottaprez, où il est rattaché à la 5e DIM. La mission initiale a été remplie avec succès, malgré une certaine déception parmi les cavaliers, celle de n'avoir pu – en raison des ordres reçus – retarder d'avantage les avant-gardes ennemies. Au soir du 12 mai, les Allemands sont en effet sur la rive droite la Meuse. Les incursions continuelles de la *Luftwaffe* provoquent des dégâts matériels ainsi que l'affolement et l'exode des populations. Les routes sont sillonnées de civils qui croisent les troupes montant au front.

Le 13 mai, les *Panzer* franchissent la Meuse à hauteur de Bouvignes et de l'écluse de Houx, anéantissant un bataillon du 39e régiment d'infanterie (RI). Au matin, le général Boucher ordonne au groupement d'envoyer un escadron moto à la recherche de parachutistes signalés aux alentours de Saint-Gérard. Trente minutes plus tard, un nouvel ordre, plus conséquent, invite l'escadron tout entier à se porter vers le secteur d'Haut-le-Wastia – Bois des Moulins, afin d'endiguer une brèche effectuée par les *Panzer* !

Deux reconnaissances sont envoyées en vue de délimiter la percée, tandis que le reste du groupement est dirigé sur Denée. Le trajet s'avère particulièrement dangereux en raison d'une aviation allemande maîtresse du ciel. Aussi les véhicules sont échelonnés au maximum. La montée est ponctuée par de fréquents arrêts pour camoufler les automobiles sous les arbres. À la moindre alerte, les hommes s'éparpillent et se réfugient dans les champs et les fossés, où ils sont pris à partie par les *Stukas*. En guise de riposte, fusils-mitrailleurs et mitrailleuses sont mis en batterie, mais sans réelle efficacité… Les renseignements collectés indiquent que les Allemands ont atteint les pentes boisées situées à environ un kilomètre, à l'est d'Haut-le-Wastia ; Anhée et le Bois des Moulins sont tombés entre leurs mains. Le premier groupe (commandant de la Rochebouët), orienté sur Haut-le-Wastia, occupe le village sans difficulté et fait la jonction sur sa droite avec le 66e RI. Plus au nord, le second groupe (commandant Roger) rejoint le village de Moulin et envoie des automitrailleuses jusqu'à la sortie Nord d'Anhée en se reliant avec des éléments du 129e RI. En deuxième ligne, sur la rive Ouest de la Molignée, quelques éléments de feu (mitrailleuses et canons) sont mis en place sur un terrain difficile et couvert de boqueteaux, haies et vergers. Mais sur ces chemins de terre, étroits et encaissés, le passage des automitrailleuses est malaisé. D'autre part, l'effectif du 1er GRDI se révèle insuffisant pour le bon déroulement de la mission.

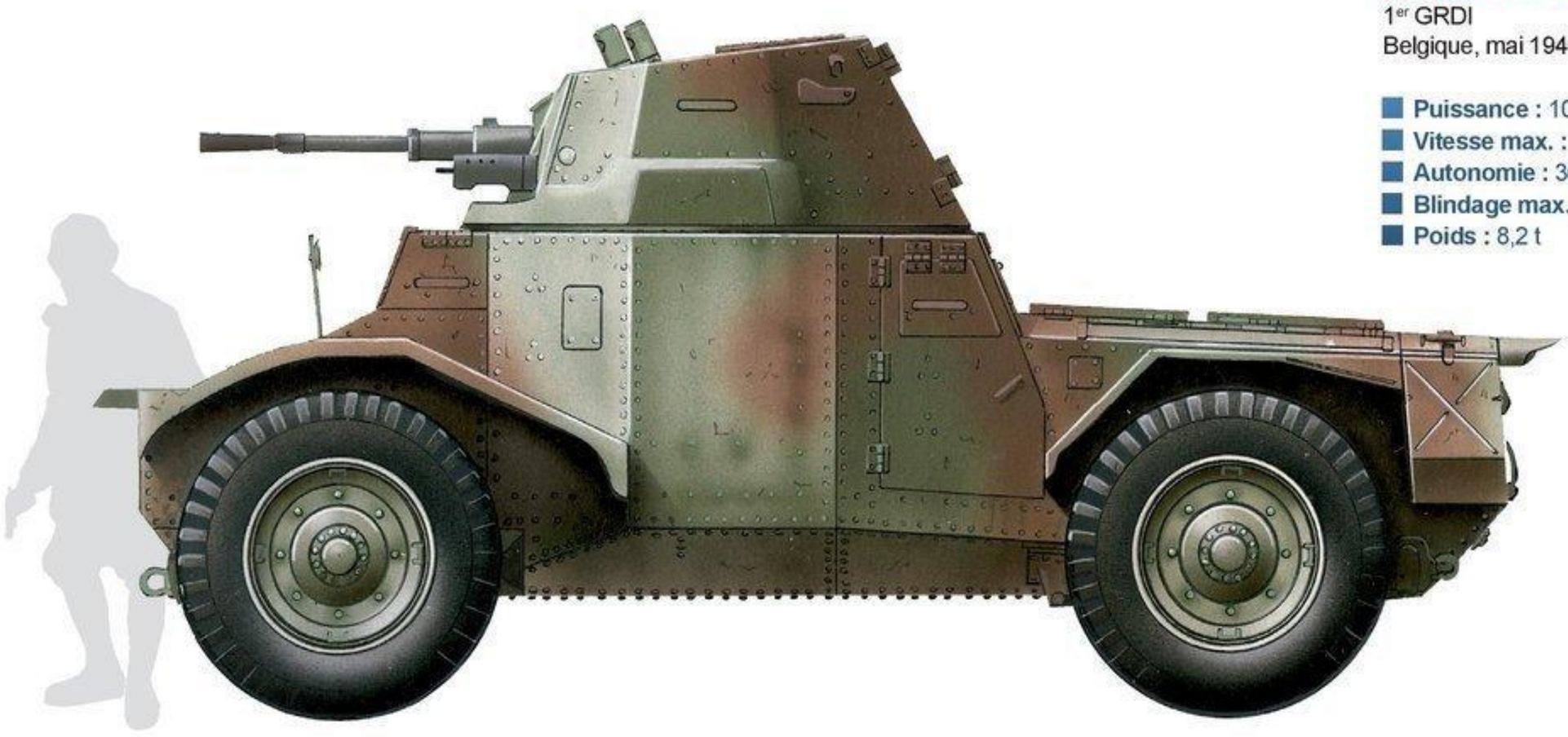
▲ Ci-contre : Une AMD 35 Panhard type 178 mortellement touchée finit de se consumer dans un fossé du nord de la France. En 1940, l'Armée française en possède 480 exemplaires.
AMC#E021797

▲ En haut : Un *Landser* pose devant un « trophée »de la campagne de l'Ouest : une AMR Schneider-Kégresse P 16 qui a apparemment eu des soucis mécaniques.
AMC#1-328

AMD 35 Panhard 178

1er GRDI
Belgique, mai 1940

- **Puissance :** 105 cv
- **Vitesse max. :** 72 km/h
- **Autonomie :** 363 km
- **Blindage max. :** 26 mm
- **Poids :** 8,2 t



© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2012

HAUT-LE-WASTIA

Le 1er GRDI établit une ligne de défense sur le front Haut-le-Wastia – Moulin. Un peloton d'automitrailleuses et deux pelotons moto, auxquels se sont associés des éléments d'infanterie du 129e RI, combattent énergiquement contre un ennemi bien déterminé à prendre le village. Les automitrailleuses soutiennent des combats dans les bois environnants et creusent les rangs des détachements allemands qui s'y aventurent. En fin de journée, les nouvelles qui parviennent au PC du colonel Préaud suscitent les plus vives inquiétudes et laissent présager qu'il faudra envisager un repli. Un bataillon du 129e RI, arrivé très en retard, ne peut dépasser les abords Nord du village ; les liaisons sont difficiles, les routes sont prises sous des tirs de mitrailleuses et de mortiers, l'artillerie allemande bombarde les lieux sans interruption. À 21h30, l'ennemi investit la partie Sud-Ouest d'Haut-le-Wastia. Lorsque la nuit tombe, les cavaliers n'ont pris aucun repos depuis quatre jours et leur ravitaillement est insuffisant. Vers 23 heures, un bataillon de dragons portés (14e RDP) gagne son emplacement de combat aux abords Ouest du village. À minuit, le colonel Préaud planifie l'attaque qu'il doit déclencher au petit jour pour reprendre le bourg, dont l'importance est déterminante pour la défense du secteur. Celle-ci ne peut être entreprise que par le nord, en raison de la configuration du terrain, notamment à cause du ravin de la Molignée qui borde le village. Doivent prendre part à cette contre-attaque un bataillon du 14e RDP et un bataillon du 129e RI, appuyés par les automitrailleuses encore disponibles du 1er GRDI.

Le 14 mai à 4h35, mortiers et mitrailleuses déclenchent une faible préparation d'artillerie de dix minutes, puis, entraînés par le commandant de Longueau et le capitaine Aublet, les dragons partent en avant. Les automitrailleuses participent à l'assaut par les pentes Nord, contraignant les Allemands à se retrancher dans les habitations. Les armes automatiques crépitent, le combat est meurtrier. L'opération est rapidement exécutée. C'est un plein succès, le village entier tombant bientôt aux mains des Français. 40 soldats allemands ont été faits prisonniers, dont un officier. Mais durant la matinée, la tête de pont adverse s'est accrue vers le nord, nécessitant un réalignement du front sur celui des secteurs voisins. Vers 6 heures, un ordre de la 5e DIM enjoint de reporter la défense sur la rive Ouest du ravin de la Molignée. Le repli s'effectue sans grande difficulté. Haut-le-Wastia est à peine évacué que les cavaliers aperçoivent les blindés allemands atteindre la rive gauche de la Meuse ! Le changement de position s'effectue une fois de plus sous le bombardement des *Stukas*, et les colonnes roulent à pleine vitesse pour s'y soustraire.

Une nouvelle position est établie du nord au sud, de Warnant – rebord Ouest du ravin de la Molignée – à Marteau. Au cours de la journée, les Allemands s'infiltrent progressivement par le ravin et attaquent la ligne tenue par le bataillon du 14e RDP. Vers 18 heures, un nouvel ordre émanant de la division prescrit de reporter la défense vers Bioul – bois de Ronquière – Sossoye. Après un décrochage difficile, les dragons s'établissent à la lisière Sud-Est du bois.

Le 15 mai, le 1er GRDI poursuit sa mission, soit retarder l'avance ennemie. L'ordre de repli en direction de Mettet n'est donné par le colonel qu'à 4 heures. À 7h30, le commandant du 2e corps d'armée arrive à Mettet et tient à féliciter les unités de cavalerie. La journée est un peu plus calme.

3 Tué d'une balle en pleine tête alors qu'il quittait son PC pour inspecter ses avant-postes.

METTET

Le 16 mai, le colonel Marteau (4e DLC), qui depuis la veille remplace le général Barbe [3], arrive à Mettet. Une menace pesant sur le flanc droit de sa division, il demande à ce que le village soit tenu « si possible jusqu'à midi », afin qu'un repli puisse s'effectuer en bon ordre et en toute sécurité sur la coupure de l'Acoz. Le 1er GRDI reçoit la mission de résister sur place.

Vers 8h30, les premiers blindés ennemis se profilent et sont refoulés. L'attaque s'accentue vers 10 heures ; l'infanterie progresse, appuyée par des chars légers. Les cavaliers sont rapidement isolés, les positions deviennent intenables, mais l'ordre est formel : « *Tenir sans idée de repli.* » Un char B, rescapé de la 1re division cuirassée, vient soutenir les assiégés et parvient à stopper l'assaillant qui a pénétré en plusieurs points dans Mettet.

Le 1er GRDI résiste ainsi jusqu'à l'heure prescrite et, à 12h10, se replie en bon ordre par Biesme, Fromiée, Gerpinnes, Tarcienne, pour occuper la position de l'Acoz. Le colonel Préaud a établi son PC à Pairin. Le capitaine Loutrel (escadron mitrailleuses et canons) et l'un de ses officiers partent avec une voiture de liaison entre les lignes françaises et allemandes à la recherche des isolés qui n'ont pu regagner Mettet. Vers 16 heures, un bombardement sur la région de Nalinnes coupe toutes les communications. Pairin n'est pas épargné, de nombreux véhicules sont détruits, et le général Bouffet se trouve parmi les morts…

▼ Une AMR P 16 détruite en rase campagne s'est vue délestée de son armement : manquent en effet sa pièce de 37 mm SA 16 ainsi que sa mitrailleuse de 7,5 mm mod. 31 jumelée au canon. AMC#E024538

AVESNES-SUR-HELPE

À 20 heures, arrive l'ordre de replier toutes les unités dépendant de la 4e DLC et d'effectuer un regroupement le 17 dans le secteur d'Avesnes-sur-Helpe. Un point est fixé pour le 1er GRDI : Felleries, à 9 kilomètres au nord-est d'Avesnes. Les cavaliers reçoivent la consigne d'éviter les grands axes routiers, où ils risquent d'être devancés par les unités blindées allemandes. Le groupement se met en route à 21h15. L'opération débute bien grâce à la protection des automitrailleuses et des canons de 25 mm sous blindage, laissés en arrière-garde et accrochés à plusieurs reprises par les chars ennemis. Mais très vite les routes sont encombrées par des colonnes motorisées qui se replient pêle-mêle. Les véhicules circulent tous feux éteints, car la *Luftwaffe* est très active.

La fatigue est intense, les conducteurs se relaient au poste de conduite. Les bombardements ont détruit de nombreux villages, et les éboulis encombrent les routes, obligeant la colonne à changer fréquemment d'itinéraire. Certains éléments du groupement traversent Maubeuge en flammes ; tous se rendent compte que la bataille est désormais perdue.

Le 17 mai, tôt dans la matinée, le colonel Préaud essaie de pénétrer dans Avesnes occupé par les Allemands. Après avoir retrouvé quelques-uns de ses éléments, il reprend contact en fin d'après-midi avec le colonel Marteau, qui lui commande de se rassembler à Heynecourt, au nord-ouest de Cambrai.

Ayant également buté sur Avesnes, le commandant de Rochebouët se place sous les ordres du général Dunoyer, qui commande l'infanterie divisionnaire de la 5e DIM, et stationne le soir à Le Quesnoy. Plusieurs cavaliers isolés et privés d'encadrement ont même regagné Évreux, à la grande surprise de la population et du commandant de la place.

▲ À Haut-le-Wastia, le 1er GRDI combat aux côtés du 14e régiment de dragons portés, une unité équipée de la minuscule AMR 33 uniquement armée d'une mitrailleuse de 7,5 mm Chatellerault modèle 1931. Photo prise durant la campagne de France. AMC#R00408-22

LA RETRAITE

Les unités de Préaud vont se trouver scindées en deux groupes, l'un commandé par le colonel, l'autre par le commandant de Rochebouët. Le 18 mai, ce dernier se prépare à rejoindre Préaud à Haynecourt. En fin de matinée, il reçoit l'ordre de se mettre à la disposition du sous-chef d'état-major de la 9e armée. Il lui est prescrit d'envoyer des patrouilles vers Saint-Quentin afin de vérifier l'arrivée des *Panzer* au nord de la ville. En début d'après-midi, une importante colonne ennemie est en effet signalée. Son groupement s'installe défensivement au Catelet, mais les Allemands attaquent et investissent le village. De Rochebouët reçoit alors l'ordre de se replier sur Cambrai. En cours de mouvement, le détachement du capitaine Ricaud double une colonne de camions allemands de la valeur d'un bataillon. L'officier la fait mitrailler et fait tirer dessus au canon de 25 mm. Le détachement ne subit aucune perte et détruit de nombreux véhicules. Il arrive à Cambrai vers 23h30.

Le 19, la retraite se poursuit : Doullens, Beauvais, puis regroupement à Montlhéry avec la 4e DLC.

De son côté, le colonel Préaud a pour mission de couvrir le flanc droit de la 1re armée sur la Sensée. Le 18 mai, il reçoit l'ordre de faire mouvement dans la soirée pour rejoindre la 4e DLC en région parisienne. À 13 heures, un nouvel ordre lui intime de prendre sous son commandement divers groupes de reconnaissance stationnés près de Cambrai et d'aller tenir la Sensée pour assurer la couverture du flanc droit de la 1re armée, en défendant particulièrement les ponts d'Aubigny et de Wasnes. La mission est de tenir sur place. À 16 heures, les unités sont à pied d'œuvre. Depuis le 10 mai, aucun répit n'a été accordé aux hommes. Tous sont harassés de fatigue. Or, vers 23 heures, les Allemands atteignent Cambrai. Le 20 mai au soir, ils ont réalisé l'isolement du groupe d'armées. Le 21, leurs avant-gardes se présentent en face d'Aubigny et de Wasnes et essayent de passer avec des chars. Les ponts sont détruits vers 17 heures, et des patrouilles d'automitrailleuses sont envoyées au sud de la Sensée, où elles viennent au contact de l'ennemi. Le maréchal des logis Rouillard et le chasseur Laigle capturent une escouade allemande. Le 22 mai, l'infanterie de la 25e DIM relève les cavaliers du colonel Préaud qui sont regroupés et envoyés à La Bassée. Là, une nouvelle mission de résistance

est ordonnée sur le canal d'Aire, de concert avec les Anglais ; le groupement s'y installe à la tombée de la nuit, tandis que les Allemands arrivent à Aire, dont les ponts ont été détruits par les Britanniques. Le 23, la position tenue par le groupement est en proie à une violente offensive. Vers 18h30, le général Boucher ordonne le décrochage et le report autour de Merville pour couvrir la gauche de l'armée. Le 24 mai, la 5e DIM ordonne le repli en direction d'Ypres. L'étape est longue en raison des nombreux embouteillages ; un matériel important (véhicules calcinés, paquetages, caisses à munitions, etc.) parsème le parcours. Les bombardiers à croix noires font subir au 1er GRDI de nouvelles pertes. En fin de journée, les rescapés stationnent à Isemberg. Une dernière fois, la 5e DIM réorganise les faibles effectifs qui lui restent et embarque le personnel en excédent. À Isemberg, le colonel Préaud décerne quelques croix de guerre à ses cavaliers.

DUNKERQUE

Le 1er GRDI reforme la valeur d'un escadron accolé au 18e GRCA et reçoit un ordre d'embarquement à Dunkerque. Le 26 mai, à la tombée de la nuit, le colonel Préaud, le général Dunoyer, le général Boucher ainsi que les cadres en excédent sont embarqués sur le paquebot transmanche *Versailles.* L'escadron restant, placé sous les ordres du capitaine Gobbé, est maintenu dans la tête de pont de Dunkerque en flammes, où des milliers d'hommes attendent d'embarquer sur les plages. Dans la nuit du 27 au 28, Gobbé rassemble son personnel sur la plage de Bray-Dunes. Toute la journée suivante est passée dans les dunes, sous une pluie diluvienne. Le soir, on se regroupe près du village. On dort à tour de rôle en attendant un ordre d'embarquement illusoire, malgré la promesse faite par les Anglais.

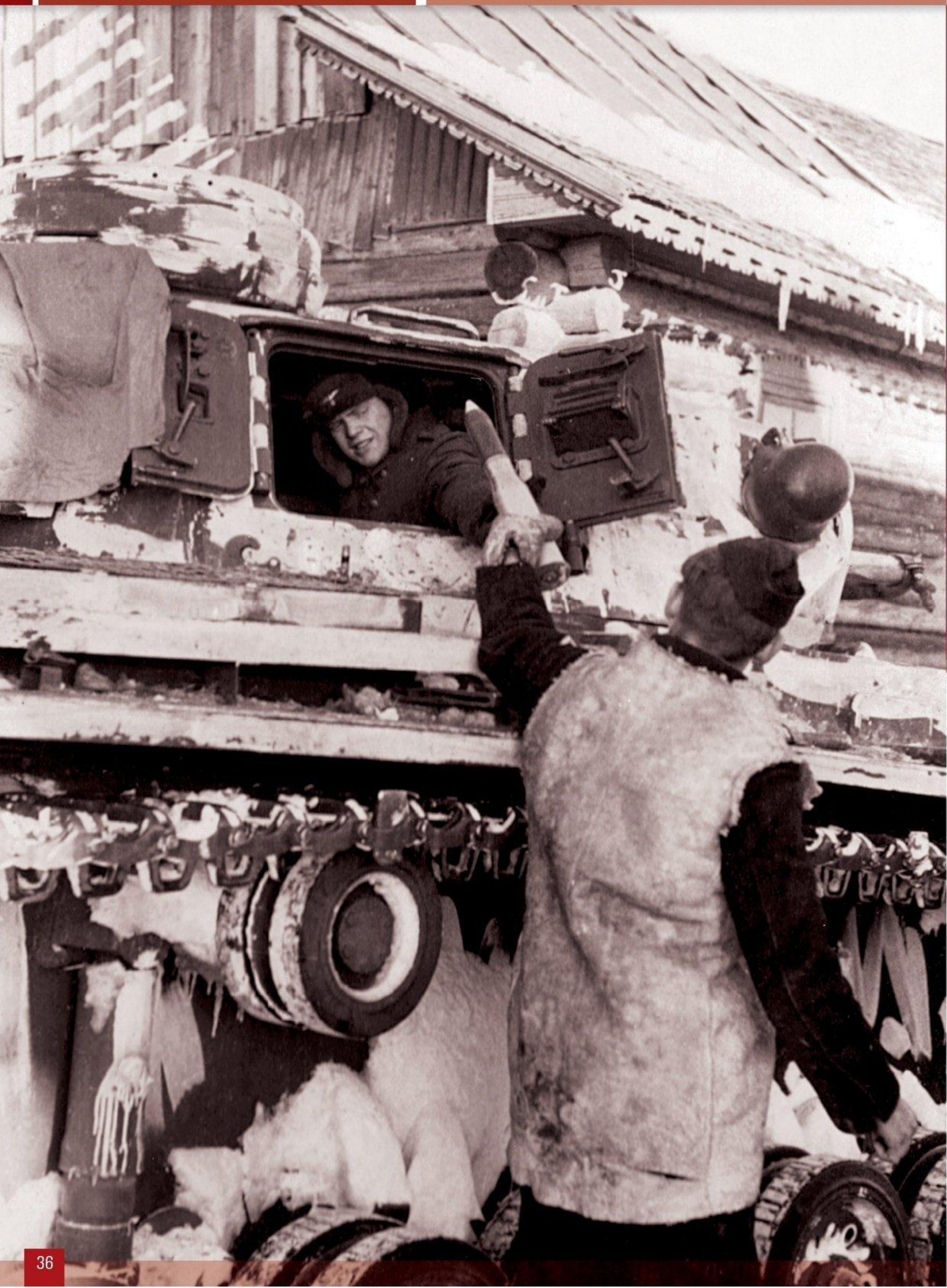
Le 29, le lieutenant de Termont prend le commandement de l'escadron et, par son autorité et son énergie, ramène l'ordre et la cohésion parmi des hommes épuisés qui n'y croient plus. L'après-midi est consacrée au problème du ravitaillement. Vers 23 heures, de Termont prend contact à Adinkerque avec le général Guillemet, qui est chargé de répartir les éléments français dans les dunes, et un nouvel emplacement est assigné aux cavaliers, près de La Panne. Le 30 mai, ayant repris le contact avec le 18e GRCA stationné à Zuydcoote, le lieutenant regroupe ses éléments au même point.

▲ et ▼
L'AMD 35 est un excellent véhicule de reconnaissance que les Allemands s'empresseront de récupérer. Au moins 190 exemplaires participeront ainsi à l'opération « Barbarossa » sous la désignation *Panzerspähwagen P204(f).* Ils en modifieront ensuite 43 en draisines pour patrouiller sur l'immense réseau ferré du front de l'Est (*Schienenpanzer*).
AMC#E023235

Le 31 mai, un ordre d'embarquement est annoncé. Les tirs d'artillerie se multiplient, et quelques cavaliers sont blessés. Le 1er juin, le bombardement se poursuit. Vers 10h30, la *Luftwaffe* attaque la flotte anglaise et coule de nombreux navires. À 17 heures, un ordre intime au lieutenant de Termont de prendre la tête d'un groupe d'éléments divers (dont 160 hommes du 1er GRDI) en prévision d'un mouvement sur Dunkerque. Vers 1 heure du matin, le détachement arrive ainsi aux alentours de la ville. La confusion y est totale. Ce jour-là, le 18e GRCA, renforcé par les automitrailleuses du 1er GRDI, combat pied à pied à Coudekerque, interdisant aux Allemands les lisières de Dunkerque et permettant ainsi les derniers embarquements. Le 4 juin, il n'y a plus de navires. Le 1er GRDI n'a pu quitter le sol français et reste sur les quais avec une foule d'unités. Le général Beaufrère décide de prendre sous son commandement les forces restantes et d'entamer des pourparlers avec le commandement allemand en vue de la reddition de Dunkerque. Le 1er GRDI a lutté jusqu'au bout avec une ardeur et une ténacité soutenues. Les reliquats du groupement sont rassemblés auprès du 7e GRDI et partent peu après en captivité.

Le 31 juillet 1940, le général Weygand citera à l'Ordre de l'Armée le groupement du colonel Préaud :

« Ensemble de deux groupes de reconnaissance animés du plus bel allant et d'une bravoure incomparable, engagé du 11 au 24 mai 1940 sans interruption dans des opérations particulièrement dures sous les ordres de son chef le colonel Préaud qui, parfaitement aidé par les chefs d'escadrons Roger (1er GRDI) et Faure (1er GRCA), s'est montré un chef remarquable dans l'exécution des missions variées qu'une situation constamment mouvante lui a fait confier. Chargé à plusieurs reprises de contenir l'ennemi pour permettre la manœuvre des unités voisines, à chaque fois tenu sur place pendant le temps nécessaire devant des forces ennemies supérieures, réussissant ensuite à se dégager habilement de sa position difficile. A, jusqu'au bout, malgré des pertes sévères et la fatigue extrême de tous, donné l'exemple d'un entrain magnifique et d'une ténacité réfléchie, qui en imposait à ses subordonnés. » ■



PIÉGÉ À STALINGRAD !

L'ÉPOPÉE D'ERNST PANSE, TANKISTE DE LA *24. PANZER-DIVISION*

En novembre 1942, l'*Obergefreiter* Ernst Panse est opérateur radio à bord du *Befehlspanzer III* du commandant de la *9. Kompanie* du régiment blindé de la *24. Panzer-Division*. Créée à partir de la *1. Kavallerie-Division*, et conservant fièrement les traditions de la Cavalerie, cette unité se retrouve encerclée avec la *6. Armee* de Paulus dans la poche de Stalingrad lors de l'offensive hivernale de l'Armée rouge. Commence alors pour Panse et sa compagnie une impitoyable lutte pour la survie dans le secteur de Kalatch-sur-le-Don.

Par **Yann Mahé**

DANS LE « CHAUDRON » DE STALINGRAD

Avant que l'offensive en tenailles de l'Armée russe autour de Stalingrad n'aboutisse à la formation du *Kessel* enfermant la *6. Armee* du *Generaloberst* Paulus, notre unité, la 9e compagnie du régiment de chars de la *24. Panzer-Division*, est retirée des combats de rues de Stalingrad pour être rafraîchie à 90 kilomètres à l'ouest derrière les lignes. Les lourdes pertes en hommes et en matériel rendent ce retrait plus que nécessaire. Nous sommes logés dans le sovkhoze d'État Krepp, sur une petite colline de la steppe du Don. L'on n'a certainement pas produit beaucoup d'autres choses ici que de l'avoine, de l'orge et du grain. Ceci dit, il y a l'eau du lac et plusieurs puits dans le village, qui ne rassemble guère plus d'une trentaine de maisons dispersées par-ci, par-là. En outre, il y a un poste de premier secours et une belle et grande école, dans laquelle le 3e peloton prend ses quartiers. Pour la première fois depuis longtemps, nous avons la chance de jouir d'un certain confort… Hormis une inspection de la compagnie et des tâches de garde, nous n'avons rien à faire. Nous en profitons pour procéder à une toilette complète et écrire à nos familles.

La population locale consiste en des fermiers de kolkhoze, mais surtout en des réfugiés venant d'Ukraine. Les maisons sont pleines à craquer, surtout depuis que nous en avons évacué certaines pour nos soldats. Les civils capables de travailler sont contraints de nous aider à enterrer les véhicules de notre unité. Dans le sol gelé de la steppe, c'est loin d'être une affaire aisée… En remerciement, ils reçoivent un repas chaud le midi et des rations froides chaque jour. Pourquoi enterrer nos véhicules ? Tout d'abord pour les protéger des bombardements, et deuxièmement, nous pensons passer l'hiver ici. À ce moment, nous ne savions pas que les événements allaient mal tourner… Quelque chose aurait pourtant dû nous mettre la puce à l'oreille : au cours de chacune des discussions politiques que nous avons eues avec les Russes, tous étaient persuadés que Staline allait remporter la guerre sur Hitler.

◀ Depuis le 9 novembre, la température est tombée à -15°, et le vent qui balaie la steppe est de plus en plus glacé.

Toutes photos : Archives Caraktère

▼ Deux membres d'équipage examinent le train de roulement de leur char. Le potentiel motorisé de la *Wehrmacht* s'atténue graduellement du fait de l'impossibilité de réparer les véhicules avariés.

Au cours de l'inspection du 15 novembre 1942, l'état de marche de tous les équipements techniques est vérifié. Je dois inspecter scrupuleusement toutes les radios, caler les fréquences et évidemment faire mon rapport sur le fonctionnement général du matériel. Quatre jours passent.

Le 21 novembre, 17 *Panzer* opérationnels sont alloués à leurs équipages. Ils ont reçu une pleine dotation en munitions et en carburant. Une vérification des radios est effectuée, et les engins sont alignés. La tension monte, car nous suspectons une bataille imminente. Chacun doit prendre soin de ses effets personnels, comme le linge et le courrier. Des rations supplémentaires sont distribuées. Il y a définitivement quelque chose dans l'air…

On nous informe au cours d'un briefing à l'échelon de la compagnie que nous quitterons Krepp le lendemain à 8 heures. L'après-midi, notre *Kommandeur*, l'*Hauptmann* Cuno von Meyer, revient de l'état-major régimentaire. Lors du nouveau briefing qui suit – au cours duquel j'assiste en tant qu'opérateur radio en chef –, nous sommes sommés de faire silence et informés que les Russes ont rassemblé des forces importantes, incluant des blindés, dans la steppe des Kalmouks, et sont sur le point de menacer notre flanc gauche. Notre objectif pour l'avance du jour suivant est Kalatch-sur-le-Don, environ 80 kilomètres devant nous. Nous recevrons là-bas de nouveaux ordres. Tout le monde se disperse en silence. Dans la soirée, je récupère mon linge auprès de la tenancière de la buanderie, qui est attristée par notre départ soudain. Je lui laisse quelques boîtes de pain et de chocolat. Je dors très mal cette nuit-là, car les jours à venir ne me tranquillisent pas…

À 6 heures pile, le lendemain matin, nous sommes réveillés, nous buvons notre café et engloutissons quelques tranches de pain. À 7 heures, on nous ordonne de nous lever, et nous embarquons dans nos véhicules que l'on a déjà fait chauffer. Tous les *Bordführer* sont invités à se réunir une dernière fois autour du commandant de compagnie. Je réclame des tests radio ; tout marche. Puis retentit l'ordre de grimper à bord : « *Kompanie marsch!* » À 8 heures, nous quittons nos beaux quartiers. L'aube est embrumée et sombre, il fait 5 °C et il y a un peu de neige. La majeure partie de notre compagnie de maintenance reste sur place, dans la mesure où plusieurs chars et camions nécessitent des réparations. Ces hommes sont sous les ordres de l'*Oberleutnant* Höfel et devront nous rejoindre dès que possible.

Befehlspanzer III Ausf. L
9. Kompanie, *Panzer-Regiment 24*
Kalatch-sur-le-Don, novembre 1942
Char de l'*Hauptmann*
Cuno von Meyer, à bord duquel
sert l'*Obergefreiter* Ernst Panse

Poids : 23 t
Puissance : 300 cv
Vitesse max. : 40 km/h
Équipage : 5
Blindage max. : 70 mm

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2012

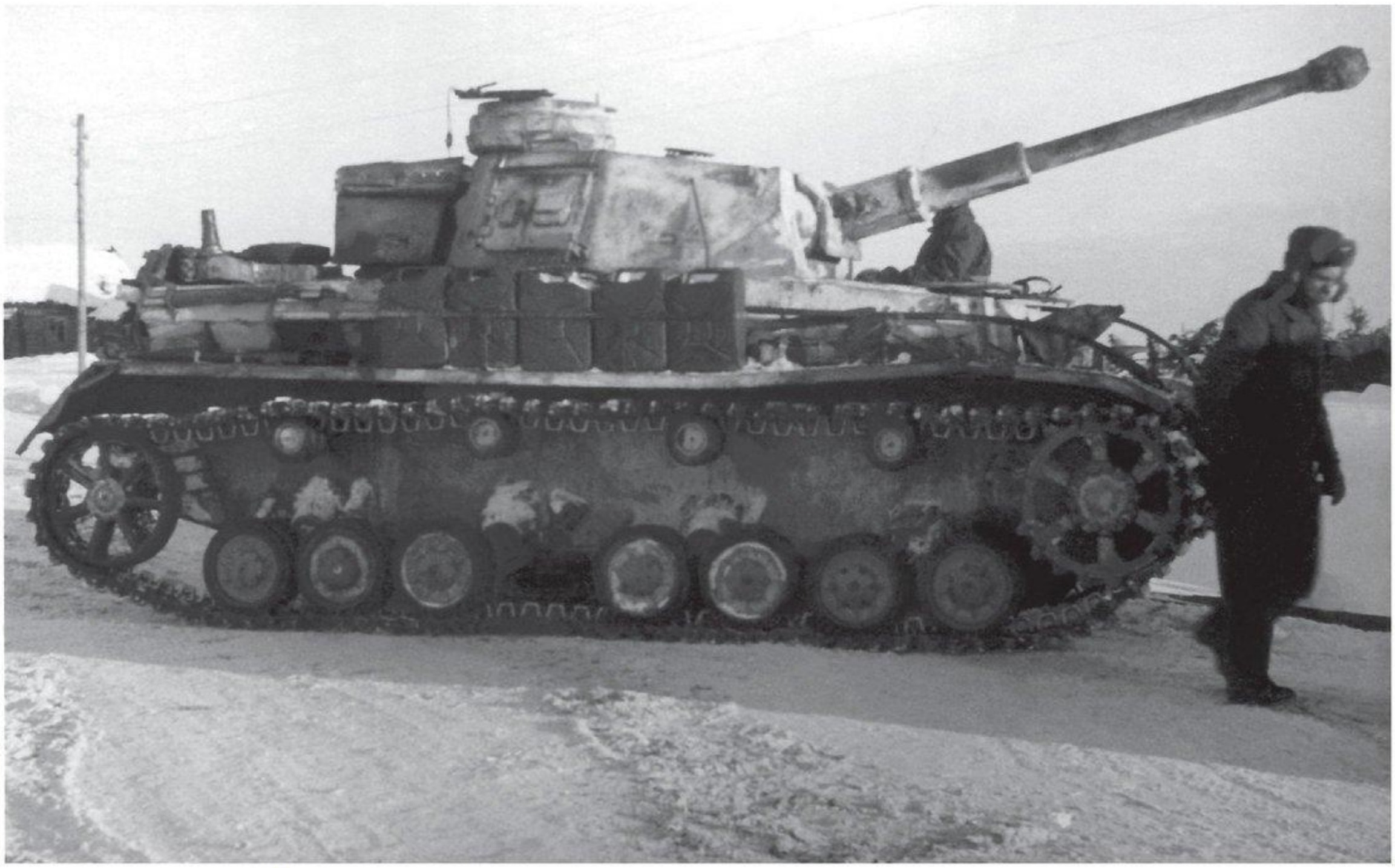
Dans notre colonne, il y a 17 chars : dix *Panzer III* à canons de *5cm* longs et courts, cinq *Panzer IV* – quatre *kurz* et un *lang* – et deux *Befehlspanzer III* à canon court de *5cm* et équipements radio supplémentaires. Je suis dans l'un de ces deux derniers, avec le chef de compagnie. En plus de ces engins de combat, nous disposons des véhicules de soutien nécessaires.
Nous progressons bien au début, mais les amas de neige deviennent de plus en plus denses. Dans les *Balkas*, ces ravines que l'on trouve souvent dans la steppe du Don, de dangereux dérapages se produisent. Certaines de ces ravines sont si grosses que nous ne pouvons les contourner pour ne pas perdre trop de temps, mais nous devons bien franchir ces obstacles insurmontables d'une façon ou d'une autre… Si bien que c'est avec deux heures de retard que nous atteignons notre objectif : Kalatch. Au cours d'un briefing, nous apprenons que les premières formations blindées russes sont apparues aux abords de Kalatch, mais se sont retirées après un bref échange de tirs.
Notre unité reçoit ses consignes pour la journée suivante. Nous, *Funkern*, percevons des documents contenant les nouveaux cryptages radio avec l'ordre explicite de ne les laisser en aucun cas tomber entre les mains de l'ennemi. Après un bref dîner à base de pain dans notre chaleureuse isba, nous nous étendons par terre et dormons sans même retirer nos vêtements. Le matin, au réveil, il fait un peu froid. Soudain, c'est la confusion, lorsque l'explosion d'obus d'artillerie retentit au dehors ; des canons de chars se font aussi entendre. Sans même manger ou boire quoi que ce soit, nous nous ruons dans nos véhicules dont les moteurs sont rapidement mis en marche. Nous entrons en action !
Notre mission est de sécuriser la sortie Sud de la ville avec nos chars. Comme le *Kommandeur*, nous cherchons à travers nos fentes de vision un point élevé depuis lequel nous pourrons garder un œil sur les trois pelotons. Malheureusement, nous comprenons vite que la zone n'est pas propice aux liaisons radio, car une ligne à haute tension produit des interférences ; nous devons par conséquent changer de position. Alors que la communication s'améliore, nous perdons le contact visuel avec notre 1er peloton et ne sommes plus reliés à celui-ci que par radio. Toutes les trente minutes, les chefs de *Zug* sont tenus de renseigner leur localisation et de faire leur rapport de situation. L'*Oberfeldwebel* Frenzel, du 1er peloton, doit sécuriser le pont en bois qui enjambe un petit ruisseau rappelant l'Unstrut [cours d'eau de Thuringe, NdlR] mais dépourvu d'eau. Les rapports qu'il envoie les deux heures suivantes n'apportent rien de neuf, mais tout à coup, un message du *1. Zug* arrive : « *Sur la rive Ouest, de nombreuses unités de cavalerie approchent. Je traverse.* » C'est son dernier rapport. Nous n'en saurons pas plus. Les deux autres pelotons se replient dans la soirée sans avoir à mener d'autre combat. Le rapport que l'*Oberfeldwebel* Frenzel nous adressera juste avant Noël à son retour est le suivant :
« *Selon mon estimation de la position du côté Est du pont, je ne peux entreprendre la moindre action efficace contre la cavalerie. Je donne l'ordre de traverser et, de cette manière, me lance contre le flanc de la cavalerie, qui ne m'a pas encore bien vu. Nous ouvrons le feu de tous nos tubes et forçons la cavalerie à rebrousser chemin avec de lourdes pertes. Soudain, huit T-34 apparaissent devant nous et ouvrent le feu immédiatement. Cette bataille inégale prend fin très rapidement malgré notre défense acharnée. En moins de cinq minutes, nos cinq chars sont détruits et en flammes. Des 25 hommes d'équipage, seulement cinq en ressortent indemnes ; tous les autres sont morts. Nous nous emparons chacun d'un cheval cosaque errant sur le champ de bataille et galopons à bride abattue. À la tombée de la nuit, dans ces amas de neige toujours plus épais, nous rejoignons enfin les lignes de l'infanterie allemande. Là, nous sommes débriefés et envoyés à l'arrière.* »
Frenzel nous donnera à cette occasion le nom des quatre autres camarades ayant survécu à cette chevauchée. Finalement, il ajoutera que l'*Oberleutnant* Höfel a également réussi à s'échapper et à gagner les lignes allemandes avec deux *Panzer* et plusieurs camions, après avoir passé la nuit à côté d'une colonne soviétique ! Les Russes sont en effet entrés dans Krepp deux jours après notre départ.

« Sur la rive Ouest, de nombreuses unités de cavalerie approchent. Je traverse. »

▲ La guerre à l'Est garde un visage traditionnel : bien que les Allemands se heurtent continuellement à une puissance matérielle de plus en plus grande du côté russe, l'Armée rouge déploie encore des divisions de cavalerie, utilisées dans la traque d'unités égarées dans la steppe.

◤ Page de gauche : La *24. Panzer-Division*, qui ne comprend plus que quelques dizaines de chars, ne peut plus être considérée comme une formation blindée.

▼ Le manque d'engins de combat empêche la *24. Panzer-Division* de réaliser toute manœuvre d'ampleur pouvant s'apparenter aux beaux jours de la guerre-éclair.



L'IMPOSSIBLE PERCÉE

La pression exercée par l'Armée rouge est de plus en plus forte, et nous comprenons que la bataille du *Kessel* de Stalingrad vient de débuter. Nous découvrons que les Russes ont décidé d'inverser le cours des événements et de nous stopper une bonne fois pour toutes. Nous redoutons les apparitions toujours plus nombreuses des T-34 que nous savons très supérieurs technologiquement à nos propres chars. Un coup direct sur nos *Panzer III* ou *Panzer IV* peut nous transpercer de part en part. Le seul capable de rendre la monnaie de sa pièce au T-34 est notre *Panzer IV* à canon de *7,5cm* long. Encore que cela ne s'applique qu'aux performances du canon, car notre blindage demeure très inférieur à celui du char ennemi. Cette bataille inégale doit maintenant être menée quotidiennement. Notre seul espoir est que chaque balle ou obus atteigne sa cible… Nous devons abandonner Kalatch à l'ennemi au bout de quelques jours. Les Russes nous mettent sous pression en engageant des unités toujours plus puissantes, notamment des chars surmontés de fantassins. En ces temps difficiles, la steppe désertique est notre seule maison. Un fort vent glacial souffle jour après jour sur nos visages crispés par le froid. L'épaisseur de neige n'est pas encore insurmontable, mais avec ces vents tempétueux et mordants, cela devient un véritable enfer. J'ai, à cet instant, une pensée pour nos camarades de l'infanterie qui ne peuvent y échapper dans leur trou creusé dans la neige ou le sol gelé, car nous sommes continuellement en mouvement, et ils n'ont pas le temps de se ménager des positions mieux préparées… Dans nos chars, nous avons toujours nos trappes fermées au-dessus de nos têtes. Mais aucun d'entre nous n'a de vêtements d'hiver. Lorsque nous roulons la journée, il fait relativement bon dans le compartiment de combat, mais la nuit venue, il fait un froid insupportable, même enroulés dans toutes les couvertures disponibles. À cette époque, nous n'avions aucun chauffage dans nos chars. Notre pilote, Alfons Bartsch, a bricolé un petit chauffage avec une lampe à souder, qui nous est d'un grand réconfort chaque jour.

▲ *Panzer IV lang*. Si ce modèle de char est performant, la division engage encore un certain nombre de *Panzer* dépassés, qui ont de plus en plus de mal à affronter les chars soviétiques.

▼ Le terrain d'aviation de Karpovka tombe le 13 janvier 1943, celui de Pitomnik le 17 janvier.

« Ces hommes ont saboté leurs appareils sur l'aérodrome à l'apparition des chars soviétiques »

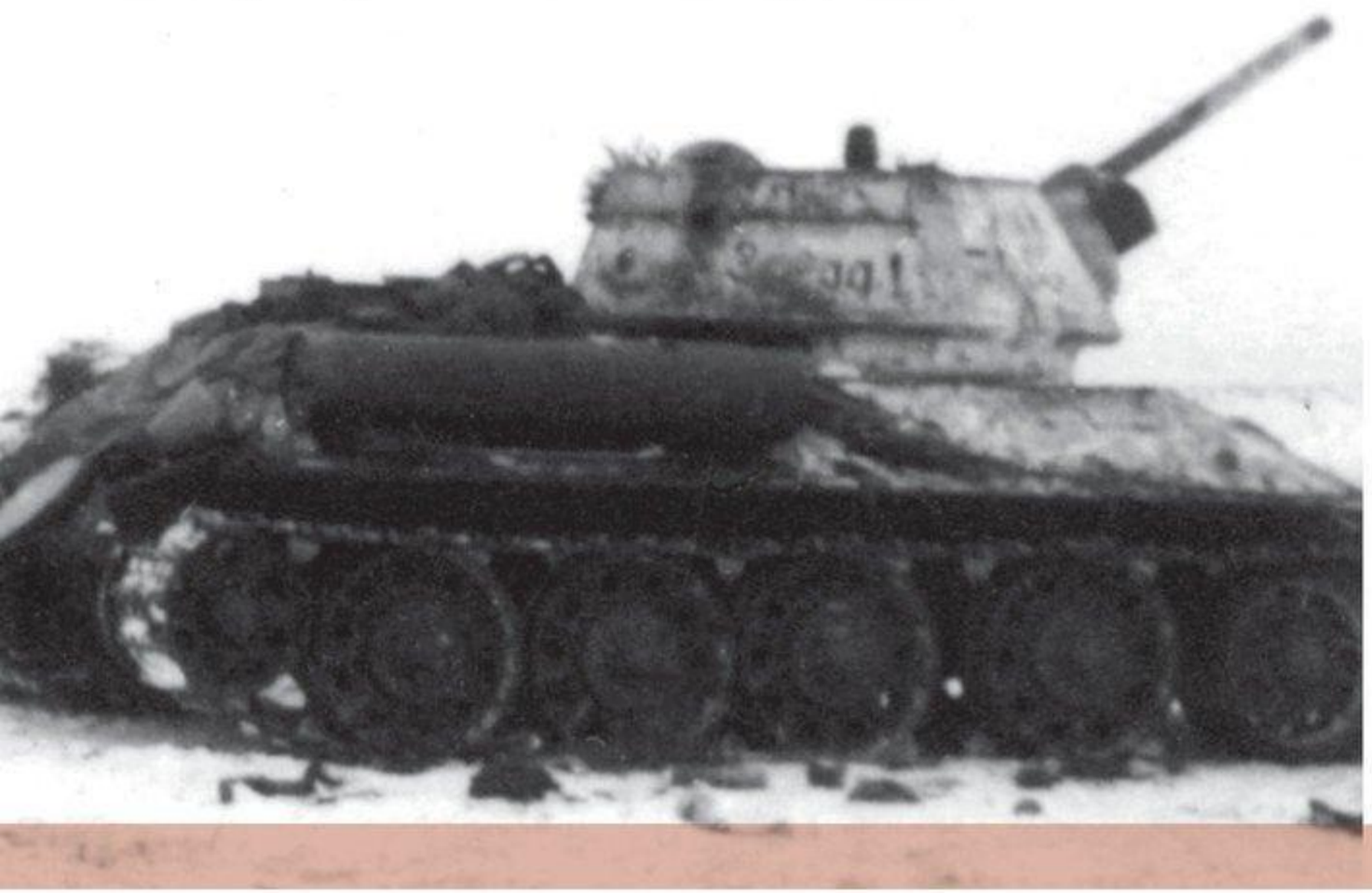
Après seulement une semaine, nous avons plus que huit chars sur 17, alors que l'Armée rouge boucle l'encerclement de Stalingrad sans nous laisser la moindre chance de nous échapper. Le ravitaillement de la *6. Armee* de Paulus ne peut plus être assuré que par des avions Ju 52 et Ju 90. Dès lors, les approvisionnements de la troupe se détériorent de façon alarmante : après seulement deux semaines, l'armée entière voit ses rations réduites de moitié, puis au quart de sa dotation normale. Cela signifie que chaque soldat ne reçoit plus quotidiennement que 100 grammes de pain, 60 grammes de viande ou de gras, et, seulement si disponible à la roulante, une soupe de légumes secs ou un bouillon de viande de cheval. Ces rations misérables contribuent directement à la dégradation de la valeur combative des troupes. Vents glaciaux, neige jusqu'aux genoux, poux sur nos têtes et estomacs vides, tout cela entame nos dernières forces… Seule la crainte des Russes et de la captivité parvient à nous remonter un tant soit peu le moral.

Le mois de décembre arrive rapidement. Le *Kessel* se réduit de jour en jour sous l'action des Russes qui pressent de tous les côtés de la poche. Le slogan « *Tenez bon, Manstein arrive !* » reste le seul espoir des encerclés. Mais personne ne vient à notre secours. Il y a des tas de blessés, de gelés et de morts partout ; 350 000 hommes se trouvent dans le *Kessel* : combien d'entre eux laisserons-nous encore derrière nous aujourd'hui ? Puis tout à coup, il y a un nouveau changement, une nouvelle lueur d'espoir. Des bruits rapportent que des unités, des *Panzer* et de l'artillerie ont été rassemblés sur la route passant sur les hauteurs du Don, afin de tenter une sortie. Les choses bougent effectivement de ce côté. À ce moment, notre petit groupe est rassemblé dans le secteur Pitomnik-Karpovka. Quand nous passons un ruisseau sur un pont en bois pour rejoindre la route des collines du Don, nous remarquons une pancarte frappée de la mention : « Berlin 3 600 km ? »

Quand nous arrivons sur notre objectif situé dans une large plaine, nous y trouvons des centaines d'autres véhicules massés. Le premier jour, il ne s'y passe rien. Mais le second, une violente confrontation blindée s'y déroule dans l'après-midi. Car des chars russes ont percé jusqu'à la zone de rassemblement, mais nous sommes encore suffisamment puissants pour remporter haut la main cette bataille qui se déroule sans notre unité : stationnée à 3 kilomètres à l'ouest, elle n'a que peu d'incidence sur le combat. Soudain, à notre gauche, se produit une série de déflagrations et 25 colonnes de fumée s'élèvent bientôt dans le ciel. Quelques instants plus tard, six Opel Blitz chargés de pilotes de la *Luftwaffe* se présentent devant nos positions : ces hommes ont saboté leurs appareils sur l'aérodrome à l'apparition des chars soviétiques qui ne leur ont pas laissé le temps de décoller…

Le troisième jour est plus calme, et chacun attend l'ordre de sortie qui s'apparente à une vaste blague, car toutes les unités motorisées ne peuvent participer à la percée que si les unités d'infanterie restent dans la poche pour couvrir leurs arrières.

▲ Les soldats de la *24. Panzer-Division*, dont le degré de mécanisation chute de façon drastique, n'ont pas d'autre choix que de s'adapter à des conditions de vie de plus en plus primitives, cheminant à pied, creusant des trous et retournant progressivement à une guerre de tranchées.



« Tout à coup des unités hippomobiles roumaines se présentent devant nous. »

Dans cette vaste zone de rassemblement, les avions atterrissent et décollent constamment pour débarquer des munitions, de l'essence et de la nourriture, et charger des blessés. Vers midi, tous les *Kommandeure* doivent faire leur rapport à l'état-major, et nous croyons que nous allons recevoir nos ordres pour l'opération. Au bout d'une heure et demie, on nous informe que Paulus est revenu de l'*OKW* avec l'instruction de tenir le *Kessel* à tout prix, afin de ne pas couper l'armée allemande du Caucase de ses arrières. Nos visages s'assombrissent, car nous ne pouvons plus désormais nous en remettre qu'à Manstein.

Il ne nous reste bientôt plus que six chars opérationnels. Les unités de l'Armée roumaine, qui opéraient dans le sud de la steppe des Kalmouks, ont été submergées et repoussées par l'Armée rouge. C'est l'armée d'Antonescu tout entière qui reflue dans la panique la plus totale. La *Wehrmacht* tente de combler la brèche en y dépêchant des unités allemandes, parmi lesquelles nos six malheureux *Panzer* qui doivent être prêts à prendre la route d'ici une heure et demie. Nous ne savons pas ce qui nous attend là-bas. Nous devons parcourir environ 40 kilomètres. Il fait très froid, la température est à 22°C en dessous de zéro, avec un vent quasi polaire et des bourrasques enneigées incessantes. Au cours des premiers 25 kilomètres, tout se passe bien, mais rapidement l'épaisseur de neige devient si importante que nous ne voyons plus les repères sur la route, tout juste un panneau frappé d'un insigne divisionnaire de temps à autre…

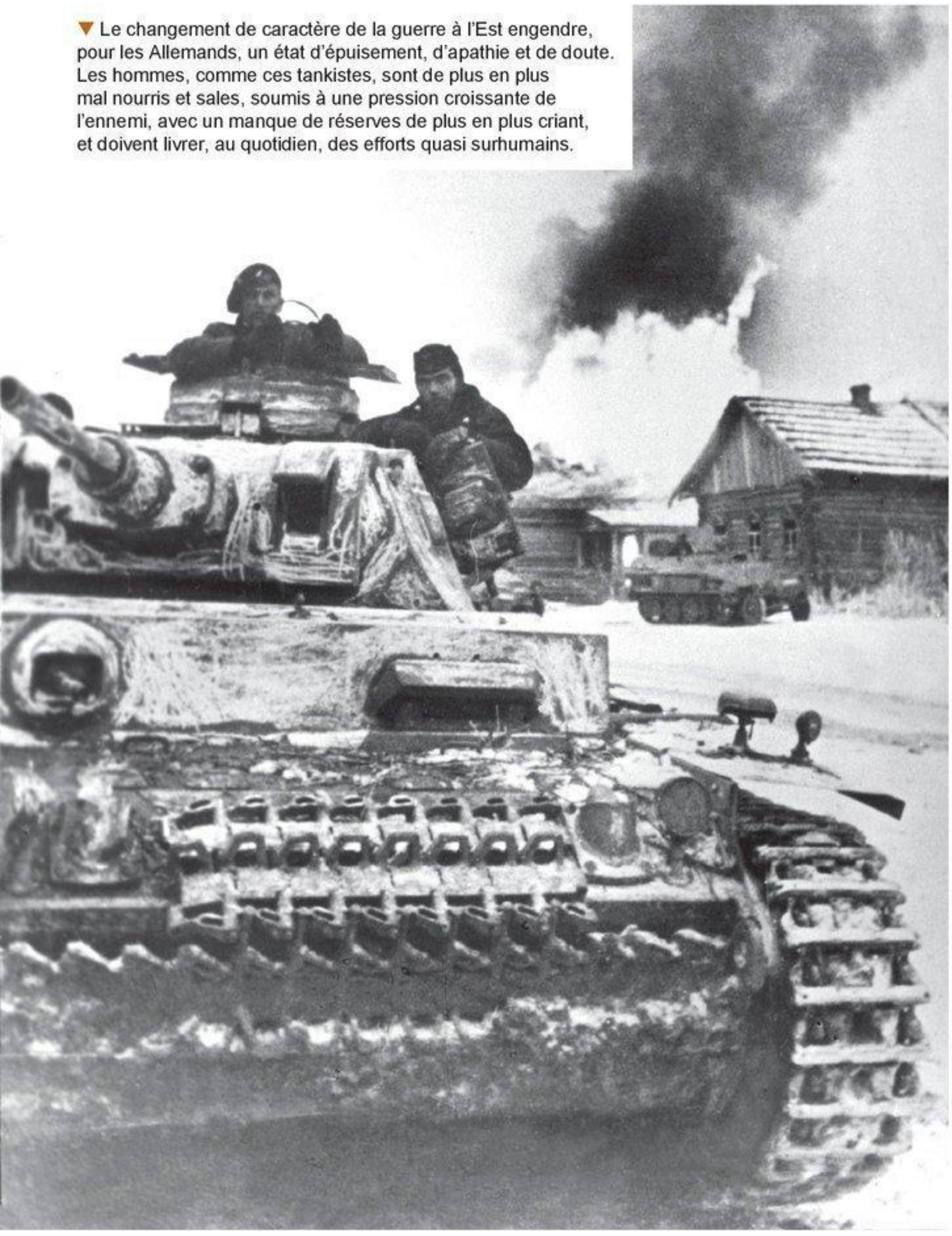
Tout à coup des unités hippomobiles roumaines se présentent devant nous. Les premiers soldats roumains que nous croisons se mettent sur le bas-côté de la route pour nous laisser passer, mais au fur et à mesure que nous avançons, ils sont de moins en moins à le faire. À en juger par leur équipement, cette unité est incapable de stopper les formations mécanisées de l'Armée rouge. Le temps passe, et le ciel s'obscurcit : notre commandant de compagnie ordonne une halte pour la nuit. Par radio, nous organisons une formation en hérisson, et des sentinelles sont postées pour la nuit. L'équipage du « 911 » prend le premier tour de garde de 20 heures à 22 heures. Hormis quelques fusées éclairantes, situant la ligne de front, la nuit est relativement calme. Il n'y a aucun contact avec l'ennemi. Nous n'avons plus rien à manger, dans la mesure où nous avons déjà consommé notre ration quotidienne d'une tranche de pain et 60 grammes de viande en boîte de conserve au cours de l'après-midi. Nous nous enroulons rapidement dans nos couvertures et nous endormons.

Le matin est marqué par de violents tirs d'artillerie et de mitrailleuses, par conséquent chacun est immédiatement paré au combat. Par radio, on nous ordonne de charger nos obus spéciaux en cas de rencontre avec des T-34. Sans rien pouvoir boire ni manger, nous nous remettons aussitôt en route. Après une courte avance, nous constatons que les T-34 ont provoqué un véritable chaos. Nous ne tombons plus seulement que sur des Roumains en pleine débâcle mais également sur des groupes épars de fantassins allemands en fuite qui sont exhortés à faire demi-tour par notre *Kommandeur*. Réconfortés par l'apparition de nos six *Panzer*, ils nous suivent ; certains prennent place sur la plage arrière de nos chars. Nous roulons encore une heure et demie avant d'établir le contact avec l'ennemi. Ici, les Russes n'ont pas de T-34 mais des canons antichars. Notre infanterie saute à terre, et le combat commence. Alors que nous ouvrons le feu, nous constatons que la douille de l'obus tiré par notre *Befehlspanzer III* n'est qu'à moitié éjectée par la culasse. Nous n'avons d'autre choix que de la retirer nous-mêmes à la main alors que la gargousse est brûlante ! Voilà qui promet de dangereusement entraver notre vélocité au combat…

À la mi-journée, nous atteignons le point chaud du front sans autre accroc avec l'ennemi. À 500 mètres devant nous se trouve un épais bosquet dans lequel l'infanterie russe s'est enterrée. Nous sommes au fond d'un Balka, donc bien protégés mais privés d'un bon

▲ Si, dans leur majorité, les divisions roumaines se battent du mieux qu'elles peuvent sur la ligne de front, plusieurs unités des services, moins aguerries et dépourvues de moyens antichars, sont plus sensibles à la peur des chars et refluent depuis qu'elles savent que le front est percé.

▼ Le déséquilibre est de plus en plus frappant entre les éléments motorisés et modernes et les éléments hippomobiles obsolètes de l'*Ostheer*.



▼ Le changement de caractère de la guerre à l'Est engendre, pour les Allemands, un état d'épuisement, d'apathie et de doute. Les hommes, comme ces tankistes, sont de plus en plus mal nourris et sales, soumis à une pression croissante de l'ennemi, avec un manque de réserves de plus en plus criant, et doivent livrer, au quotidien, des efforts quasi surhumains.

champ de tir. Notre commandant contacte l'état-major de notre infanterie de circonstance pour préparer une attaque conjointe. Tout à coup, notre sang se glace : un puissant vrombissement de moteur retentit derrière le bosquet. Pas de doute, c'est un T-34 qui démarre ! Ça y est, nous le voyons, mais rien ne se passe : il se contente de parcourir sa ligne de front en pointant son canon vers nous. Au bout d'un kilomètre, il fait demi-tour et revient, comme pour nous narguer, à sa position initiale. Son chef de bord voulait certainement que nous révélions nos effectifs et nos plans de feu en lui tirant dessus, mais nous ne lui avons pas fait cette faveur… Le T-34 répète son manège plusieurs fois jusqu'à 15 heures, mais cette course provocatrice s'avère inutile.

Il est alors décidé d'emporter cette position « rouge » avant la tombée de la nuit. Chaque char doit se délester de deux *Panzerschützen* qui perçoivent une mitrailleuse afin de renforcer nos fantassins. De fait, il ne reste que trois tankistes à bord de chaque char pour servir les canons. Pour ma part, je reçois l'ordre de repartir avec notre *Befehlspanzer III* vers notre atelier régimentaire afin de faire réparer notre culasse défectueuse. Mon chef Cuno von Meyer, Wilhelm Hermes et Herbert Schwertner font le coup de feu avec les *Landser*. Je suis plutôt heureux de la tournure des événements car moi au moins j'aurai un toit sur ma tête !

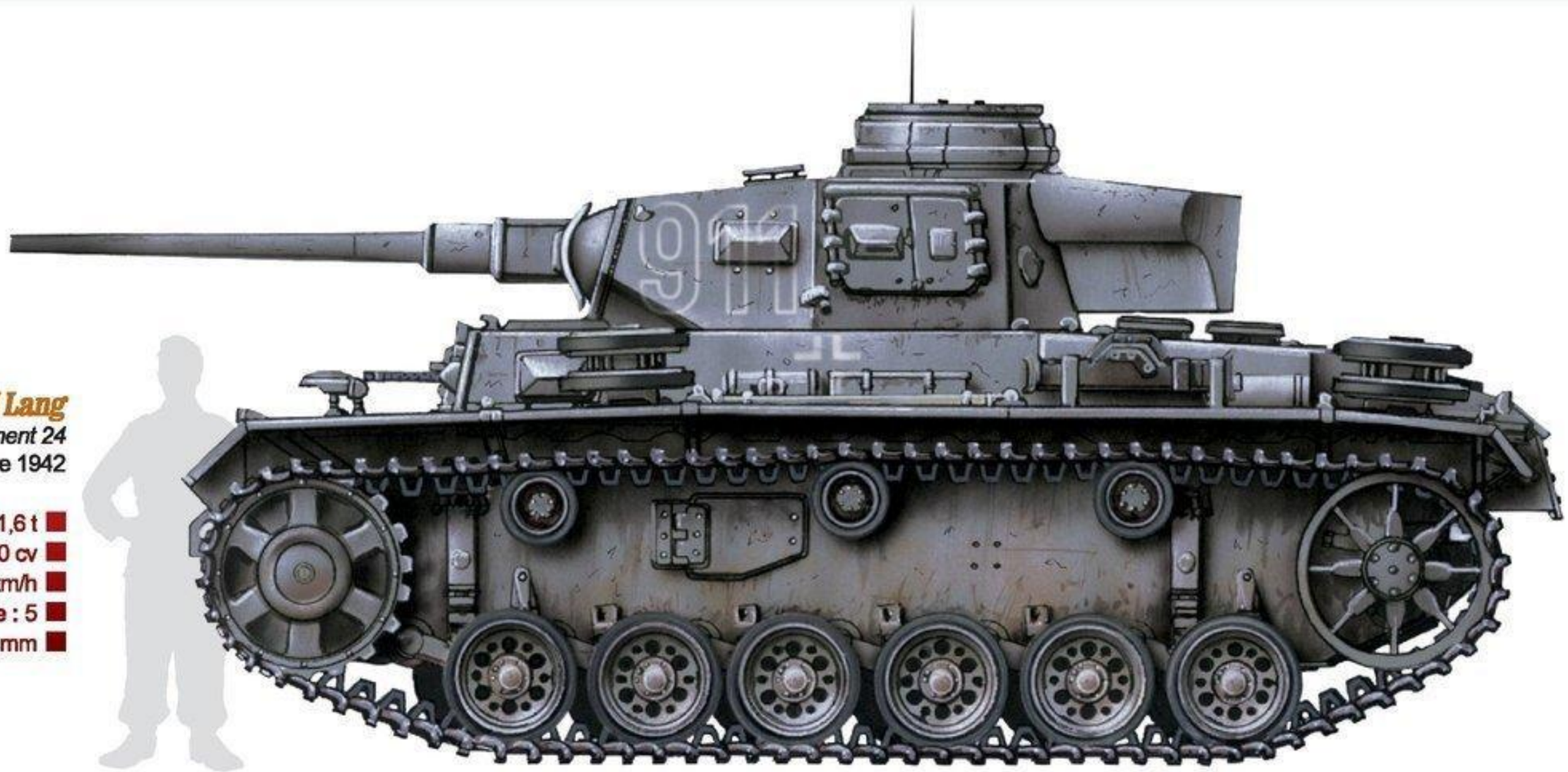
LE BUTIN DU SIÈCLE

Le retour vers l'arrière est loin d'être simple. D'après les dires de Meyer, je n'aurai qu'à me repérer sur les panneaux frappés de notre insigne divisionnaire, le cheval sautant une barrière, pour arriver aux ateliers. Nous nous mettons donc en route avec Alfons. Je prends position dans la tourelle, et nous communiquons par l'interphone. Après plusieurs kilomètres parcourus, nous arrivons à un petit village dans une vallée. Il est environ 16 heures, et la nuit commence à poindre. Devant la bourgade se dresse une seule maison, et, à mesure que nous nous en approchons, nous voyons des flammes s'en échapper. Deux « chiens enchaînés » [1] y montent la garde. Notre première pensée est que nous pouvons nous rendre utiles : nous nous dirigeons donc vers la maison et descendons de notre char.

Les « chiens enchaînés » nous disent de partir, mais notre curiosité nous pousse à rester dès lors que nous voyons des caisses et boîtes posées à l'intérieur du bâtiment dont seul l'arrière est en flammes. Nous tentons d'entrer dans la maison, mais les *Feldgendarmen* ne nous y autorisent pas. Allons-nous laisser les flammes tout réduire en cendres ? Nous grimpons alors dans notre char, actionnons la marche arrière et défonçons la partie en feu de la bâtisse. Le feu est étouffé par les débris et s'éteint au contact de la neige recouvrant le sol : à nous, schnaps, cigarettes, chocolat et biscuits anglais ! Ayant fait la preuve de notre détermination, les « chiens enchaînés » réalisent que nous ne sommes pas là pour rigoler, d'autant qu'Alfons a menacé de faire usage de son pistolet s'ils tentaient de s'interposer entre nous et ce riche butin ! Comme le rapport de force est définitivement à notre avantage, nous chargeons notre char à ras bord : quatre caisses comprenant chacune 25 bouteilles de schnaps, cinq boîtes remplies chacune de 500 tablettes de chocolat, plusieurs milliers de cigarettes et trois caisses de biscuits. Grisés par cette prise incroyable, nous sommes enivrés par ce succès mais pas seulement par celui-ci, si vous voyez ce que je veux dire… au point que nous sommes bientôt inaptes au combat. Toutefois, malgré les vapeurs d'alcool, nous ne tardons pas à réaliser que ce que nous avons fait peut être sévèrement puni. Pour nous donner bonne conscience, Alfons et moi nous disons que nous avons « réquisitionné » ce butin pas seulement pour nous, mais pour toute l'unité… si toutefois elle existe encore.

1 Surnom donné par la troupe aux *Feldgendarmen* en raison de leur hausse-col (le *Ringkragen*) caractéristique.

▼ Un *Panzer IV*. La neige et le verglas gênent considérablement les opérations.



Panzer III Ausf. J Lang
9. Kompanie, Panzer-Regiment **24**
Karopvka, décembre **1942**

Poids : 21,6 t
Puissance : 300 cv
Vitesse max. : 40 km/h
Équipage : 5
Blindage max. : 50 mm

Nous laissons maintenant le village derrière nous et nous retrouvons sur la rive Ouest d'un ruisseau à sec. Là, nos *Pioniere* ont construit un pont qui ne peut accueillir que huit tonnes de charge alors que nous en pesons dix de plus. Juste à côté de l'ouvrage, à droite, il y a un passage à gué, mais les remblais abrupts de la rive – qui ne poseraient pas de problème majeur par temps sec – peuvent se transformer en piège mortel pour nous. Mais nous devons absolument aller de l'avant pour rejoindre notre unité. Au fond d'un *Balka* se trouve un *Panzer II* de dix tonnes qui a essayé de prendre cette pente je ne sais combien de fois mais a glissé à chaque tentative. Maintenant, nous patientons derrière lui. Les minutes que les deux équipages passent à se chambrer ne sont pas d'une grande utilité. Entre-temps, il semblerait que les Russes aient repéré notre position, car nous sommes pris à partie par de l'artillerie et des mortiers. J'essaie de convaincre plusieurs chauffeurs de camions qui nous regardent depuis le pont de nous tirer d'affaire, mais bien peu y croient, et les autres ont pris leurs jambes à leur cou dès les premiers éclatements d'obus. Notre fin va-t-elle être aussi pathétique ? Heureusement, un camion Krupp à six roues muni d'un câble de remorquage pointe le bout de son nez. Son équipage fixe le crochet à l'avant du *Panzer II* et le hâle sur la rive, puis c'est à notre tour. Reconnaissants, nous cédons de bon cœur dix bouteilles de schnaps, 50 tablettes de chocolat et un carton de paquets de cigarettes aux trois gars. Ceux-ci sont ravis de ces présents autant que nous d'être sortis de ce mauvais pas.

En attendant, la nuit est tombée et, comme il est interdit d'utiliser nos feux de route, nous roulons avec nos phares Notek. Il est par conséquent très difficile pour moi de distinguer nos panneaux divisionnaires ; aucun ne peut d'ailleurs être trouvé. Comme nous ne pouvons plus nous repérer sur la route, nous descendons avec Alfons pour décider que faire. Hormis quelques fusées éclairantes, il n'y a aucun signe de vie. Nous sommes seuls dans la steppe gelée, plus ou moins éloignés de la ligne de front. Vers minuit, le secteur se fait plus animé : par-ci, par-là, nous passons devant des véhicules stationnés gardés par des sentinelles. Comme nous y voyons notre insigne divisionnaire,

nous stoppons net, descendons du char et demandons notre chemin à l'un des soldats. La conversation est rassurante, car il s'agit bien d'éléments de notre chère *24. Panzer-Division*. Les ateliers sont un peu plus loin, et nous décidons de passer la nuit ici. Rapidement, une bouteille de plus est ouverte, et chacun de nous prend une bonne cuite, puis nous nous recouvrons de notre couverture et nous endormons.

À l'aube, connaissant la bonne direction, et après seulement une heure de route, nous arrivons aux ateliers. Là, un petit-déjeuner est rapidement expédié, et nous recevons une tasse de café chaud. On nous distribue en outre notre ration quotidienne d'une tranche de pain et 60 grammes de viande en conserve. Notre char entre les mains des mécaniciens, nous informons leur chef de notre problème de culasse défectueuse. Il met généreusement à notre disposition un *Sd.Kfz. 10* pour transporter notre précieuse cargaison ; nous laissons quelques caisses aux mécanos et nous dirigeons vers notre *9. Kompanie*. Là, nous sommes accueillis comme le père Noël, mais il n'est pas question de procéder à la distribution tant que les unités de combat ne sont pas revenues. Dans l'après-midi, notre *Befehlspanzer III* est de retour des ateliers, comme neuf, en même temps que reviennent nos cinq autres chars ! Il n'y a aucune perte parmi les hommes, mais deux de nos engins ont durement encaissé. Notre joie est grande : tout le monde est vivant, et nous comme eux nous empressons de raconter ce qui nous est arrivé ces dernières vingt-quatre heures.

Le groupe de combat n'a pas chômé durant ce temps. Le T-34 a continué ses provocations et répété son manège plusieurs fois. C'en était trop pour trois de nos *Panzer III* qui ont ouvert le feu. Le T-34 a été touché mais pas endommagé. Le Russe a commis l'erreur de riposter, s'immobilisant dans la ligne de mire de notre *Panzer IV* à canon long. Le premier tir a mis au but, et, avant même que le T-34 n'ait pu repointer sa tourelle, un second obus l'a mis hors de combat. En flammes, le colosse ne bougeait plus, preuve qu'il avait été détruit. Sur le terrain s'étendant devant nos chars, des armes d'infanterie ainsi que des mortiers et des *ratschbumm* [2] ont déclenché un feu d'enfer. C'est le moment qu'a choisi notre groupe de combat pour lancer sa contre-attaque en liaison avec les *Landser*. Quatre *Panzer III* ont mené l'assaut, le gros *Panzer IV* ayant été maintenu en réserve. Grâce à notre puissance de feu et à nos chars, l'affaire a été réglée en une heure.

▲ Ce camion a fait une sortie de piste spectaculaire. On distingue les phares de *black-out*, qui rendent malaisé toute conduite nocturne. Le plus célèbre de ces phares était le Notek, qui était monté sur la plupart des véhicules militaires de la *Wehrmacht*.

L'ennemi ne pensait pas avoir affaire à aussi fort parti et s'est littéralement débandé. Nos gars les ont dépassés au cours de la nuit et rabattus vers notre infanterie. Forts de ce succès, nos camarades se sont repliés. Ceci dit, deux de nos *Panzer III* ont été sévèrement endommagés au point de devoir passer par les ateliers. Le récit terminé, maintenant seulement, nous leur montrons notre butin et le partageons. Chaque soldat du groupe de combat – trente hommes en tout – reçoit une bouteille de schnaps, cinq paquets de cigarettes et cinq tablettes de chocolat. Puis une boîte de biscuits est partagée. Le reste est confié à la cuisine de la compagnie pour stockage.

PROMENADE DANS LES BOIS

Le lendemain matin est tranquille. Chacun en profite pour faire un brin de toilette, se brosser les dents et se raser, étant donné que ce n'est pas possible tous les jours. Puis, après une inspection du matériel et des équipements, pour la première fois depuis longtemps, nous avons droit à un repas chaud à midi. Au menu : légumes secs et bouillon de viande de cheval. Lorsque nous demandons d'où vient la viande, on nous répond qu'il s'agit d'un cheval d'une unité roumaine à demi mort de faim que l'on a abattu…

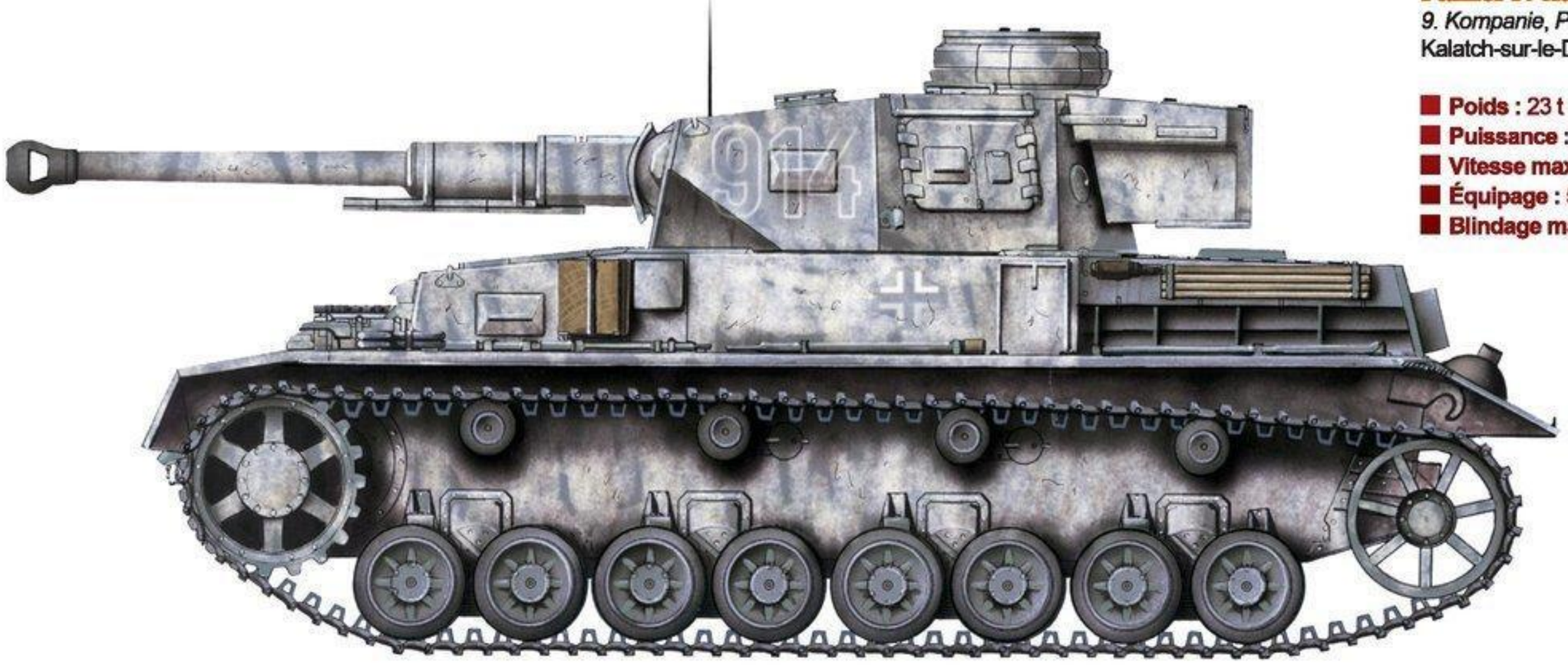
2 Onomatopée allemande désignant les canons antichars soviétiques de 76,2 mm.

◀ Page de gauche :
La situation matérielle de la division est de plus en plus préoccupante du fait du manque de véhicules de ravitaillement et du taux de mortalité des chevaux.

Panzer IV Ausf. F2

9. Kompanie, Panzer-Regiment 24
Kalatch-sur-le-Don, décembre 1942

- **Poids :** 23 t
- **Puissance :** 300 cv
- **Vitesse max. :** 42 km/h
- **Équipage :** 5
- **Blindage max. :** 50 mm



Après le déjeuner, le courrier est distribué, et je reçois deux lettres de chez moi. Je lis le courrier dans mon char et réponds tout de suite. Je n'ai plus que deux timbres pour leur renvoyer une lettre et leur signifier que je suis en vie. La censure militaire m'interdit de leur dire que je suis de ceux encerclés à Stalingrad. Je me risque tout de même à dessiner un cercle au bas de la lettre ; ma famille comprendra…

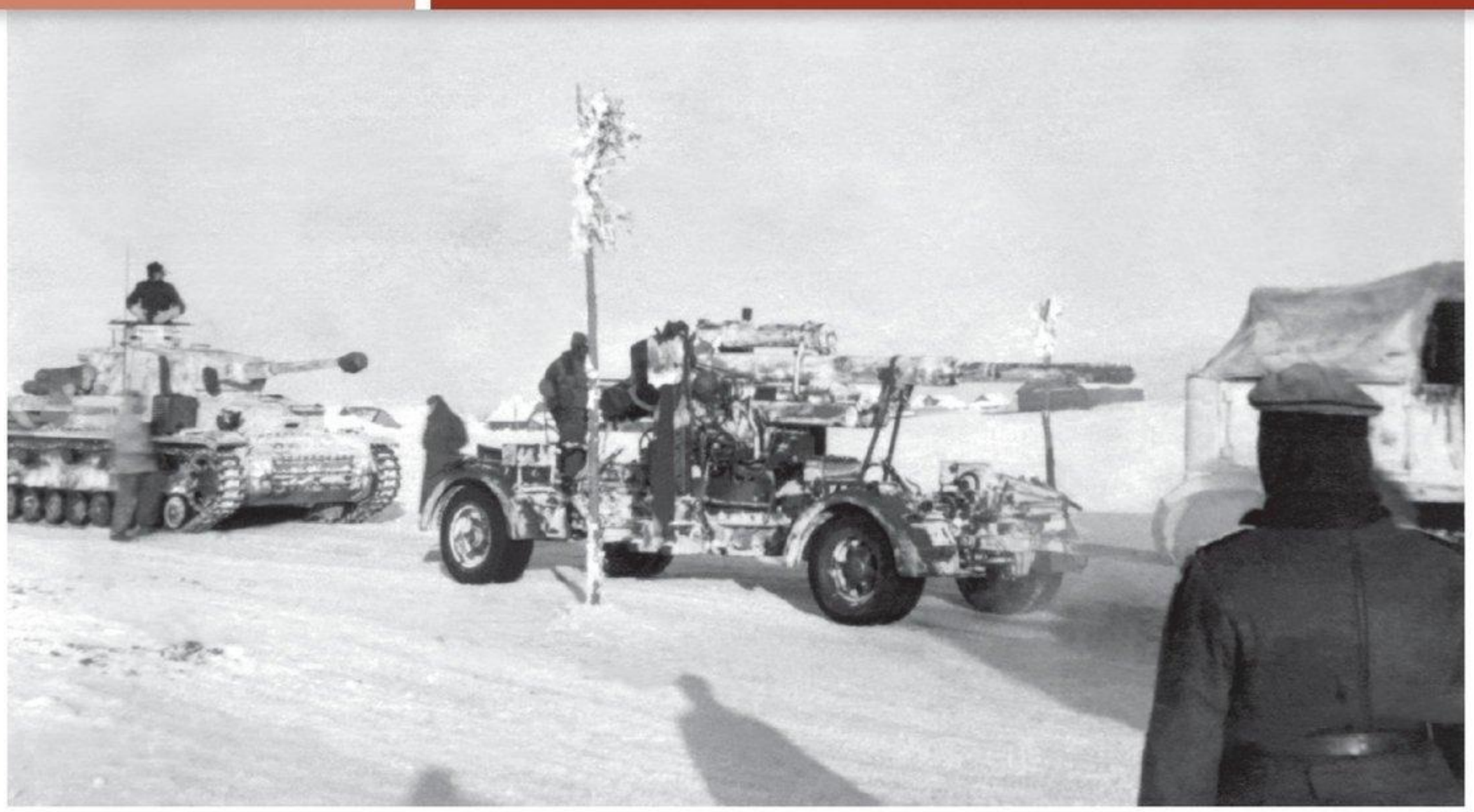
Nous sommes alors à côté de Karopvka, un petit village de la steppe du Don. Le second jour de notre présence sur place, notre *Kommandeur* est convoqué au PC du chef de division, et nous suspectons un mouvement imminent. À son retour à 15 heures, nous recevons nos nouveaux ordres : « *Voici notre nouvelle mission ! Camarades, demain nous avons pour tâche de reconnaître le secteur de la cote 218, celle dénommée Maison Blanche, où nous avons déjà eu maille à partir avec l'ennemi, mais où la situation actuelle est très floue. Le « 911 », le « 912 » et le Panzer IV à canon long seront chargés de cette mission. Les autres chars resteront ici. Nous n'aurons aucun appui en infanterie ; nous serons livrés à nous-mêmes.* »

▲ et ▼
Les *Panzer-Divisionen* apprennent à tirer le maximum de leur faible potentiel blindé pour lutter contre la puissance matérielle sans cesse croissante de l'Armée rouge. Que reste-t-il des 36 *Panzer II* et *III* et des 17 *Panzer IV* que la division alignait le 19 novembre ? Plus grand-chose…

C'est encore pour notre pomme : une autre mission-suicide ! C'est ce que je pense vraiment. Tout le monde est atteint physiquement et moralement. Après une nuit tranquille, les moteurs rugissent dans le matin. Un café avalé d'un trait, les rations quotidiennes englouties en guise de petit-déjeuner, quatre autres distribuées par la cantine, et c'est parti…

À exactement 8 heures, nous faisons nos adieux et roulons vers l'inconnu. C'est notre *Kommandeur* qui nous dirige, le nez rivé sur une excellente carte d'état-major qu'on lui a fournie. Au bout de deux heures environ, nous atteignons la cote 218 et, peu après, nous trouvons la Maison Blanche. Ça n'est rien de plus qu'un simple bâtiment aux murs de couleur – bizarrement – acier et à la porte close. Hormis quelques touffes d'herbe et quelques arbres, le terrain est désolé. Alors nous remontons à bord et continuons notre chemin.

Devant nous, il n'y a rien d'autre que de la steppe recouverte de neige et enveloppée de brouillard. La visibilité n'est que de 500 mètres. Dans notre radio, je discerne par intermittence des conversations incompréhensibles. Nous ne tardons pas à arriver au sommet de la colline. De là, nous voyons, sur notre gauche et sur notre droite, s'étaler un terrain couvert de petits bosquets d'arbres d'une quinzaine de mètres de hauteur en moyenne. Ceux à notre droite sont moins hauts que ceux à notre gauche. Nous nous engageons en ligne de file au beau milieu de cette forêt. La brume se disperse peu à peu, et, à deux kilomètres de distance, nous apercevons trois T-34 à l'exacte perpendiculaire de notre trajectoire, sur notre gauche. Je préviens tout le



monde par radio, mais mes camardes les ont vus depuis un moment déjà. Il nous faut être très prudents. Nous roulons encore une centaine de mètres. À cet instant, mon chef positionne le « 912 » sur la gauche avec la consigne de battre ce flanc-là. Il place le *Panzer IV* à notre droite avec la mission de couvrir l'autre flanc. Notre char reste au milieu du sentier, tourelle pointée à six heures.
Afin d'économiser l'essence, nous coupons les moteurs. Maintenant, il n'y a plus qu'à attendre. Les trois *Bordführer* ont ouvert leur trappe de tourelleau pour jeter un œil au dehors avec leurs jumelles. Soudain, un coup de fusil claque : notre *Kommandeur* se plie en deux pour s'abriter dans la tourelle en s'écriant : « *Sale porc !* » Que s'est-il passé ? Un sniper russe doit être embusqué tout près de notre char et a décidé de faire la faveur à notre Cuno d'une balle dans la tête. Sa casquette de campagne a été percée de part en part, et ses cheveux ont été roussis par la balle qui a caressé le sommet de son crâne, mais hormis un état de choc passager et bien compréhensible, tout va bien. Le tireur et le chargeur s'extraient alors par la trappe latérale gauche de la tourelle ; un Cuno revanchard se joint à eux. Armés de leur pistolet, ils ratissent le secteur mais ne trouvent rien : comme si la terre avait englouti le tireur d'élite russe. Bredouilles, mes trois camarades remontent finalement à bord pour retrouver une certaine sérénité.
Après trente minutes, nous percevons le bruit grandissant de moteurs. Nous nous mettons donc sur nos gardes. Le son devient de plus en plus assourdissant, et nous voyons soudain l'un des T-34 débouler à toute vitesse sur notre gauche. Tendus, nous en oublions que nous ne pouvons démarrer comme ça, puisque notre starter est cassé et que nous devons démarrer le moteur de notre *Befehlspanzer III* à la manivelle… Une tâche qui obligerait deux d'entre nous à sortir ! Or, c'est pour l'instant tout bonnement impossible, dans la mesure où un deuxième T-34 nous fonce dessus et n'est pas loin de nous percuter : il dévie de sa course au dernier moment et passe entre nous et le *Panzer IV* sans se préoccuper des arbres qui lui barrent la route. Par chance, le char russe a pointé sa tourelle vers l'arrière et n'est pas en mesure de nous prendre sous son feu. Or, le *Panzer IV* de nos camarades riposte rapidement et met fin à son périple d'un coup au but. Le premier T-34 a subi un sort identique, mais en dehors de notre champ de vision. Par radio, nous rappelons à tout le monde qu'il y avait trois T-34 et que le dernier se trouve donc forcément quelque part… Dans l'intervalle, nous avons pointé notre canon à midi de façon à pouvoir répondre en cas de guet-apens. Très bien, certes, mais notre moteur est toujours à l'arrêt ! Schwertner et moi sortons donc actionner la manivelle. En un tour de bras, le moteur tourne, et notre *Befehlspanzer III* peut de nouveau se mouvoir. Maintenant nous restons à l'arrêt et attendons.
Nous discutons par radio de la situation et nous félicitons l'équipage du *Panzer IV*. Nous décidons d'attendre encore trente minutes avant de quitter le champ de bataille. Le brouillard s'est de nouveau épaissi, et la visibilité s'est donc dégradée. La fumée noire s'échappant des deux T-34 détruits reste aisément discernable. Alors que, après une demi-heure et un dernier point de situation, nous nous apprêtons à repartir, un bruit de moteur se fait entendre dans le lointain.

▲ La *Heeres-Flakartillerie-Abteilung* divisionnaire a, en principe, deux batteries de 88 mm à quatre pièces chacune.

▼ Pièce antichar soviétique de 45 mm détruite.

« Soudain, le T-34 ouvre le feu à l'aveuglette… C'est le moment que choisit le Panzer IV pour déclencher son tir meurtrier. Le char russe est pulvérisé. »

Nous redoublons de vigilance dans nos engins. Nous avons bien entendu : voilà notre troisième « larron » qui surgit à son tour, plus lentement et avec davantage de prudence que ses infortunés camarades. Il pointe son canon à droite, puis à gauche, guettant le moindre mouvement. Visiblement pour lui, quelque chose n'est pas clair… Notre *Panzer IV* quitte sa position pour un léger bond en avant, et notre *Befehlspanzer III* recule un peu de façon à lui ouvrir le champ de tir. Soudain, le T-34 ouvre le feu à l'aveuglette… C'est le moment que choisit le *Panzer IV* pour déclencher son tir meurtrier. Le char russe est pulvérisé. Trois T-34 ont été détruits coup sur coup en quelques minutes, une première pour l'unité, qui n'aurait pu être possible sans notre précieux *Panzer IV lang* !

▲ T-34 détruits. Les équipages de *Panzer*, en dépit de leurs matériels usés, de la faiblesse de certains de leurs tubes et des problèmes de maintenance, conservent une supériorité au niveau de la doctrine d'emploi.

Nos trois chars font maintenant mouvement alors que nous débattons de la suite de la mission entre nous. Nous en concluons bientôt qu'à part cette rencontre, nous n'aurons plus de contact avec l'ennemi dans cette forêt. Nous décidons donc de rebrousser chemin et de retourner à notre base, qui est atteinte dans la soirée. Une autre journée se conclut sans la moindre perte dans nos rangs, même si nous avons fait le plein d'adrénaline. Notre chef nous salue et part faire son rapport à l'état-major régimentaire.

ZiS-3 modèle 42 « *Ratschbumm* »

Unité inconnue, Armée rouge
Secteur de Karpovka, décembre 1942

Portée : 13,2 km
Vitesse initiale : 680 m/s
Cadence de tir : 25 coups/min
Poids : 1,2 t

NOTRE DERNIÈRE « ACTION POMPIER »

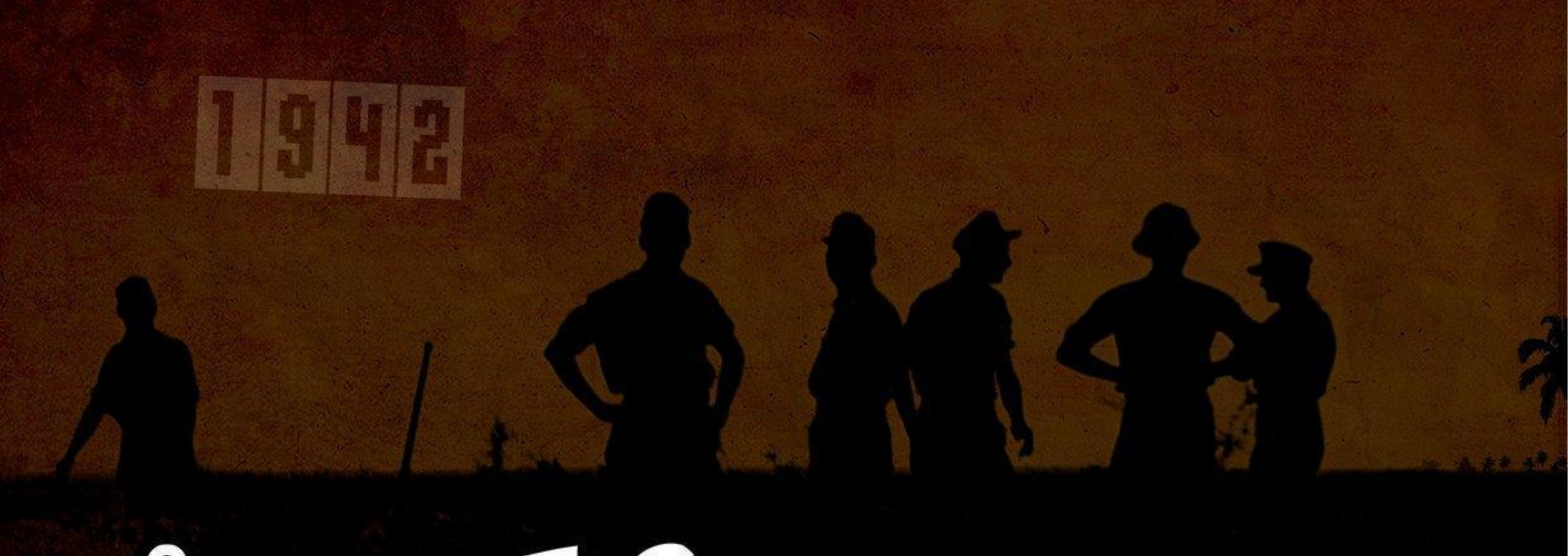
Notre statut de « pompiers du front » nous a conduits de Kalatch-sur-le-Don à Pitomnik et Gumrak, de l'autre côté de la voie ferrée menant à Gorodische, à l'extrême nord du *Kessel*, *via* Marinovka et Karpovka. Durant plusieurs semaines, des combats acharnés ont fait rage ici. Les positions ont changé de mains quotidiennement. De jour, nos troupes s'installaient dans leurs positions préparées. La nuit venue, dans les tempêtes de neige inlassablement portées par les vents d'est, les Russes surgissaient sans crier gare. Les nôtres ne pouvaient offrir que peu de résistance face à ces marées humaines. La seule façon d'échapper à la mort était d'abandonner les positions pour rejoindre les points de ralliement plus solidement défendus, le nombre aidant. Il s'agissait en effet de l'un des atouts tactiques de nos *Landser* : savoir établir une solide ligne de défense pour favoriser le repli des éléments malmenés de façon à réduire les pertes au minimum.

Il est vital pour nous de tenir le secteur afin d'empêcher les Russes d'entrer dans Stalingrad. Et les Bolcheviques, forcément, attachent une grande importance à s'en emparer pour foncer libérer la ville de Staline ! Affectés à la défense de la partie Nord de la poche, nous sommes engagés continuellement. À l'aube, avec l'infanterie, on nous ordonne de reprendre les positions qui ont été perdues au cours de la nuit. Nous réussissons chaque jour à le faire, même si deux de nos chars en subissent les conséquences : touchés par un *ratschbumm*, ils sont laissés sur le champ de bataille. Seuls quelques membres d'équipage sont sortis vivants de l'un des deux *Panzer*. Mais le plus dur moralement est le temps exécrable et de ne pas être capable de débusquer l'ennemi, qui parvient à parfaitement se dissimuler derrière des murs de neige. Et les parkas blanches utilisées par les soldats russes renforcent leur aptitude au camouflage…

Et d'ailleurs, un matin, nous ne sommes pas loin d'y passer. Nous roulons droit sur une position ennemie que nous n'avons pas vue, lorsque les trois Russes qui l'occupent avec un *ratschbumm* sont repérés au dernier moment, tapis juste devant nous. Fort heureusement pour nous, ces jeunes « soviets » sont incapables de réagir tant ils sont effrayés par notre char. Notre pilote a le réflexe incroyable de faire exécuter un virage serré à gauche à notre *Befehlspanzer III*, ce qui lui permet de renverser la pièce antichar avec la chenille droite. Le choc est rude pour nous, mais plus encore pour les trois servants russes qui sont tétanisés de peur et n'ont plus la force de bouger. Nous laissons les prisonniers aux fantassins qui nous accompagnent. Quant à moi, j'ai failli déguster, car le choc s'est produit alors que je réchauffais ma mitrailleuse avec la lampe à souder, et celle-ci est tombée à mes pieds alors que j'étais en chaussettes dans le char. Voilà une bêtise qui sonne comme un sérieux avertissement pour moi… Amputé d'un pied à cause d'une lampe à souder alors qu'on se heurte tous les jours à du T-34, c'eût été un comble ! ■

▲ Le manque de vivres et de vêtements provoque une nette augmentation des cas de gelure, de maladie et d'épuisement.

▼ La *24. Panzer-Division* sera complètement détruite en janvier 1943. 1 500 de ses soldats seront faits prisonniers par l'Armée rouge. Son processus de reformation commencera presque immédiatement après, le 17 février 1943, en France.



Chroniques Africaines

Par **Xavier Tracol**

AOUT - SEPTEMBRE 1942

La guerre en Afrique du Nord change de visage avec l'arrivée de l'*Afrika-Korps* en février 1941. 70 ans après, nous revenons sur ce théâtre d'opérations pour détailler chaque bimestre d'une guerre décidément pas comme les autres.

Début août 1942, le général en chef britannique Auchinleck se trouve sur la sellette. Après son demi-échec de la fin juillet, il a en effet reçu d'importants renforts (les *8th* et *10th Armoured Divisions* et *44th* et *51st Infantry Divisions*) mais demande encore un délai supplémentaire pour former ses troupes à la guerre dans le désert. Selon lui, après deux ans de campagne, son armée est épuisée et ne pourra pas reprendre le combat avant la mi-septembre au moins. Pour Churchill, un tel constat est inadmissible, et il s'envole *in petto* pour Alexandrie pour se rendre compte de la situation. Débarquant le 1er août, le Premier ministre anglais multiplie les visites d'inspection et les rencontres avec l'état-major. Il rend un verdict sévère, en relevant de leurs fonctions « The Auck » et ses principaux subalternes : le commandement en chef du Moyen-Orient revient au général Alexander et celui de la *8th Army* au général Gott, tandis que plusieurs officiers d'état-major sont limogés. Mais alors que Gott se rend au Caire pour prendre son nouveau poste, son avion est abattu, le 7 août, par des chasseurs ennemis, et lui-même est tué. *Sir* Alan Brooke propose alors le *Lieutnant-General* Montgomery pour le remplacer. Churchill accepte, puis s'envole pour l'Iran et Moscou.

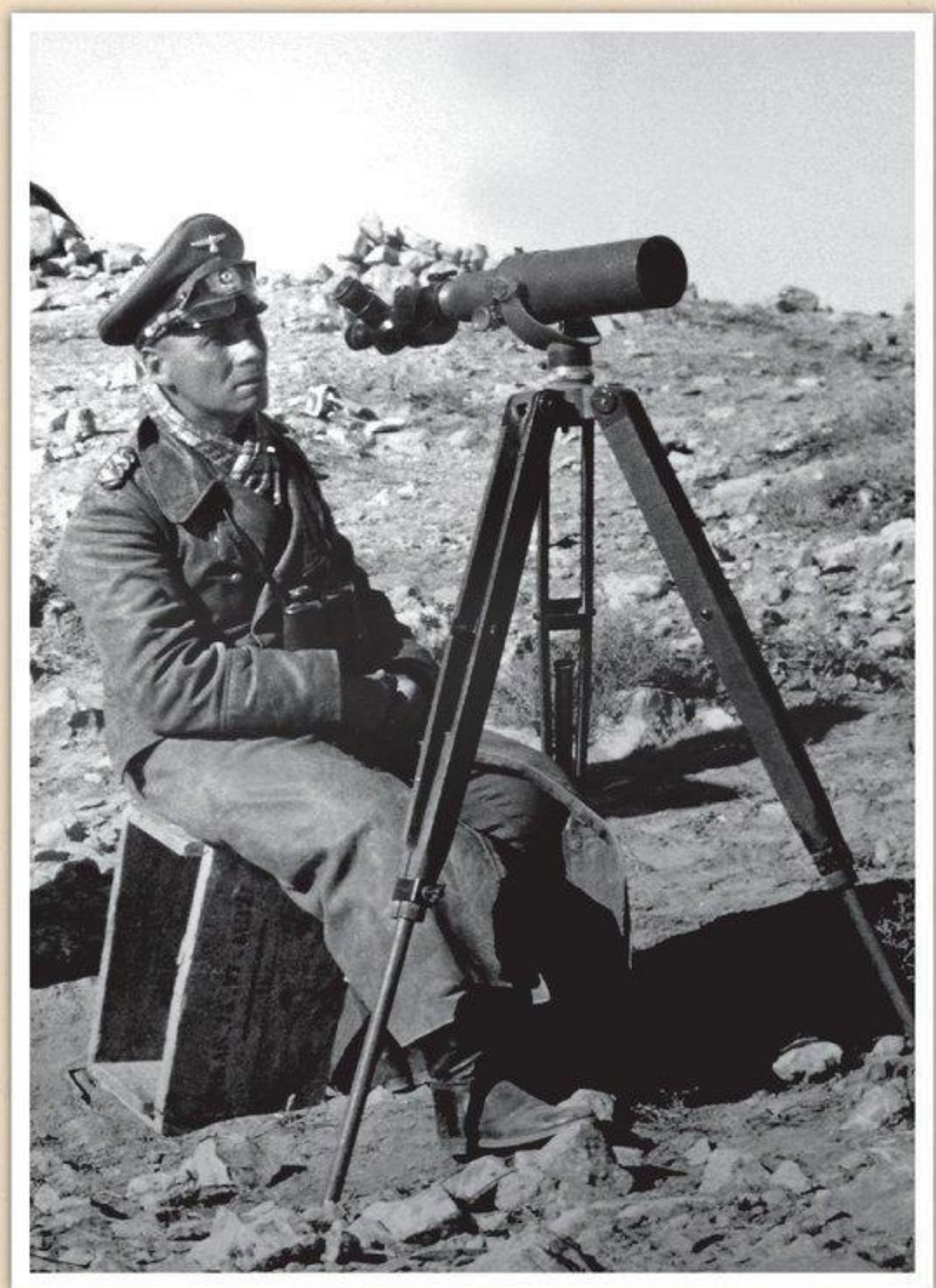
Montgomery imprime rapidement sa marque : prenant le commandement de la *8th Army* deux jours avant la date prévue, il remédie aux défenses existantes qu'il juge inadéquates pour s'opposer aux attaques allemandes. Il opte pour un rapprochement interarmes, s'oppose à la fragmentation des forces et met un point d'honneur à avoir une supériorité numérique avant d'avancer. Cherchant avant tout à redonner confiance aux simples soldats, il malmène ses officiers, entreprend une vaste campagne de propagande et améliore l'entraînement. C'est une véritable rupture de style, et les relations – jusqu'ici glaciales – avec les Australiens et les Néo-Zélandais se réchauffent rapidement. Toujours est-il que cette refonte des unités demande du temps et que « Monty » ne peut aller plus vite que « The Auck » : aucune offensive n'est envisagée avant octobre.

▶ Un *Panzer IV G* en cours de réapprovisionnement. Un membre d'équipage charge en effet des munitions de 75 mm par la trappe de tourelle.
Archives Caraktère

▶ Page de droite : Rommel affaibli, malade, devra rentrer en Allemagne pour se faire soigner fin septembre, alors même que l'avenir s'assombrit fortement pour l'*Afrika-Korps*...
DR

Course contre la montre

Or, les Britanniques le savent, Rommel a lui aussi entrepris de renforcer sa *Panzer-Armee* « Afrika ». Le « Renard du désert » sait parfaitement que le temps joue contre lui : ses services de renseignements l'ont informé que l'ennemi attend 100 000 tonnes d'armes et de matériels pour début septembre (dont des Sherman en remplacement des chars Grant et des canons antichars de 57 mm en remplacement de ceux de 40 mm). Aussi, même si lui-même souffre de difficultés de transport, il doit attaquer au plus vite sous peine de devoir affronter un adversaire encore plus puissant… Il arrête donc la date de sa future offensive au 26 août, à la pleine lune. Il met alors en ligne quelque 34 000 hommes, 519 chars (dont 238 *Panzer*), 250 pièces antichars, 160 canons de campagne, une cinquantaine de véhicules de reconnaissance et près de 6 000 camions. Tout comme Monty, Rommel a passé son mois d'août à superviser les préparatifs, la construction de ses défenses et l'élaboration de son plan d'attaque : offensive de nuit contre le flanc Sud ennemi, encerclement de la *8th Army*, puis progression en profondeur en direction du Caire. La manœuvre est classique mais ambitieuse pour qui lutte à 2 000 kilomètres de sa base arrière ; aussi faut-il adapter les installations portuaires de Tripoli, Benghazi et Tobrouk pour amener à pied d'œuvre les unités fraîches : la *Panzer-Armee* peut en effet compter sur quelques troupes d'élite, comme les brigades parachutistes « Ramcke » (allemande) et *Folgore* (italienne), et du matériel moderne : *Panzer III Ausf. L* et *Panzer IV Ausf. G.* Mais cela sera-t-il suffisant contre les 700 chars anglais (Grant, Valentine, Crusader et Stuart) ? Rommel doit en effet faire avec de nombreuses contraintes : tout d'abord, surmené, l'homme est malade et aurait réellement besoin de rentrer en Allemagne se faire soigner – ce qui dans l'immédiat est impossible. De plus, pour la première fois le 16 août, des appareils américains ont bombardé des positions de l'Axe en Afrique du Nord ; les Allemands doivent donc faire vite, car les Américains ne devraient pas tarder à renforcer cet appui aérien ! Autre problème, la *RAF* a repris ses raids depuis Malte et a ainsi coulé un important convoi de ravitaillement : Rommel n'a reçu que 1 500 tonnes d'essence des 6 000 commandées pour son offensive, ce qui ne lui permet plus d'atteindre Le Caire en une foulée, comme prévu initialement. Enfin, grâce à *Ultra,* les Britanniques peuvent anticiper les mouvements de l'adversaire et renforcent Alam Halfa, l'un de ses objectifs majeurs.



Suite p.54

La Sudan Defence Force

Créée en 1925 pour protéger le Soudan, alors sous administration britannique, la *SDF* compte, en 1940, 4 500 hommes surveillant principalement la zone frontalière avec l'Afrique septentrionale italienne. L'unité s'illustre en Éthiopie et Somalie mais est aussi employée en 1940-41 en Afrique du Nord pour ravitailler les Forces françaises libres et le *Long Range Desert Group* (*LRDG*) à Koufra puis Jalo. En 1942, la *SDF* multiplie les patrouilles pour intercepter, en vain, des agents allemands qui se sont infiltrés entre les lignes pour gagner Le Caire (opération « Salaam »). En 1943, ce type de mission reviendra fréquemment ; l'unité possède alors près de 25 000 hommes et officiers ; ses composantes sont en partie motorisées, mais existe aussi un *Sudan Camel Corps* composé de méharistes.

Lieutenant-General Sir Bernard Cyril Freyberg

Néo-Zélandais ayant offert ses services en 1914 au président Huerta durant la révolution mexicaine, vétéran de la Première Guerre mondiale, Bermard Freyberg commande, en 1939, la 2e division d'infanterie néo-zélandaise envoyée en Crète. Malgré sa gestion controversée de la campagne, il est promu *Lieutenant-General* grâce au soutien de Churchill qui estime l'homme : toujours en première ligne, Freyberg aime l'action. C'est d'ailleurs ce qui lui vaut d'être blessé par un éclat d'obus à Marsa-Matrouh en juin 1942. Aussitôt soigné, le revoici aux commandes des unités néo-zélandaises, rechignant à les placer sous l'autorité d'un supérieur anglais. En mauvais termes avec Auchinleck, il s'entendra par contre parfaitement avec « Monty ».

Le Palestine Regiment

En septembre 1940, l'Armée britannique crée plusieurs compagnies composées soit d'Arabes, soit de Juifs de Palestine. Ces *Palestine Infantry Companies* sont rattachées au *Royal East Kent Regiment* et combattent en Grèce en 1941. Les volontaires juifs étant alors trois fois plus nombreux que les arabes, sont créés en août 1942 trois bataillons juifs et un unique bataillon arabe pour former le *Palestine Regiment*. Il est envoyé en Égypte et en Cyrénaïque, surtout comme unité de surveillance d'installations, mais voit le feu à Benghazi. Les vétérans juifs de l'unité formeront plus tard la célèbre *Jewish Brigade*.

Arco dei Fileni

El Agheila

Houn

Marada

Zella

Mourzouk

ALGÉRIE

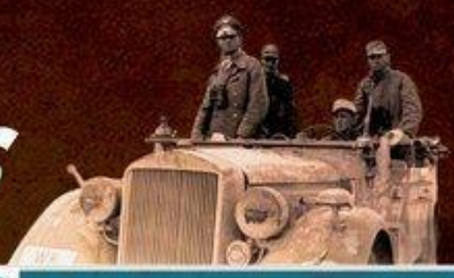
LIBYE

La brigade « Ramcke »

La *Fallschirmjäger-Brigade* « Ramcke » touche le sol africain en juillet 1942 et absorbe une unité de 600 parachutistes qui s'y trouve depuis janvier : le *Fallschirmjäger-Lehr-Bataillon* du *Major* Burckhardt, qui a combattu successivement à El Agheila, Aghedabia et Benghazi. Les 4 600 paras s'installent entre El-Alamein et la dépression de Qattara et participent aux diversions lors de l'offensive sur Alam Halfa, faisant 300 prisonniers ! La puissante offensive de Montgomery, le 23 octobre, enfonce le front, dépassant les arrières de la *Fallschirmjäger-Brigade,* dépourvue de véhicules. Les paras retraitent à pied vers Marsa-Matrouh et tombent sur une colonne de camions britanniques, qu'ils capturent par surprise. 600 survivants rallient ainsi la *Panzer-Armee* « Afrika » : l'exploit vaut à Ramcke l'attribution par Hitler des Feuilles de chêne. Le 18 janvier 1943, l'unité est dissoute pour former en Allemagne la *2. Fallschirmjäger-Division* : seul reste sur place un bataillon, qui combattra en Tunisie jusqu'à sa capture.

General Georg Stumme

Ce vétéran des campagnes de Pologne, Yougoslavie, Grèce et du front de l'Est croupit en prison après qu'une cour martiale l'a jugé responsable de la perte de plans secrets tombés aux mains des Soviétiques en juin 1942. Une intervention du maréchal von Bock permet sa relaxation, et Stumme est alors envoyé sur un front secondaire : l'Afrique du Nord. Le 23 septembre, il remplace Rommel, malade, à la tête des armées germano-italiennes. Un mois plus tard, son véhicule est pris pour cible par un chasseur-bombardier ennemi, et il meurt d'une crise cardiaque durant l'attaque.



Août - Septembre 1942

1er - 11 août
Churchill en visite d'inspection en Égypte

8 août - 20 septembre
Churchill et Roosevelt confient le commandement de l'opération « Torch » au général Eisenhower. Le débarquement en Afrique du Nord est fixé au 8 novembre.

3 - 4 septembre
Opération « Beresford »

13 - 15 septembre
Opération « Agreement »

Derna
Gazala
Tobrouk
Maraua
Benghazi
Mechili
Bardia
Sidi Barrani
Bir Hakeim
Msus
Sollum
Marsa-Matrouth
Alexandrie
Aghedabia
El-Alamein
Mersa el Brega
Dépression de Qattara
Le Caire
Égypte
Djaraboub
Suez
Fayoum
Jalo

Bataille d'Halam Alfa
30 août - 5 septembre 1942

- Zones minées
- Unités allemandes
- Unités italiennes
- Unités britanniques

L'échec d'*Agreement*

▲ Remplaçant peu à peu les camions Chevrolet ou Ford, la Jeep reçoit les faveurs des forces spéciales britanniques, *SAS* et *LRDG* en tête. Outre ses réserves de munitions et d'essence, celle-ci est armée d'une mitrailleuse lourde de 12,7 mm et de deux mitrailleuses légères Lewis de 7,7 mm. Sur un engin aussi compact, cette puissance de feu est très appréciable !
Archives Caraktère

Monty et Rommel se livrent une course de vitesse pour être prêt avant l'autre pour la bataille décisive que tous deux appellent de leurs vœux. Pour perturber les préparatifs de l'*Afrika-Korps*, le général anglais lance l'opération « Agreement », une série de raids sur des sites stratégiques ennemis : oasis, aérodromes, stocks de carburant, installations portuaires, etc. Des attaques terrestres et amphibies sont ainsi coordonnées sur quatre objectifs principaux : Jalo, Tobrouk, Barca et Benghazi.
Le 13 septembre, après onze jours de traversée du désert (1 850 kilomètres), deux patrouilles motorisées du *LRDG* détruisent 16 avions et en endommagent 7 à Barca, tenue par les Italiens (contre 6 blessés et 10 hommes capturés). Cette action sera le seul succès des Britanniques : au même moment, le raid projeté sur Benghazi par le *SAS* et le *LRDG* doit être annulé car la colonne a été repérée ; l'attaque sur Jalo (*Sudan Defence Force* et *LRDG*) est repoussée par des Italiens aux aguets, tandis que l'opération principale sur Tobrouk tourne à la catastrophe : les 400 *Royal Marines* et 180 *Highlanders* qui doivent débarquer sur la côte et faire la liaison avec 150 commandos *SAS* arrivés du désert sont repoussés avec de lourdes pertes par une garnison mise en alerte ; 300 *Royal Marines*, 160 soldats et 280 marins sont tués, le croiseur léger *HMS Coventry* et les destroyers *HMS Zulu* et *Sikh* sont coulés ou sabordés. Les pertes italo-allemandes sont comparativement très faibles (16 tués, 50 blessés). Les Britanniques avaient sous-estimé leur adversaire et, surtout, n'avaient pris aucune mesure de discrétion pour cacher leurs préparatifs. Les espions en poste à Alexandrie ont alors eu tout le loisir d'alerter Rommel ! ■

L'offensive allemande

L'attaque principale est finalement déclenchée le 30 août : les *15.* et *21. Panzer-Divisionen*, ainsi que la *90. leichte Afrika-Division*, couvertes par les divisions blindées italiennes *Ariete* et *Littorio* et motorisée Trieste. Au nord, une diversion est effectuée par la *164. leichte Afrika-Division*, les paras de Ramcke, la *Trento* et la *Bologna*.
Rapidement, les Allemands tombent sur des champs de mines dont ils ignoraient l'existence et sont pris sous le feu de l'artillerie lourde. Aucun des assauts ne débouche, et les pertes s'accroissent : le *General-Major* Georg von Bismarck saute sur une mine, et Nehring est blessé lors d'un raid aérien. Devant une telle résistance, Rommel revoit ses ambitions à la baisse : il ne s'agit plus maintenant que de prendre la crête d'Alam Halfa, là même où l'attend « Monty » de pied ferme ! À cet endroit, la concentration de canons antichars embossés et de blindés semi-enterrés est si dense qu'elle stoppe toute avance des *Panzer*, constamment harcelés par la *Desert Air Force*. Bloqués, les Allemands se mettent sur la défensive, devant même repousser, le 1er septembre, un raid de la *8th Armoured Brigade* sur leurs arrières ! Le 2, alors que Montgomery renforce encore son dispositif sur Alam Halfa, Rommel donne l'ordre de se replier : il est à court d'essence, face à un ennemi supérieur en nombre, bien positionné et qui, prudent, a opté pour la tactique du harcèlement.

Opérations « Beresford » et « Agreement »

Réalisant que les forces de l'Axe sont en train de se retirer sur leurs positions de départ, Montgomery donne l'ordre à sa 7e division blindée et à la 2e division néo-zélandaise d'attaquer prudemment pour ne pas subir trop de pertes. Le 3 à 22h30, l'opération « Beresford » est effectivement déclenchée : les Néo-Zélandais tentent de percer le flanc ennemi, mais les forces de l'Axe se défendent avec hargne pour éviter l'encerclement. Les progrès sont donc faibles : les Italiens subissent de lourdes pertes, mais les Néo-Zélandais sont repoussés par la *90. leichte Afrika-Division*. Le 6 septembre, les deux camps sont de retour sur leurs positions du 30 août : Rommel a perdu 51 chars, 70 canons, 400 camions, 41 appareils et 2 900 hommes ; de son côté, « Monty » raye des tableaux d'effectifs 1 750 soldats, 68 blindés et 67 avions. Pour la première fois depuis février 1941, les adversaires ont perdu un nombre à peu près équivalent de chars, ce qui tend à prouver l'usure continue de la *Panzer-Armee* « Afrika »…
Même si les forces italo-allemandes n'ont pas été détruites, la défaite de Rommel est patente, tandis que « Monty » peut se prévaloir d'un réel succès défensif.

Il sait cependant, après l'opération « Beresford », qu'une reprise immédiate de l'offensive serait vouée à l'échec et préfère se concentrer sur la réorganisation de ses forces, leur rééquipement et leur entraînement. Toutes ces mesures sont prises dans un contexte de pression permanente, Alexander et Churchill voulant à tout prix régler le « problème Rommel » avant le débarquement américain prévu en Algérie et au Maroc, pour dissuader les possessions vichystes du Maghreb de s'opposer à l'opération « Torch ». Malgré tout, Montgomery ne cède pas et déclare qu'il n'attaquera pas avant la mi-octobre. Seule entorse consentie, une série de raids de forces spéciales sur les arrières de l'adversaire pour l'empêcher de refaire ses stocks stratégiques. Lancée le 13 septembre, l'opération « Agreement » sera en fait un sanglant échec, où *SAS* et *Royal Marines* perdent de nombreux hommes, le *LRDG* s'en sortant à peine mieux. De leur côté, Allemands et Italiens se préparent à défendre leurs positions. Ils ne se font d'ailleurs aucune illusion, se sachant condamnés désormais à un rôle purement statique à cause des raids alliés contre leurs convois de Méditerranée… Dans cette optique, Rommel réorganise ses défenses en profondeur et commence la mise en place d'un réseau étendu de champs de mines (445 000 engins) et de barbelés ; mais, de plus ne plus malade, il est rapatrié en Allemagne le 23 septembre. Il laisse son commandement au général Stumme et place le général von Thoma à la tête des forces blindées, tandis que de nombreux officiers arrivent du front de l'Est pour combler les pertes des mois précédents. À l'orée de la grande offensive britannique, l'avenir est bien sombre pour la *Panzer-Armee* « Afrika »… ■

◣ Une pièce *Pak 5cm* bien embossée s'apprête à ouvrir le feu sur des véhicules ennemis. En septembre 1942, le *DAK* s'installe sur la défensive, faute d'avoir percé jusqu'au canal de Suez, comme Rommel l'espérait.
Archives Caraktère

▼ Un char moyen M3 Grant appréhende un fossé précédant un vaste réseau de fils de fer barbelé. Les défenses de l'armée britannique ont été conçues pour cloisonner autant que possible les combats et canaliser les assauts ennemis par de tels obstacles et des champs de mines.
IWM

General Bernard L. Montgomery

Né à Londres en 1887, Bernard Montgomery grandit en Tasmanie. Souffre-douleur d'une mère autoritaire, considéré comme le « vilain petit canard » de la famille, il dit avoir passé une enfance difficile. À tout le moins, de cette époque date son *ego* surdimensionné et un ascétisme devenu légendaire. Élève médiocre, il réussit néanmoins à entrer à Sandhurst, la prestigieuse école militaire britannique. Son caractère difficile le place en marge des autres cadets, venant généralement d'un milieu bien plus aisé, et manque de le faire renvoyer. Il est lieutenant lorsque la guerre survient, et sa conduite au feu y sera exemplaire : grièvement blessé à Ypres en 1914, il finit à l'état-major de la *47th Division*. Durant l'entre-deux-guerres, il combat le *Sinn Fein* en Irlande du Nord, enseigne à Camberley puis connaît diverses affectations en Palestine, Égypte et Inde. L'armée reconnaît en lui un brillant pédagogue aux méthodes innovantes, proches de ses hommes et un organisateur froid et scrupuleux. Son action en Palestine en 1938 étouffe la révolte arabe et lui vaut le commandement de la *3rd Division*. Admirablement organisée, l'unité prend part à la campagne de France et en réchappe sans grand dommage. Bientôt chef de *Corps*, très populaire auprès des hommes, « Monty » se montre par contre très dur avec ses officiers. Ayant participé à son élaboration, le raid de Dieppe en 1942 est son premier échec personnel, mais le général est déjà reparti : le maréchal Brooke l'a appelé pour commander la *8th Army*. Elle devait à l'origine échoir au général Gott, mais ce dernier a été tué dans le crash de son avion. Lorsqu'il en prend les rênes, la *8th Army* traverse une crise difficile ; toutefois, après des mois de défaites sanglantes face à Rommel, « Monty » redonne à ses soldats le souffle qui leur manquait : au lieu d'organiser une énième offensive comme le lui ordonne Churchill, le général renforce ses défenses et étoffe ses réserves. Fin août, son armée est fin prête pour remporter la bataille décisive. ■

1 Obusier automoteur Bishop - *Ordnance QF 25-pdr on Carrier Valentine 25-pdr Mk 1.*
En Afrique du Nord, l'artillerie est encore plus importante que l'Arme blindée. Les belligérants vont alors concevoir des obusiers sur châssis chenillé pour suivre le rythme des *Panzer-Divisionen* ou des *Armoured Brigades*. Les Britanniques mettent au point le Bishop (pièce de 87,6 mm) à partir du Valentine II. Mais sa lenteur et sa haute silhouette sont des défauts irrémédiables en plein désert…
IWM

2 *Sd.Kfz. 135/1 – 15cm sFH 13/1 auf Geschützwagen Lorraine-S(f)*
Les Allemands mettent en ligne un canon automoteur additionnant le châssis du tracteur blindé 37L français à l'obusier *15cm sFH13*. Livrés en trop petite quantité, ces engins sont engagés fin août, mais tous seront perdus avant décembre !
AMC – E019701

3 Un camion-atelier est pris sous le feu de l'artillerie ennemie alors qu'il fixe un Bren Carrier en panne sur sa remorque.

4 Le véhicule n'est pas le même, mais le cliché pourrait très bien illustrer la suite du bombardement : un soldat blessé est pris en charge par des brancardiers pour l'emmener en chenillette se faire soigner à l'arrière des lignes. La scène est évidemment prise lors d'un exercice. Elle montre cependant que le Bren Carrier remplit bien des missions sur un théâtre d'opérations où le matériel s'use rapidement : ravitaillement et transport, mais aussi reconnaissance et évacuation sanitaire. Les Alliés en produiront plus de 86 000 exemplaires (toutes versions confondues) durant la guerre.
Australian War Memorial

3

4

« JOCHEN » PEIPER

UN ILLUSTRE INCONNU ?

La mâchoire carrée, le regard perçant, une silhouette athlétique, une attitude hautaine, l'impitoyable « Jochen » Peiper en impose. Déterminé, fonceur, combatif, l'officier baroudeur s'est taillé une réputation d'excellence. De son parcours au sein de la *SS*, la plupart des historiens n'ont retenu que ses exploits sur les champs de bataille. Pourtant, l'homme n'a pas été qu'un soldat, loin de là !

Par **Yannis Kadari**

TU SERAS UN HOMME, MON FILS…

Joachim « Jochen » Peiper voit le jour à Berlin, le 30 janvier 1915, dans une famille de la petite bourgeoisie silésienne. Fils d'un ex-officier de carrière, c'est un enfant sportif, dont les résultats scolaires sont acceptables et qui semble parfaitement équilibré.

Mais en réalité, cette quiétude tient de l'illusion, car le père de Joachim est un personnage aigri, tyrannique et brutal. Woldemar Peiper s'est engagé très tôt dans l'Armée, avec laquelle il a notamment combattu en Afrique-Orientale, une partie de l'empire allemand appelée la *Deutsch-Ostafrika*. De cette épopée coloniale, l'aventurier a ramené quelques souvenirs, une haine viscérale des « nègres », de nombreuses blessures et surtout une malaria, dont il n'atténue que très difficilement les effets grâce à de fortes doses de quinine ; un remède rare et donc onéreux, ce qui impose des sacrifices financiers d'importance à la famille.

Brutalement stoppée en 1904, la carrière de Woldemar reprend en 1914, lorsque la Première Guerre mondiale éclate. Détaché auprès de l'allié ottoman, le capitaine Peiper retrouve les champs de bataille, pour un temps seulement, car l'homme est diminué par des problèmes cardiaques dus à sa pathologie. En 1915, le service de santé de l'Armée le juge inapte à servir son pays et le contraint à un nouveau départ forcé. Cette fois, il sera définitif. Son fils Joachim naîtra quelques mois plus tard.

Vivant d'une modeste pension versée par l'Armée et de la générosité de la famille de son épouse, Woldemar se lance alors dans un militantisme forcené : adhérant à plusieurs mouvements politiques d'extrême droite, il fréquente des laissés-pour-compte, avec lesquels il se réunit chez lui, tard le soir, en présence de « Jochen » et de ses deux frères. Le père parle, expose ses idées avec ferveur, et les enfants, admiratifs, boivent ses paroles.

◀ Le *SS-Sturmbbanführer* Joachim « Jochen » Peiper, photographié durant la bataille de Koursk, en juillet 1943. Fonctionnaire de l'Ordre noir à ses débuts, il est devenu l'un de ses « porte-glaives » manifié par la propagande en pleine croisade contre le bolchévisme.
US Nara

▶ Bivouac des *Freikorps* photographié dans les rues de Berlin au début des années 1920. Le père de « Jochen » Peiper participera aux opérations de ces « légions maudites ». Il y rencontrera de nombreux futurs cadres du *III. Reich*, des personnages qui joueront un rôle d'importance dans la carrière de son fils, à l'instar de von Reichenau.
DR

▲ Les SS de la « Leibstandarte » alignés comme à la parade. Peiper y fera toute sa carrière militaire.
US Nara

Après l'armistice de novembre 1918, vient le temps des corps francs, les *Freikorps*. Peiper le réprouvé revit pour un temps : endossant son uniforme défraîchi, il rejoint ces frères d'armes qui bivouaquent sous les tilleuls berlinois. Enfin de retour parmi les siens, gonflé d'orgueil, exalté, Peiper se donne sans compter pour la cause, malgré des problèmes de santé qui vont en s'aggravant. Il participe à des opérations de « maintien de l'ordre », faisant le coup de feu contre les « bandits polonais » en Silésie et tabassant volontiers quelques communistes croisés dans les faubourgs de la capitale. Les mois passent, et ces légions maudites se dissolvent, sous la pression du nouveau gouvernement ; elles se dissolvent mais ne disparaissent pas pour autant, car la plupart de ces hommes rejoignent des organisations d'anciens combattants très actives et conduites par des personnalités militaires de premier plan ; d'autres vont grossir les rangs des partis d'extrême droite, à commencer par le *DAP*, bientôt rebaptisé *NSDAP* par son nouveau dirigeant, un certain Adolf Hitler, un ex-caporal médaillé pour bravoure.

Au cœur des années 1920, la situation des Allemands se dégrade encore un peu plus : la république de Weimar est confrontée à des périls économiques en cascade, qui se concluent par une hyperinflation galopante ; une boule de pain coûte bientôt plusieurs millions de *Mark* et le charbon vient à manquer dans le pays, la France et la Belgique en confisquant la majeure partie au titre des réparations aux dommages de guerre. De nombreuses familles sont affamées, la criminalité augmente, et la pauvreté s'installe. Pour Woldemar Peiper, cette situation est essentiellement due au « Diktat » de Versailles, imposé à l'Allemagne par une France vengeresse et gangrenée par les Juifs. Les Juifs, ils seront dorénavant au cœur de tous les discours haineux qui résonnent dans le salon des Peiper, soir après soir…

C'est cependant un événement familial qui va conduire Woldemar Peiper à se déchaîner. Car si Horst et Joachim sont des enfants qui donnent toute satisfaction au père, il n'en va pas de même de Hans-Hasso, le frère aîné de Joachim. Un garçon doux, cultivé, un tantinet rêveur et qui s'intéresse bien plus aux mouvements culturels avant-gardistes très en vogue à Berlin qu'aux opinions politiques paternelles. Surtout, Hans-Hasso est attiré par les garçons. Une homosexualité inavouée mais si évidente qu'elle en est insupportable pour Woldemar Peiper, qui s'acharne sur son fils, jusqu'à finir par le chasser de chez lui. Cruellement rejeté par les siens, Hans-Hasso mènera une vie morne, multipliant les tentatives de suicide jusqu'en 1942, année durant laquelle il décédera d'une tuberculose dans un sanatorium. Du moins, c'est là la version officielle, celle donnée par les autorités médicales, à une époque où les programmes nazis d'euthanasie visant à liquider les « vies inutiles à la Vie » étaient encore très actifs [1].

1 Le programme d'euthanasie de masse *Aktion T4* a été entamé en 1939. Il sera remplacé à la fin de l'été 1941 par l'*Aktion 14f13*, placée sous la responsabilité de la *SS*. Dans les deux cas, il s'agissait d'exterminer par gazage ou d'autres procédés pharmaceutiques, comme des piqûres de scopolamine en plein cœur, les malades incurables, les aliénés, les asociaux, les handicapés… bref, tout ce que le *Reich* peut compter comme aryens déficients selon les normes nazies inspirées de l'eugénisme !

▼ Vue de la porte principale du camp de concentration de Dachau. Joachim Peiper y passera quelques mois, après être sorti de l'école des cadets de la *SS*.
DR

CHEVALIER DE L'ORDRE NOIR

Tel est donc l'univers dans lequel évolue « Jochen » Peiper. Un monde fait de haine, de violence, de frustration et de désespoir. Grandissant à l'ombre de cette figure paternelle malade mais toute-puissante, « Jochen » se forge un caractère d'airain. C'est un adolescent froid et déterminé, un jeune nationaliste impitoyable rêvant de laver l'affront de la défaite de 1918 et de rendre à l'Allemagne sa grandeur de jadis ; une œuvre réparatrice qui, à n'en pas douter, s'adresse aussi à ce père usé par des crises de malaria de plus en plus rapprochées.

Fasciné par la force brute, Joachim Peiper est naturellement subjugué par les nazis et leurs idées, au point de rejoindre les Jeunesses hitlériennes le jour de ses 18 ans [2] : un 30 janvier 1933 qui, par un curieux hasard du calendrier, marque aussi l'accession au pouvoir d'Adolf Hitler. Le jeune Allemand quitte alors le lycée, avec un niveau général qui lui ferme les portes de l'université. Comme son frère Horst [3], Peiper a fréquenté de nombreuses organisations de scoutisme : il aime l'aventure et la vie au grand air. C'est décidé, il deviendra officier, à l'instar de son père. Et comme « Jochen » apprécie particulièrement l'équitation, il cherche à rejoindre le prestigieux *Reiter-Regiment 4* ; un projet cependant contrarié par l'un des amis de la famille, un certain Walther von Reichenau, celui-là même qui commandera bientôt la *6. Armee*, avec laquelle il combattra en Belgique, en France puis en Russie. Reichenau est un général prussien converti au nazisme dès 1932, et c'est à ce titre qu'il conseille au jeune Peiper de rejoindre la *SS* plutôt que la *Reichswehr* [4], estimant que la première a certainement plus d'avenir que la seconde. C'est ainsi qu'encouragé par ses proches, Peiper s'engage au *SS-Reiterstandarte 7* en octobre 1933. Commence alors pour lui une fulgurante ascension dans la hiérarchie de l'Ordre noir, notamment après sa rencontre en 1934, à Nuremberg, avec Heinrich Himmler, qui l'incite avec insistance à devenir élève-officier.

S'ensuit un parcours classique : école de sous-officiers puis *SS-Junkerschule* de Bad Tölz, sous le commandement de Paul Hausser, l'un des fondateurs de la *Waffen-SS*. Peiper se montre appliqué et sérieux, y compris lors de son stage au camp de concentration de Dachau, en février et mars 1936. Un premier contact avec l'univers concentrationnaire nazi au sujet duquel l'homme restera toujours très discret, tout comme au sujet de ses liens privilégiés avec le chef du camp, Theodor Eicke. Diplômé en 1936, Peiper intègre la « Leibstandarte SS Adolf Hitler », célèbre unité militaire alors commandée par « Sepp » Dietrich, dont la fidélité au *Führer* est absolue. Plus qu'une garde prétorienne rodée aux cérémonies officielles et à l'accueil des personnalités étrangères, c'est un régiment motorisé entraîné à la guerre d'agression.

DANS L'OMBRE D'HIMMLER

« Jochen » quitte la caserne de Berlin-Lichterfelde en juillet 1938 pour rejoindre sa nouvelle affectation, et non des moindres, puisque le voici promu aide de camp du *Reichsführer-SS*, rien que cela !

Il faut dire qu'Himmler n'a jamais perdu de vue ce jeune officier pour lequel il a une tendresse toute particulière, certainement du fait du zèle fanatique de Peiper. Ce dernier s'installe dans l'antichambre du bureau d'Himmler, à la Prinz-Albrecht-Straße, au cœur de Berlin mais aussi de la gigantesque machine à broyer les ennemis du *Reich* qu'est la *SS*. Pour le fils de Woldemar – entre-temps reconverti en vendeur de tickets de loterie –, c'est la consécration : le voici qui côtoie quotidiennement les maîtres de la nouvelle Allemagne, se liant même d'amitié avec les plus puissants, à l'instar de Reinhard Heydrich [5]. Protégé par Himmler, Peiper est ainsi dans le « secret des dieux » ; il rencontre à plusieurs reprises le *Führer*, qui le reçoit toujours avec bienveillance. Bien sûr, l'action et les manœuvres militaires manquent au jeune officier, mais son travail de bureaucrate a bien des avantages, à commencer par sa solde assortie de primes ainsi que ce bel appartement de fonction situé dans les plus beaux quartiers berlinois ; un logis qu'il partage avec son épouse, Sigurd Hinrichsen, une secrétaire travaillant elle aussi pour Himmler. Le couple, qui convole en justes noces en juin 1939, aura trois enfants, dont un garçon qui sera baptisé Heinrich en l'honneur du *Reichsführer-SS*.

Septembre 1939 est marqué par l'invasion de la Pologne par les troupes allemandes. Le 3, la Seconde Guerre mondiale éclate. Plusieurs unités *SS* sont engagées dans la campagne, dont la « Leibstandarte SS Adolf Hitler », mais à cette époque, Peiper est toujours installé dans son confortable bureau de la Prinz-Albrecht-Straße. Et rien n'indique qu'il ait réellement envie de combattre.

▲ Campagne de France, 1940 : Himmler, Hitler, Hausser et Frey en tournée d'inspections sur le front. Sur la droite du cliché, on reconnaît l'aide de camp du *Reichsführer-SS* : « Jochen » Peiper. Le 17 mai, celui-ci troquera son uniforme d'apparat pour une blouse de combat, afin de participer à la bataille au sein de la « Leibstandarte ».
US Nara

2 Curieusement, « Jochen » Peiper ne prendra jamais sa carte d'adhérent au sein du *NSDAP*.

3 Qui rejoindra la division *SS* « Totenkopf » avec laquelle il combattra en France en 1940, avant de mourir accidentellement en Pologne quelques semaines plus tard.

4 *Reichswehr* qui deviendra la nouvelle *Wehrmacht* en 1935.

5 Technocrate effrayant de froideur en charge de la mise en place de la « solution finale » à la question juive – autrement dit, de l'extermination des Juifs d'Europe. Heydrich planifiera et contrôlera aussi les opérations des *Einsatzgruppen*, ces groupes mobiles de tuerie responsables d'innombrables massacres de masse commis en Pologne en 1939, puis en Union soviétique à partir de l'été 1941.

▲ Himmler et Franco, le *Caudillo* espagnol. Au second plan, juste derrière le *Reichsführer-SS*, on reconnaît Joachim Peiper. NAC

Ce n'est qu'après la capitulation de la Pologne que « Jochen » Peiper sillonne le pays en compagnie d'Himmler à bord d'un train blindé ; une place de choix, qui lui permet de mesurer l'ampleur de la victoire allemande et ses conséquences dramatiques pour les populations asservies par l'occupant : les massacres de civils se multiplient, comme à Poznań, à la mi-décembre 1939, où les pensionnaires d'un asile d'aliénés sont gazés par les *SS*, sous le regard du jeune officier, qui assiste à l'ignoble « spectacle ». Observant ces malades se débattant pour échapper à l'inéluctable, Peiper se montre imperturbable ; il le sera tout autant après-guerre, lorsqu'il racontera avec moult détails cet affreux épisode à ses interrogateurs américains.

Après la Pologne puis la Norvège et le Danemark, c'est au tour des Pays-Bas, de la Belgique et de la France de subir l'assaut de la *Wehrmacht*, qui débute à l'aube du 10 mai 1940, notamment par une attaque-surprise des *Panzer* à travers les Ardennes belges. Et cette fois encore, Peiper reste l'arme au pied, jusqu'au 17 mai 1940, date à laquelle il parvient à arracher à Himmler l'autorisation de participer aux combats. Il existe toutefois une zone d'ombre autour de cet accord entre les deux hommes, et certains historiens considèrent que Peiper aurait été envoyé au front – après l'assaut initial le plus sanglant – sur ordre du *Reichsführer-SS*. Ce qui n'est pas improbable, car Himmler considérait que les *SS* devaient mériter leurs uniformes par le sang versé. Le fait est que, capable de rester maître de ses émotions en toutes circonstances, « Jochen » se révélera être un excellent meneur d'hommes, qui plus est doté d'un sens tactique aiguisé.

De retour auprès d'Himmler, il participe de janvier à mars 1941 à une tournée d'inspection du système concentrationnaire nazi, visitant plusieurs ghettos en Pologne ainsi que les camps de Ravensbrück, Dachau et Auschwitz. C'est là, dans ce qui est déjà un effroyable camp de concentration, que les nazis projettent, dans le plus grand secret, l'ouverture de l'une de leurs « usines de mort », afin d'y exterminer des centaines de milliers de Juifs par gazage, dès la descente des trains. Au regard du lien singulier unissant Peiper à Himmler, et compte tenu de la confiance accordée au premier par le second, il est inconcevable que le jeune officier ait pu ignorer la terrifiante destination réservée à ces infrastructures par le *Reichsführer-SS* !

▶ Himmler et les hiérarques *SS* étudiant avec attention la maquette d'une « ferme coloniale » ; ces bâtiments devaient être confiés à des soldats allemands méritants et désireux de s'installer avec leur famille dans les territoires de l'Est, après la destruction de l'Union Soviétique. La main d'œuvre agricole devait être puisée parmi les populations locales réduites à l'esclavage. Ce projet entrait dans le cadre du *Generalostplan* - conçu par les plus hautes autorités nazies - qui comportait aussi un volet génocidaire. Au second plan, « Jochen » Peiper, alors aide de camp d'Himmler, semble comme absent. Il n'en demeure pas moins que l'homme était parfaitement informé des plans criminels de domination imaginés par le régime nazi. De fait, Peiper est l'archétype du soldat politique. NAC

C'est aussi à cette époque qu'Himmler révèle à Peiper l'imminence de l'invasion de l'Union soviétique par la *Wehrmacht*, qui débute aux premières lueurs du 22 juin 1941. Cette campagne titanesque, Peiper la suit depuis son bureau ou bien à l'occasion des nombreux déplacements d'Himmler en Russie pour y accélérer le rythme des assassinats de masse. Car cette fois, les nazis ne se contenteront pas d'abattre militairement l'adversaire : ce qu'ils veulent, c'est éradiquer les « sous-hommes » soviétiques, qu'ils considèrent comme une « race de dégénérés ». La dimension idéologique de cette lutte à mort contre le judéo-bolchevisme n'échappe évidemment pas à Peiper, qui travaille notamment sur les rapports d'activité des *Einsatzgruppen*, ces « commandos de la mort » opérant sur les arrières de la *Wehrmacht* pour y liquider la « vermine juive », les Tsiganes, les partisans et les membres de l'intelligentsia soviétique. Dès lors, plus aucun doute ne peut subsister sur l'implication, même bureaucratique, de Peiper dans la campagne hitlérienne d'extermination à l'Est. L'homme savait ce qu'il se déroulait dans les steppes russes et, jour après jour, il pouvait mesurer l'ampleur des crimes commis par les *Einsatzgruppen*. « Jochen » Peiper n'a donc pas été qu'un simple soldat, un combattant d'élite animé par un sens universel du patriotisme. Loin s'en faut !

AU FRONT !

Appliquant les préceptes du « Blitzkrieg » et procédant à des encerclements monstres, les Allemands taillent en pièces une Armée rouge surprise en pleine mutation et décapitée par les purges de Staline. Hitler jubile, tout indique que la campagne de Russie sera donc achevée à la fin 1941 ou, au pire, dans les premières semaines de 1942. À la chancellerie du *Reich*, on planifie déjà l'occupation de l'empire bolchevique. Moscou sera rasée, les populations seront déportées ou asservies, et les terres les plus fertiles seront offertes à des colons issus des minorités allemandes d'Europe centrale et orientale.
Mais voici qu'après la raspoutitsa [6], le terrible hiver russe s'annonce et contrarie les projets du *Führer* :

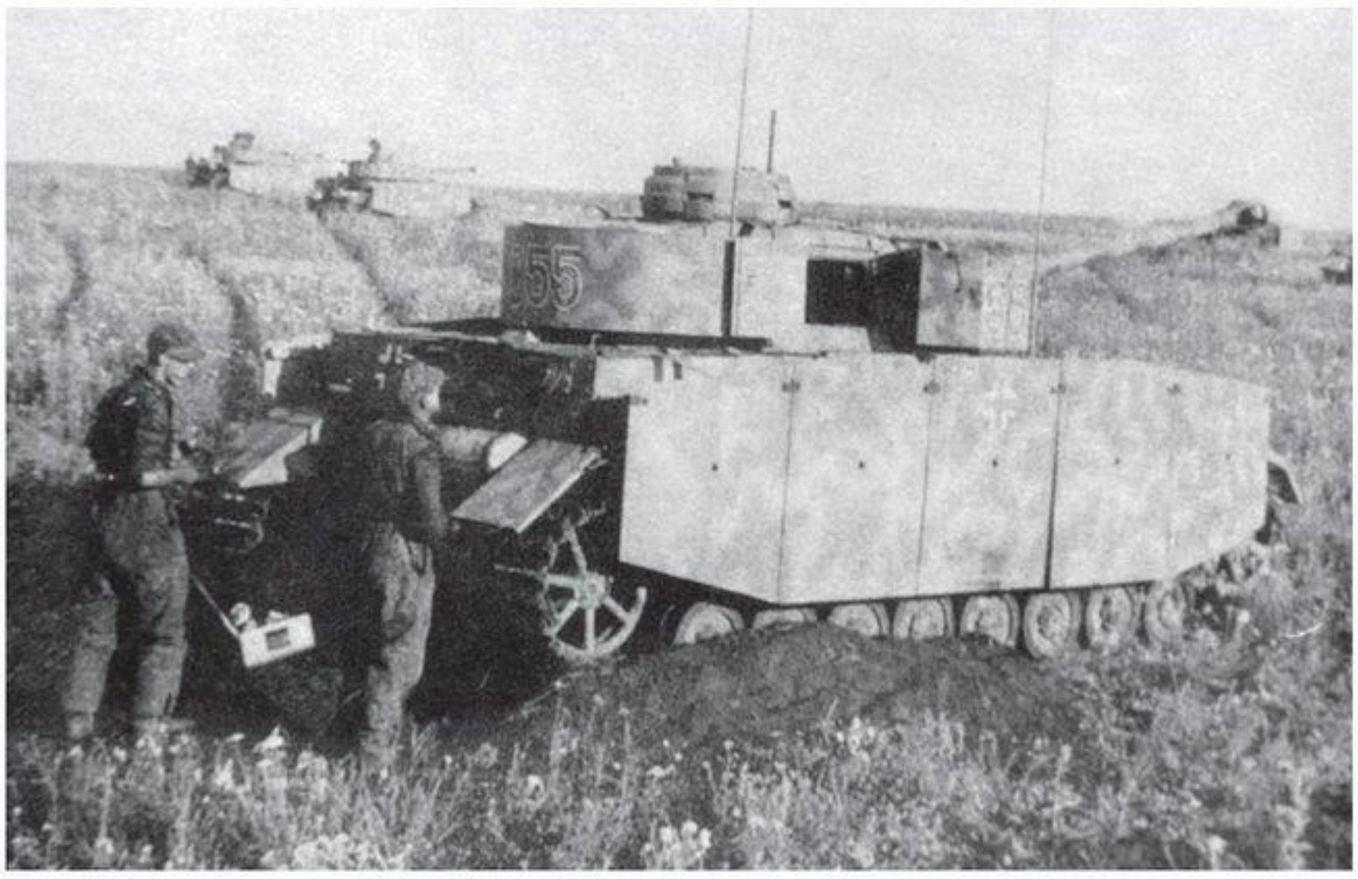
▲ De la routine de la vie de bureau à la réalité diificile du front russe : durant l'hiver 1941-42, Peiper observe les positions soviétiques à la binoculaire. DR

◀ Le jeune officier enfin engagé au combat. US Nara

6 Terme russe désignant la période de l'année durant laquelle, du fait des pluies automnales ou de la fonte des neiges au printemps, les terres se transforment en bourbiers, ce qui bloque les véhicules et ralentit considérablement les chars.

7 Officiellement pour une mission d'observation.

la machine de guerre allemande se grippe, le front se fige, les pertes grimpent en flèche, et les officiers viennent à manquer. Autorisé à partir pour la Russie par son mentor [7], « Jochen » Peiper y arrive en octobre 1941. Retrouvant la « Leibstandarte SS Adolf Hitler », le récemment promu capitaine prend la tête de la 11e compagnie de fusiliers motorisés. Collaborant volontiers avec les membres de l'*Einsatzgruppe D*, en particulier dans la région de Taganrog et Marioupol, Peiper se taille une réputation d'efficacité – selon les standards nazis –, au point d'être personnellement décoré par Hitler en reconnaissance « de ses combats héroïques pour l'avenir du peuple allemand ».
Outre la bienveillance d'Himmler et ses exploits guerriers, l'ascension hiérarchique de Peiper est favorisée par la cruauté avec laquelle il traite les Russes. Là où son unité passe, ce n'est que terreur et sauvagerie : les villages sont rasés, et les civils ou prisonniers de guerre sont bien souvent massacrés, sans que Peiper n'en éprouve le moindre remord. Car rien ne peut émouvoir le *SS*, qui estime que « les nerfs allemands ont été affaiblis par la culture et la civilisation » et que « tout doit être mis en œuvre pour sauvegarder l'âme allemande de la peste asiatique ». Une réflexion qui en dit long sur ses idées et qui lui permet – accessoirement – de justifier son comportement inhumain, comme son style de commandement : le *SS* est prêt à tout pour atteindre ses objectifs, au mépris de la souffrance de ses propres hommes ; ses tactiques de combat reposent sur des assauts brusqués.



▲ De haut en bas :
Bataille de Kharkov : Peiper transmet ses ordres aux officiers de son bataillon. - DR

La remontée de la *SS-Panzer-Grenadier-Division* « Leibstandarte SS Adolf Hitler » sur Karkhov est l'un des éléments clés de la victoire de Manstein : elle se résume, pour le bataillon de Peiper, à un bain de sang.
Archives Caraktère

Le char du commandant du *SS-Panzer-Regiment 1* avec lequel le bataillon de Peiper combat régulièrement durant l'opération « Zitadelle ».
Archives Caraktère

Les mois passent, et les espoirs nazis d'une victoire rapide à l'Est s'envolent. Si les Allemands dominent toujours sur le plan tactique, ils perdent en revanche l'initiative stratégique au profit des Soviétiques, qui imposent aux « vipères fascistes » une terrible guerre d'usure. Peiper alterne périodes au front et permissions en Allemagne, durant lesquelles il ne manque jamais de rendre visite à Himmler, avec lequel il entretient par ailleurs une relation épistolaire très suivie. Dans le même temps, la propagande de Goebbels commence à valoriser Peiper en le présentant comme l'archétype du combattant aryen : loyal et plein de hardiesse.

INTERLUDE

À la fin du mois de mai 1942, les débris de la « Leibstandarte SS Adolf Hitler », usée par une année de combats ininterrompus sur l'*Ostfront*, sont rapatriés en France. C'est là que l'unité doit être reconstituée, en mêlant jeunes conscrits et vétérans endurcis. Peiper, lui, s'arrête en Allemagne pour y retrouver son épouse ainsi qu'Heinrich Himmler, qui fait donner un somptueux banquet en son honneur ; c'est un peu le retour du fils prodige.
Tandis que ses camarades de combat sont mobilisés à la reconstruction de leur division, qui est transformée en une puissante *SS-Panzer-Grenadier-Division* de plus de 21 000 hommes [8], Peiper profite d'une permission exceptionnelle lui ayant été accordée par le *Reichsführer-SS* : de mai à août 1942, l'homme se repose en famille, alternant des visites informelles auprès d'Himmler et quelques jours passés chez ses parents. Autant d'occasions pour Woldemar Peiper de revêtir son nouvel uniforme de parade, car, grâce aux relations de son fils et bien qu'étant inapte à servir, l'homme a été réintégré dans le corps des officiers de réserve, avec une promotion.

RETOUR À L'EST

En janvier 1943, Peiper est promu commandant du *III. gepanzerte Bataillon* du *SS-Panzer-Grenadier-Regiment 1*, et c'est à la tête de cette unité montée sur semi-chenillés que l'homme retourne en Union soviétique, en Ukraine. Dès son arrivée près du front, la division est déployée en urgence. Il est vrai que la situation à l'Est s'est considérablement dégradée depuis le printemps 1942. Si au nord les positions allemandes ont été maintenues et qu'une ligne solide a été établie dans le secteur central du front, en revanche, au sud, les Soviétiques ont réussi à repousser les armées de l'Axe imprudemment engagées sur deux axes divergents : l'un vers Stalingrad et l'autre en direction du Caucase. La suite est bien connue et se solde par la destruction de la *6. Armee* de Friedrich Paulus et le repli du groupe d'armées envoyé vers les sommets caucasiens. Des divisions pourchassées par les Soviétiques qui menacent désormais Kharkov.
Et c'est précisément de là que l'unité de Peiper s'élance pour secourir la *320. Infanterie-Division* du *General der Infanterie* Kurt Röpke, encerclée par l'ennemi. La percée de Peiper dans les lignes russes est fulgurante, puisque le *SS* et ses troupes couvrent une cinquantaine de kilomètres en une poignée de jours ; attaquant jour et nuit, roulant à grande vitesse, sans flanc-garde ni appui, les Allemands avancent en créant une « boule de feu » autour de leur colonne. L'opération est un succès, mais « Jochen » Peiper s'est une fois de plus déchaîné :

utilisant des lance-flammes et parfois même de simples chalumeaux [9] prélevés sur le matériel des unités de réparation, les *Waffen-SS* ont incendié plusieurs des villages traversés, en mettant le feu aux toits de chaume des isbas, sans que les habitants, effrayés et terrés chez eux, n'aient été évacués ; des malheureux qui n'auront eu comme seul choix que de mourir sous les balles allemandes ou de périr brûlés vifs dans les ruines de leurs maisons. Fier de lui, Peiper autorisera ses hommes à peindre de petits chalumeaux sur leurs engins, en guise d'insigne non officiel.

Le 9 mars 1943, il reçoit la Croix de chevalier pour ses opérations au profit de la *320. Division*, sans compter un article dédié au jeune officier dans la revue « Das Schwarze Korps », l'organe de presse officiel de la *Waffen-SS*. On y présente un Peiper valeureux et doté d'un très haut sens du devoir, tout en occultant bien sûr ses méthodes peu orthodoxes. Le mythe du guerrier aryen doublé de celui du chef charismatique au jugement sûr vient de naître.

En quelques semaines, comme d'autres avant lui et d'autres après lui, « Jochen » Peiper devient un formidable outil de propagande, et désormais toutes les occasions seront bonnes pour le magnifier. À commencer, bien évidemment, par ses opérations dans le cadre de « Zitadelle », l'offensive allemande contre Koursk en juillet 1943. Si les réussites tactiques sont nombreuses, surtout au sud du saillant, là où combat Peiper aux côtés des *Panzer*, stratégiquement, « Zitadelle » est un échec coûteux qui abîme considérablement l'élite des unités mécanisées du *Reich*. À la mi-juillet, tout est fini, et Hitler ordonne l'arrêt des opérations. Dans le même temps, les Alliés anglo-américains viennent de prendre pied sur les plages siciliennes ; c'est l'opération « Husky », qui se déroule les 9 et 10 juillet 1943.

▲ Dans le secteur de Koursk, des grenadiers de la *Waffen-SS* rassemblent des prisonniers soviétiques avant de repartir au combat.
DR

EN ITALIE

Attaquée dans son sanctuaire national, l'Italie du *Duce* se fissure, et des voix s'élèvent pour réclamer la paix, ce qui reviendrait à rompre l'alliance avec l'Allemagne hitlérienne [10]. Le *Führer* anticipe la défection de son alliée en déployant des troupes capables de tenir la péninsule tout en désarmant les Italiens. Parmi ces divisions, se trouve la « Leibstandarte SS Adolf Hitler », qui est envoyée dans le nord du pays, au Piémont, le bataillon de « Jochen » Peiper prenant ses quartiers dans les alentours de Cuneo. C'est là que l'officier est confronté à des attaques de partisans italiens, notamment près du village de Boves, le 19 septembre 1943, où deux *Waffen-SS* sont enlevés puis libérés quelques heures plus tard, Peiper ayant promis d'épargner le bourg et ses habitants. Pourtant, le village sera incendié et 23 civils y seront massacrés, parmi lesquels une majorité de personnes âgées et de malades incapables de fuir. Après-guerre, Peiper se défendra d'avoir commis le moindre crime de guerre, en particulier à Boves, expliquant que si le bourg a été détruit, c'est qu'il avait été le théâtre de combats acharnés contre des partisans qui s'y étaient retranchés. Une explication similaire à celle avancée par les hommes de la « Das Reich » pour justifier leurs exactions dans le sud-ouest de la France en juin 1944… Des enquêtes montreront ultérieurement que Boves fut purement et simplement brûlé, et aucune trace de combats importants n'y sera relevée. Pourtant, Peiper ne sera jamais réellement inquiété.

Pas plus d'ailleurs que pour l'aide apportée par ses troupes à l'arrestation de familles juives, qui seront immédiatement déportées vers des camps d'extermination, où elles seront gazées. En tous les cas, il est difficile de croire que Peiper ignorait que des « commandos de la mort » quadrillaient les campagnes placées sous son autorité pour y rafler des civils. Et de fait, il est tout aussi difficile de croire que cet officier nazi fanatique, élevé dans la haine des Juifs par son père et dont la carrière fut prise en main par Heinrich Himmler, n'y participa pas d'une manière ou d'une autre, surtout en arrivant d'Union soviétique, où la sauvagerie des uns n'avait d'égale que la bestialité des autres !

8 En réalité, les *SS-Panzer-Grenadier-Divisionen* sont aussi bien équipées voire mieux que les *Panzer-Divisionen* de la *Heer*.

9 D'où le surnom du bataillon de Peiper, appelé le « bataillon-chalumeau »…

10 Ce qui arrivera de fait.

▼ En prévision de l'effondrement de l'Italie, la « Leibstandarte SS Adolf Hitler » se porte dans le nord de la péninsule. C'est l'occasion pour Peiper de se signaler par le massacre de Boves…
DR

DERNIER BAROUD EN RUSSIE

La Russie et sa cohorte de cruautés, Peiper les retrouve en novembre 1943, mois durant lequel la « Leibstandarte SS Adolf Hitler », entre-temps devenue *1. SS-Panzer-Division*, y est renvoyée pour tenter de rétablir la situation allemande. Les hommes de « Sepp » Dietrich combattent à Jitomir, où leur principale mission consiste à freiner la progression des Soviétiques. C'est à cette époque que Peiper prend la tête du régiment cuirassé de la division, qu'il conservera jusqu'à la fin de la guerre. Il a alors moins de 30 ans et il brille par sa hardiesse, ce qui lui vaut de recevoir la Croix de chevalier avec feuilles de chênes des mains d'Hitler [11], ce que les propagandistes d'Himmler, en concurrence avec ceux de Goebbels, ne manquent évidemment pas de rapporter au peuple allemand.

Mais Peiper n'a guère d'expérience en tant que tankiste, et ses méthodes de combat, toujours très directes [12], génèrent des pertes importantes, aussi bien en hommes qu'en matériels. En moins d'un mois, la force de frappe du *SS-Panzer-Regiment 1* est réduite à moins de vingt chars, et des frictions importantes avec les chefs de compagnie se font jour ; certains reprochent ouvertement à leur chef de corps de ne pas s'appuyer sur leur savoir-faire et de faire courir trop de risques inutiles aux *Panzerschützen*. À cela, il convient d'ajouter l'amertume de quelques-uns, qui estiment avoir été injustement privés du commandement du régiment, offert à un protégé d'Himmler. L'acrimonie ne cesse de monter, et Peiper apparaît comme de moins en moins crédible.

Épuisé, l'homme est retiré du front en janvier 1944. Reçu par Heinrich Himmler, il bénéficie d'une période de repos, en Bavière, où il retrouve sa femme. Dans le même temps, la « Leibstandarte SS Adolf Hitler » est transférée en Belgique pour y être reconstituée, une fois de plus. Peiper ne la rejoint qu'en avril, après une permission exceptionnelle de plus de trois mois.

11 Le 20 janvier 1944.

12 Dans tous les sens du terme, puisque le régiment blindé de Peiper ne s'embarrasse que très rarement de prisonniers…

NORMANDIE, ARDENNES, HONGRIE

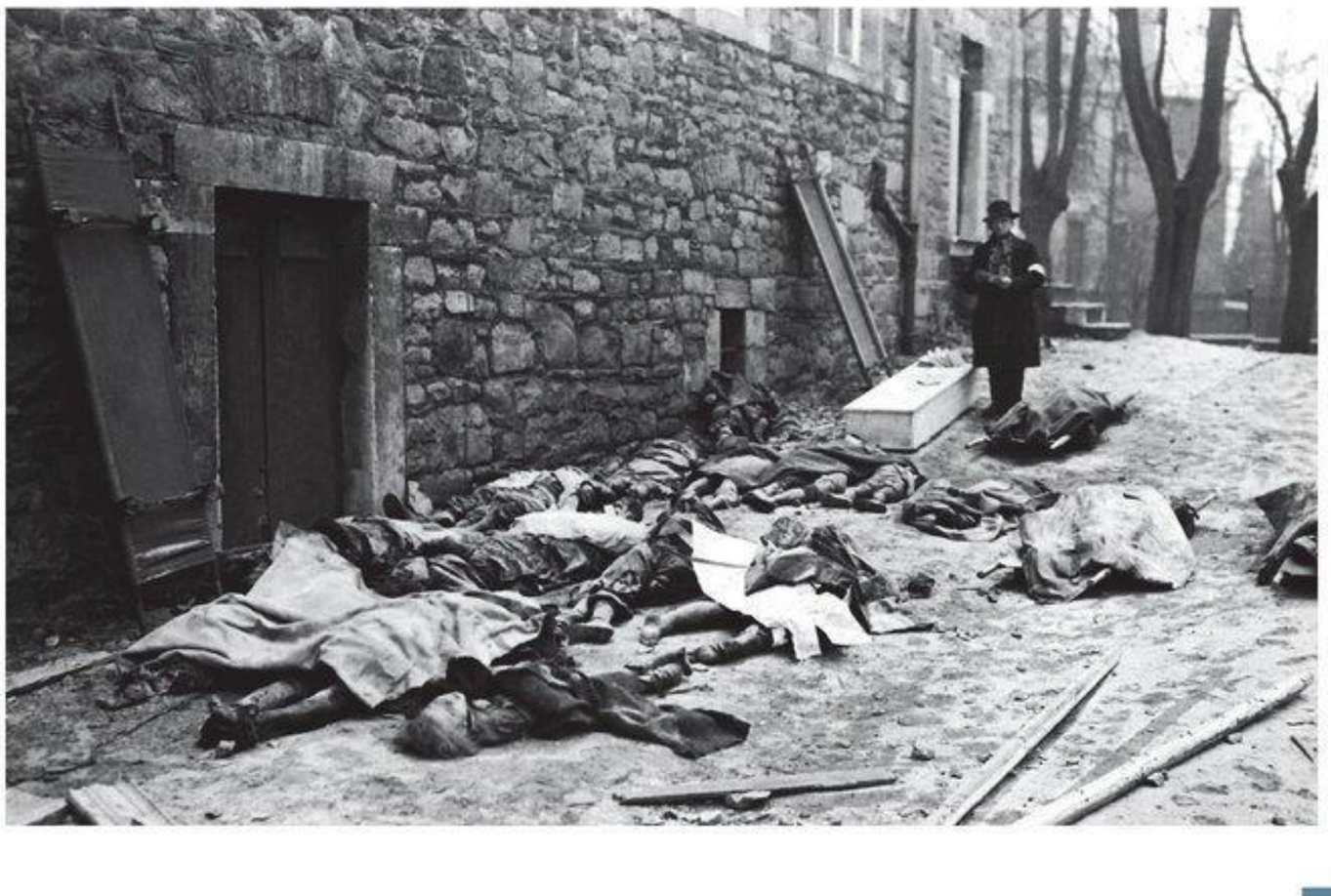
Dans la nuit du 5 au 6 juin 1944, 23 000 parachutistes sont largués sur les flancs de la zone d'invasion normande, où débarquent bientôt 139 000 soldats alliés. Mise en alerte dans les heures qui suivent la *1. SS-Panzer-Division* « Leibstandarte SS Adolf Hitler » quitte ses cantonnements belges pour faire mouvement, en échelons successifs, vers le nouveau front ; le 17 juin, les premiers éléments divisionnaires gagnent la région de Caen. Ils sont suivis, une dizaine de jours plus tard, par les chars de « Jochen » Peiper, qui sont immédiatement jetés dans la fournaise normande. Débute alors pour l'officier *SS* et ses équipages une guerre d'usure, marquée par la domination aérienne ennemie et les pénuries d'essence ou encore de munitions. Peiper a progressé dans l'art de combattre avec des *Panzer*, mais la pression alliée va en s'intensifiant, et rien ne peut éviter l'inéluctable ; celui-ci intervient à la fin juillet de 1944 avec la percée américaine consécutive à l'opération « Cobra », organisée par Patton, Hodges et Bradley dans le Cotentin. Hitler va alors s'acharner à monter une contre-attaque partant du secteur de Mortain, un mouvement aussi improductif que coûteux en matériels, et qui se soldera par un échec. La Normandie est perdue, et l'heure de la retraite générale a sonné pour les Allemands.

Peiper, lui, a déjà quitté le champ de bataille, puisqu'il a été évacué vers l'arrière, pour raisons médicales, courant août. Si officiellement l'homme souffre d'une jaunisse, officieusement, le bruit court que le *SS* serait plongé dans une effroyable dépression nerveuse. C'est ainsi que d'août à octobre 1944, on le retrouve en Bavière, où il se remet des affres de la bataille de Normandie.

Alors que l'effondrement du *Reich* apparaît inévitable et que le régime nazi est aux abois, Hitler organise une offensive de la dernière chance, celle des Ardennes. L'opération doit débuter en novembre, mais elle est repoussée au 16 décembre 1944. Pour percer et exploiter jusqu'à Anvers, afin de couper en deux le corps expéditionnaire allié, le *Führer* table sur la *6. SS-Panzer-Armee* de « Sepp » Dietrich, épaulée par la *5. Panzer-Armee* de von Manteuffel et la *7. Armee* de Brandenberger. C'est dans ce contexte que le lieutenant-colonel Peiper est personnellement choisi par Hitler pour conduire les troupes de choc qui lui ouvriront la route vers la Meuse puis Anvers.

▲ Surmonté de parachutistes, ce Tiger II de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 501* traverse la forêt ardennaise de Kaiserbaracke, lors de la course effrénée du groupe de combat « Peiper » vers la Meuse, en décembre 1944.
US Nara

▶ L'on ne saura probablement jamais ce qu'il s'est passé au carrefour de Baugnez, le 17 décembre 1944. Peiper ne semble pas être à l'origine du massacre des 84 prisonniers américains du *285th Field Artillery Observation Battalion*, puisqu'il semble que ce soit un jeune tankiste, le *SS-Rottenführer* Georg Fleps qui ait été l'élément déclencheur de la tuerie. Toutefois, de par ses ordres appelant à faire régner la terreur sur les arrières de sa *Kampfgruppe*, l'officier a forcément conditionné les esprits de sa troupe, responsable de nombreux crimes dans les Ardennes. Rappelons que quelques heures avant le carnage de Baugnez, Peiper avait ordonné la mise à mort de prisonniers américains à Bullange. Tout au long de son épopée ardennaise, le *SS* cautionnera des meurtres de GIs capturés, mais aussi de civils.
US Nara



◤ Page de gauche, en haut :
Jeune, grand, séduisant, répondant parfaitement aux critères raciaux du régime, mais un regard dur trahissant le caractère impitoyable du personnage : « Jochen » Peiper est l'archétype de l'officier *SS*, cet homme nouveau que la propagande nazie se plait à mettre sur le devant de la scène.
DR

◀ Page de gauche, en bas :
À Stoumont, Peiper interroge des prisonniers américains. Le témoignage en sa faveur de l'un d'entre eux, le *Major* Harold D. McCrown, qui affirmera que lui et ses hommes ont bien été traités par Peiper, sauvera l'officier de la potence en 1946.
US Nara

▶ Civils belges victimes de la campagne de terreur organisée par la *Kampgruppe* « Peiper » sur le front ardennais.
US Nara

◀ Le cliché de propagande parfait. Il convient de ne pas ôter les mérites militaires du soldat Peiper qui, à plusieurs reprises, a démontré d'indéniables qualités de combattant sur les champs de bataille. Mais il faut tout autant rappeler que « Jochen » Peiper a bénéficié, durant toute sa carrière, d'une mise en avant de la part de la propagande allemande, ce qui a indéniablement contribué à forger sa légende de « guerrier aryen ». C'est sur cette image qu'il cherchera à capitaliser après-guerre, d'une manière discrète, afin de mieux faire oublier les crimes de guerre dont il a été responsable, directement ou indirectement.
DR

Mais le *Führer* se méfie de tous, même des fidèles parmi les fidèles, et « Jochen » Peiper n'est informé de sa mission que le 12 décembre 1944, soit quatre jours seulement avant le début de l'attaque. Sa puissante *Kampfgruppe* mécanisée comportera 4 800 soldats expérimentés et 600 véhicules, dont plus de 80 chars, parmi lesquels une quarantaine de Tiger II. Relayées par « Sepp » Dietrich, les consignes hitlériennes quant au sort des prisonniers sont macabrement explicites, ce qui ne trouble évidemment pas Peiper, habitué à mener une guerre sans pitié. Comme à l'accoutumée, il appliquera les ordres reçus avec zèle.

La suite est connue : bloqué dans la vallée de l'Amblève par les Américains, Peiper sera contraint d'abandonner le gros de ses véhicules et de retraiter à pied jusqu'aux lignes allemandes. Un échec tactique doublé d'un véritable bain de sang, car outre le massacre de *GIs* faits prisonniers à Baugnez ou encore Bullange, le *SS* aura ordonné ou cautionné de nombreuses exécutions sommaires de civils, dont des femmes et des enfants, y compris en très bas âge. Au total, Peiper est responsable de la mort de 473 personnes, dont 112 Ardennais.

Malgré ou à cause de sa sauvagerie, et en dépit de sa piètre performance dans les Ardennes, l'homme reçoit les épées pour sa Croix de chevalier en janvier 1945. La propagande continue de tourner à plein, et Peiper est plus populaire que jamais, car présenté comme un farouche guerrier germain se sacrifiant pour stopper les « hordes bolcheviques » et les « armées occidentales enjuivées ».

DU CHAMP DE BATAILLE AU TRIBUNAL

Sur le terrain, la réalité est évidemment tout autre : les Allemands reculent sur tous les fronts en concédant d'immenses pertes. Peiper rencontre Himmler en février 1945, près de Berlin. Le *Reichsführer-SS* félicite son protégé pour sa ténacité, et les deux hommes font le serment de se revoir bientôt. Ça ne sera jamais le cas. Peiper part ensuite pour la Hongrie, où il combat à la tête de ses chars près du lac Balaton, dans le cadre de la contre-offensive allemande visant à dégager Budapest. Mais celle-ci échoue, et les débris de la « Leibstandarte SS Adolf Hitler » se replient vers l'Autriche, où sont organisés des

▼ La *Kampfgruppe* « Peiper » de la *1. SS-Panzer-Division* en Hongrie, au printemps 1945. La fin est proche...
Archives Caraktère

combats retardateurs. C'est à cette époque que Peiper apprend la mort d'Hitler. Tout est fini pour le *III. Reich*. Le 8 mai 1945, la division se rend aux Américains qui, au fil de l'arrivée des captifs, font le tri entre les simples soldats et les officiers. Peiper est absent. Il s'est enfui afin d'échapper à la captivité. Cherchant à rejoindre son épouse en Bavière, il traverse l'Autriche, marchant de nuit et se cachant le jour. Le 28 mai 1945, sa cavale prend fin lorsqu'il est découvert par une patrouille de *GIs*. Incarcéré, il ment sur son identité, car il se sait activement recherché à cause du massacre de Baugnez. L'homme est cependant reconnu et confondu en août 1945.

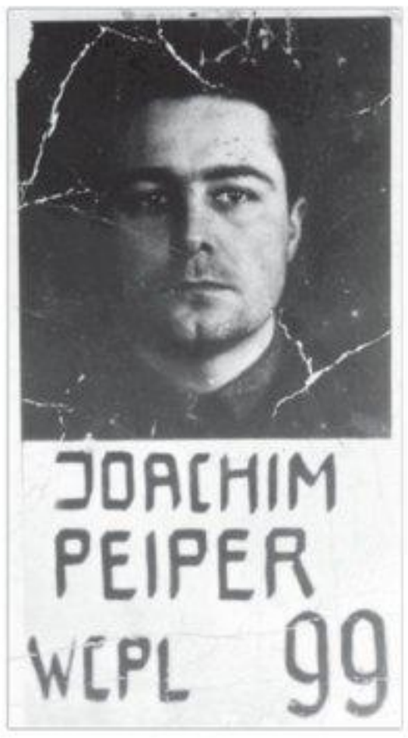
Pris en charge par une cellule spéciale d'enquêtes sur les crimes de guerre, Peiper est longuement interrogé sur ses agissements lors de la bataille des Ardennes. Dans un anglais parfait, l'homme nie toute responsabilité dans les massacres de prisonniers et de civils, se montrant même narquois et cynique à plusieurs reprises. N'éprouvant aucun remord, comme à l'accoutumée, il fait montre d'une froideur effrayante. Et rien ne peut le faire plier, que ce soit les semaines d'interrogatoires ininterrompus à Oberurse ou sa mise à l'isolement dans un cachot digne des bagnes de l'ancien temps à Zuffenhausen.

Inculpé, Peiper est jugé au procès de Dachau qui se tient du 16 mai au 16 juillet 1946. Les accusés sont au nombre de 74, parmi lesquels « Sepp » Dietrich, Hermann Priess, qui commandait *le I. SS-Panzer-Korps* dans les Ardennes, et bien sûr « Jochen » Peiper. Le principal chef d'accusation porte sur le massacre des prisonniers de guerre américains, ainsi que le meurtre de sang-froid d'une centaine de civils belges, notamment près de Stavelot. Le 16 juillet, le verdict tombe comme un couperet, Peiper et une quarantaine d'autres coaccusés sont reconnus coupables et condamnés à mort. Pourtant, suite à une intense campagne politico-médiatique aux États-Unis, la sentence est commuée en prison à vie. Il faut dire que de nombreux intérêts sont en jeu, en particulier ceux défendus par des sénateurs américains farouchement anticommunistes et élus dans des territoires peuplés d'importantes et puissantes communautés allemandes. De fait, alors que la guerre froide s'installe en Europe, l'Amérique entend se montrer « compréhensive » avec certains criminels de guerre nazis, connus pour avoir lutté contre le bolchevisme. Autrement dit, l'allié soviétique d'hier est devenu le nouvel ennemi, et l'ennemi de jadis pourrait bien être utile dans cette nouvelle guerre qui ne dit pas son nom. Peiper, comme d'autres, bénéficie pleinement de cette réorientation de la politique étrangère américaine.

L'ex-*SS* reste derrière les barreaux, mais en 1954 sa perpétuité est réduite à 35 ans d'emprisonnement. L'homme ne les purgera pas et sera relâché en décembre 1956, en toute discrétion, sous le régime de la liberté conditionnelle.

▲ Les officiers de la « Leibstandarte SS Adolf Hitler » répondent de leurs crimes ardennais, un an et demi après les faits.
US Nara

▼ Fiche de police de Joachim Peiper lors de son procès.
US Nara



NOUVELLE VIE

Rendu à la vie civile, Peiper est immédiatement pris en charge par ses anciens camarades organisés au sein de réseaux d'entraide plus ou moins souterrains. On lui trouve un logement ainsi qu'un travail chez Porsche, où il retrouve nombre d'anciens cadres de la *SS*. Travailleur acharné, Peiper gravit les échelons de l'entreprise, mais son ambition fait grincer des dents parmi ses collègues ; la situation devient vite intenable, et Ferry Porsche – dirigeant de la société et fils du célèbre ingénieur – est contraint de se séparer de « Jochen » Peiper, à qui il offre de confortables indemnités de départ. Qu'à cela ne tienne, Peiper monte une affaire de vente de voitures, grâce à l'aide d'un autre ex-*SS* devenu cadre commercial chez Volkswagen.

Se sachant surveillé, Peiper se montre discret quant à ses engagements au sein des associations d'anciens combattants de la *SS*. Il sera cependant présent lors des obsèques de Kurt Meyer, « Sepp Dietrich » ou Paul Hausser. Mais la discrétion n'empêche pas l'action, et l'homme s'engage pleinement pour la réhabilitation des *Waffen-SS*, en mettant en avant leurs exploits guerriers ; quant aux crimes et massacres, ils sont tout simplement passés sous silence. L'épopée des SS devient ainsi une sorte de geste chevaleresque, racontée à travers des romans épiques et exaltants. C'est grotesque mais ça fonctionne auprès de certains, d'autant qu'au cœur des années 1960, l'escalade entre Washington et Moscou bat son plein, et toute une frange du public d'Europe de l'Ouest admet progressivement que, finalement, les « *Waffen-SS* étaient des soldats comme les autres ». Un distinguo voit ainsi le jour entre les soldats *SS* uniquement engagés dans les combats et les *SS* qui gardaient les camps et asservissaient les populations occupées. Bien sûr, ce distinguo est aussi artificiel qu'infondé, puisque tous dépendaient de la même organisation dirigée par Himmler et servaient les mêmes intérêts avec la même violence, sans oublier l'évidence : nombre de *SS* passèrent d'une branche à l'autre de l'Ordre noir, à l'image de nombreux cadres ayant servi dans les camps puis au front, et *vice versa*.

En 1964, le passé de Peiper le rattrape lorsque les Italiens portent plainte contre lui, en raison du massacre de Boves. Les poursuites sont abandonnées trois ans plus tard, faute de preuves suffisantes, mais la carrière de l'ancien *SS* a été médiatisée. Autre publicité dont Peiper se serait bien passée, ses convocations pour témoigner dans le cadre de procès d'anciens nazis en 1967 et 1968. Des interventions très brèves, « Jochen » Peiper prétendant devant les juges avoir des trous de mémoire.

DERNIER ACTE

Sentant l'étau se resserrer progressivement sur lui, Peiper décide de quitter l'Allemagne et de s'installer en France, à Traves, en Haute-Saône [13]. Il emménage en 1972 dans sa nouvelle propriété, avec sa femme ; entre-temps, il est devenu journaliste indépendant pour la presse automobile et traducteur d'ouvrages d'histoire militaire publiés par la célèbre maison d'éditions allemande Motorbuch-Verlag. Là, l'homme vit une retraite paisible et discrète mais active, entouré de ses chiens, qu'il promène souvent dans la campagne environnante avec l'un de ses amis : un Allemand, comme lui, ancien *SS* de la « Leibstandarte SS Adolf Hitler » installé en France de longue date. De temps à autre, Peiper reçoit quelques amis venus d'outre-Rhin, des *Waffen-SS* comme lui et qu'il héberge pour des réunions au cours desquelles ils évoquent le « bon vieux temps ».

Peiper est discret, mais ça ne l'empêche pas d'être reconnu, par hasard, par un commerçant de Vesoul, un ancien résistant communiste. Nous sommes en juin 1974. L'homme a un doute, alors il ne dit rien, mais se lance dans des recherches qui aboutissent en 1976. Un journaliste de l'*Humanité*, Pierre Durant, est informé de la présence de Peiper en France. À son tour, Durant mène son enquête en recoupant toutes les sources disponibles pour en arriver à la conclusion que l'Allemand de Traves est bien Joachim Peiper ! Très vite, les « camarades » décident de rendre l'affaire publique, notamment en manifestant dans les rues de Traves en juin 1976. Dans le même temps, Pierre Durant signe un article dans l'*Humanité* pour dénoncer la présence de l'ex-*SS* en France. Il s'ensuit une campagne médiatique nationale ; Peiper est harcelé de coups de téléphone anonymes et croule sous un courrier menaçant. Son épouse décide de rentrer en Allemagne.

▲ Ernst-August Krag, Joachim Peiper et Ersnt Barkmann au cours de l'une des nombreuses rencontres de l'amicale des anciens *Waffen-SS*. On notera que Peiper ne porte pas sa Croix de Chevalier, l'homme cherchant à attirer le moins possible l'attention sur lui.
DR

13 Peiper n'ayant commis aucun crime de guerre en France, il considère que c'est un pays sûr, d'autant que les règles d'extradition y sont contraignantes.

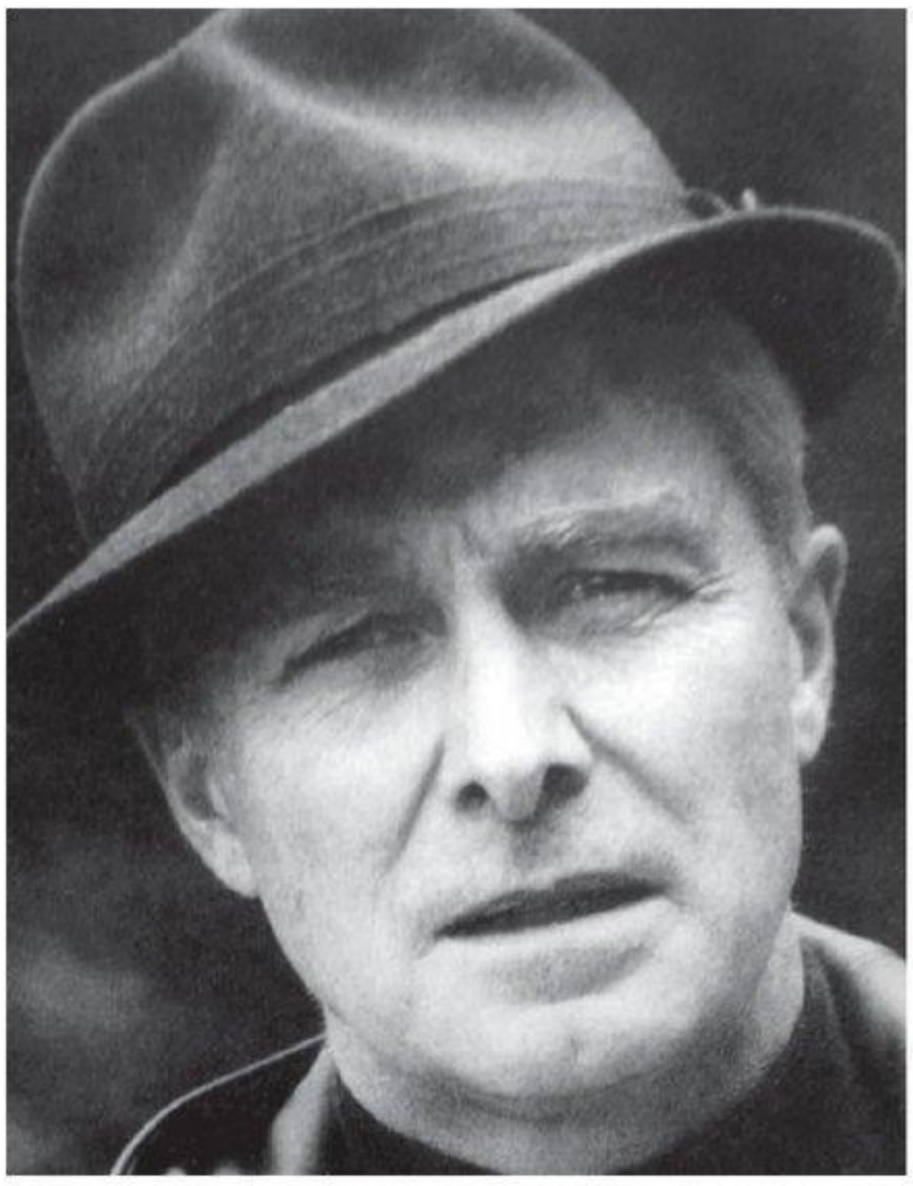
14 Feu qui aurait débuté à l'intérieur de la maison, des bidons d'essence et de mazout, ainsi qu'un cocktail « Molotov » ayant été retrouvés par les enquêteurs. Une découverte qui alimentera un temps la thèse d'un incendie volontaire déclenché par Peiper lui-même pour couvrir sa fuite, le cadavre retrouvé pouvant être celui de l'un de ses molosses. Bien que paraissant incongrue à d'aucuns, cette possibilité est malgré tout bien réelle, car le corps retrouvé dans les ruines de la maison était dans un tel état qu'il n'était guère possible d'affirmer qu'il s'agissait bien de celui d'un homme.

Lui reste en France. Il a 61 ans et n'a pas l'intention de céder. À Paris, les plus hautes autorités politiques envisagent de l'expulser du territoire national.

Le 13 juillet 1976, à la veille de la fête nationale française, Peiper est attaqué à son domicile, en pleine nuit, par un groupe d'individus armés. Une fusillade éclate, et des coups de feu sont échangés entre Peiper et les assaillants, tandis qu'un violent incendie ravage la maison. Lorsque les pompiers volontaires arrivent sur les lieux, ils éprouvent le plus grand mal à maîtriser les flammes. La bâtisse est entièrement détruite, et c'est de ces ruines carbonisées qu'un cadavre de seulement 80 cm de long et non identifiable, car rongé par le feu [14], est retiré le lendemain. Aucun expert n'est alors en mesure d'assurer avec certitude qu'il s'agit bien là du corps de « Jochen » Peiper. Quant à l'enquête judiciaire visant à identifier les assaillants, elle ne débouchera sur rien.

UN HOMME EST UN TOUT !

Ainsi s'achève donc la vie de « Jochen » Peiper, véritable icône de la propagande nazie et serviteur zélé du *Reich* hitlérien. Il a sans nul doute était un soldat plein d'allant et un véritable meneur d'hommes, mais il serait inconcevable de ne considérer que cet aspect purement martial de son existence. Sa relation privilégiée avec Heinrich Himmler nous renseigne sur sa personnalité et ses mobiles idéologiques, tout comme sa cruauté sur les champs de bataille russes ou ardennais. À n'en pas douter, Peiper n'a certainement jamais été « un soldat comme les autres » ! ■



▶ L'une des dernières photos de « Jochen » Peiper, quelques jours avant sa mort. Ce cliché a été publié dans un quotidien allemand, afin d'annoncer la disparition de l'ancien aide de camp d'Himmler, en 1976.
DR

BIBLIOGRAPHIE

- Reynolds (M.), *The Devil's Adjutant, Jochen Peiper,* Pen & Sword Military, 2009
- Agte (P.), *« Jochen » Peiper, Commander Panzer-Regiment « Leibstandarte »*, JJ Fedorowicz, 1999
- Westemeier (J.), *Joachim Peiper, Himmler's SS Commander*, Schiffer Publishing, 2007
- Leleu (J-L.), *La Waffen-SS, soldats politiques en guerre*, Perrin, 2007
- Divers documents conservés dans les archives américaines, dont les minutes des interrogatoires de Joachim Peiper

L'IRAK ET L'US ARMY

LES RACINES DU BOURBIER

◀ Un binome de la *25th Infantry Division* rejoint son Humvee suréquipé dans une zone non sécurisée en 2007. Outre des plaques de surblindage, le véhicule possède aussi des lance-pots fumigènes, des brouilleurs anti-IED et un tourelleau téléopéré pour mitrailleuse de 12,7 mm.

Sauf mention contraire, toutes photos : DoD

La deuxième guerre du Golfe, déclenchée le 19 mars 2003, a rapidement tourné au bourbier pour les forces de la « Coalition » menées par les Américains. Après la chute rapide de Saddam Hussein le 9 avril, l'optimisme prévalait dans les sphères politiques de Washington. Mais du côté des états-majors, le ressenti était bien différent. Le chaos irakien, certes relatif au regard des boucheries passées, était-il prévisible ? Quels facteurs inhérents à la stratégie et au matériel l'ont-ils aggravé ? Retour sur le plus grave revers essuyé par l'« Oncle Sam » depuis le Viêtnam.

Par **Thomas Rabino**

Lors de l'esquisse des plans d'invasion, fin 2001, deux conceptions de la guerre et de l'occupation s'affrontent : l'une portée par le secrétaire à la Défense Donald Rumsfeld, l'autre par des sommités de l'armée et fondée sur l'expérience de la première guerre du Golfe, en 1991, ainsi que sur des exercices conduits en 1999. Vieil habitué des allées du pouvoir, revenu en 2000 aux affaires avec le clan Bush et brûlant, après les attentats du 11 septembre, de mettre en œuvre la guerre d'Irak voulue de longue date par divers courants, le charismatique « Rummy » préconise pour la conquête du sol irakien un déploiement « léger » : 130 000 hommes renforcés de 60 000 à 70 000 soldats alliés. S'ensuivrait un allégement rapide des effectifs à environ 100 000 soldats chargés du contrôle du territoire, avec le but avoué de conserver la capacité de projeter simultanément les forces américaines sur deux autres théâtres importants potentiels.

RUMSFELD ET L'ARMÉE : LE CHOC DES IDÉES

Plus que réservés, les cadres de l'armée sont sur une tout autre ligne, à l'image du général Shinseki, chef d'état-major de l'*US Army* depuis 1999. Avant la guerre d'Afghanistan, qui débute le 5 octobre 2001, ce même général aurait demandé à son ministre de tutelle plusieurs mois de préparation pour une offensive vue par lui comme une « opération de police » dans laquelle l'*US Army* n'avait pas sa place. Le 25 février 2003, soit moins de trois semaines avant le déclenchement de l'opération « Iraqi Freedom », Shinseki explique aux membres de la commission des forces armées du Sénat que « *le contrôle* » de l'Irak requiert « *plusieurs centaines de milliers de soldats* ». Entre Rumsfeld et ce général quatre étoiles, la confrontation a toujours été houleuse. Fort de nombreux relais au sein de l'*US Army*, notamment parmi les généraux qui lui doivent leur promotion, Shinseki désapprouve le programme de « transformation » des forces militaires cher à Rumsfeld, à son goût trop peu attentif aux besoins de l'*Army*.

Au-delà de l'aspect stratégique, ce point de désaccord entre l'administration et l'état-major de l'armée de Terre, fortement sollicitée dans la guerre d'Irak, est surtout politique : imprégné par les théories néoconservatrices, le pouvoir, lancé dans une campagne de persuasion de la légitimité de sa guerre auprès du peuple américain, soutient, à l'image du vice-président Cheney ou de Paul Wolfowitz [1], que les *Boys* seront « *accueillis en Irak comme des libérateurs* ». Dès lors, une occupation réclamant de forts effectifs contredit l'argumentaire de l'administration Bush…

Lorsque le président Bush annonce le début de la guerre, 148 000 soldats américains et 44 000 militaires britanniques traversent la frontière irakienne. C'est bel et bien la vision de Rumsfeld qui triomphe. Le secrétaire à la Défense a mis au pas les généraux « déviants ». Certains d'entre eux sont même poussés à la retraite anticipée, comme le général Shinseki, remplacé le 1er août 2003 par le général Schoomaker… tiré de sa retraite pour l'occasion !

Dans un premier temps, le patron du Pentagone semble avoir raison : fidèle au projet énoncé pendant la campagne électorale de 2000, Rumsfeld entend refonder la « *stratégie de défense pour le XXIe siècle* » sur les piliers que sont des « *forces flexibles, légères et agiles* » profitant de leur « *rapidité* », d'une « *culture d'innovation* » et d'un armement très supérieur à celui de l'adversaire. Moins qu'un nouvel avatar de la guerre-éclair, l'opération « Iraqi Freedom » serait l'illustration parfaite du « plan » Rumsfeld : le « Raïs » a été abattu en moins d'un mois, et son armée – celle d'un pays du Tiers-monde diminué par une lourde défaite en 1991 et plus de dix ans d'embargo – n'a évidemment pas tenu le choc face au déferlement de feu que commande la doctrine américaine de bombardement massif des centres névralgiques, dite du « Shock and Awe » [2], proche des idées forgées en 1921 par le général italien Giulio Douhet – et relayées dès l'année suivante aux États-Unis par le général d'aviation William Mitchell.

1 N° 2 du Pentagone.

2 « Choc et Effroi ».

▼ Ci-dessous :
34e chef d'état-major de l'*US Army* à partir de 1999, le général Eric Ken Shinseki est désavoué par l'administration Bush en 2003. Il devient secrétaire aux Anciens combattants dans l'administration Obama en 2009.

▼▼ En bas :
Lourdement chargés, des parachutistes de la *101st Airborne* donnent l'assaut sur une position irakienne à Najaf, en avril 2003.

Au sol, l'invasion de l'Irak se déroule conformément aux plans : les troupes remontent à toute allure vers Bagdad, laissant à d'autres divisions le soin de réduire les poches de résistance, telles que le port d'Oum Qasr et la ville chiite de Bassora. Durant la prise de la capitale, les forces américaines mènent, à partir du 5 avril 2003, des « reconnaissances armées » baptisées « Thunder Runs », référence à la fois aux « raids de tonnerre » mis en œuvre au Viêtnam et aux troupes britanniques matant en 1941 le soulèvement des nationalistes irakiens de Rachid Ali. À l'image de la *Task Force 1-64* de la 3e division d'infanterie testant les défenses mises en place sur l'autoroute n° 8 menant à l'aéroport de Bagdad, des colonnes d'au moins 30 chars lourds M1 Abrams et 14 M2 Bradley déferlent, avec un appui aérien, sur les artères de la capitale irakienne, aux abords desquelles l'ennemi est écrasé sous un déluge de feu. « *Ils tirent sur tout ce qui bouge, sur tout ce qui est suspect*, rapporte le reporter Rémy Ourdan. *C'est ''Feu à volonté !''* » Par ses coups de boutoir impromptus, l'armée américaine précipite la débandade de son adversaire « conventionnel » avec des effectifs très faibles. Néanmoins, ce succès éclatant s'apparente aussi à un trompe-l'œil : la décapitation du pouvoir saddamiste et l'éparpillement des restes de son armée ne garantissaient en rien une occupation sereine.

▼ Une équipe de la *1st Cav* en patrouille dans Sadr City, l'immense quartier chiite de Bagdad, en 2003. Déjà correctement équipés, ses hommes vont voir leur silhouette considérablement évoluer : le *Desert Combat Uniform* datant de 1992 sera remplacé par l'*Army Combat Uniform* de conception digitale, le fusil d'assaut M16 par la carabine M4, le casque PASGT par le ACH, etc.

Soutiens du pouvoir déchu, chiites soucieux de se ménager une place de poids dans le futur pouvoir, nationalistes opposés à la présence de troupes étrangères dans leur pays, individus avides de venger les premières « bavures » de l'occupant ou djihadistes internationaux ont en effet décidé de transformer le séjour de l'« Oncle Sam » en un véritable enfer…

Dès mai 2003, alors que les forces américaines de « stabilisation » réduisent peu à peu leur contingent (ramené au plus bas à 108 400 hommes en février 2004), les attaques contre l'occupant se multiplient, devenant plus nombreuses et plus mortelles au fil des mois, jusqu'à aiguiser parmi les troupes une colère dirigée contre la hiérarchie militaire et le pouvoir politique. Avant la fin de l'année 2003, les nombres de 172 morts et 550 blessés américains recensés pendant la phase d'invasion sont triplés ; l'année suivante, on compte officiellement 849 soldats tués, auxquels s'ajoutent 846 hommes en 2005, 823 en 2006, pour culminer à 904 en 2007. Dans le même temps, les effectifs basés en Afghanistan, théâtre initial de la « guerre contre la Terreur », sont réduits à la portion congrue, avec 5 200 hommes en 2002, jusqu'à une remontée progressive à 30 100 en 2008, avant que Barack Obama, élu la même année, ne multiplie ce chiffre par trois, faisant ainsi du retrait d'Irak un redéploiement afghan.

PERTES CIVILES IRAKIENNES ET PERTES MILITAIRES AMÉRICAINES

▲ Même les plus lourds souffrent des engins explosifs improvisés ! La tourelle d'un char M1 Abrams a été proprement « décapsulée » par l'explosion et éjectée à plusieurs mètres de l'engin. DR

Malgré le « discours de la Victoire » donné par le président Bush le 1er mai 2003 sur le pont du porte-avions *USS Abraham Lincoln*, la guerre continue, quand bien même l'administration – Rumsfeld en tête – refuse de l'admettre. Pour eux, il ne s'agit en aucun cas de « guérilla », et les efforts de « pacification » ou de « stabilisation » vont triompher. Pourtant, cette guerre sans nom, asymétrique, faite d'embuscades et d'engins explosifs artisanaux, est la pire qu'ait à mener une armée conventionnelle. À plus forte raison lorsque ladite armée n'est guère préparée, comme en avril 2004 à Fallouja, Ramadi et dans l'immense faubourg chiite de Sadr City, à Bagdad, où s'activent des groupes armés qui jouent parfaitement de la spécificité du terrain. Pour reprendre le contrôle de ces zones urbaines, l'état-major américain sera contraint de dégarnir, dans un laps de temps forcément restreint, des secteurs moins sujets aux attaques.

LE CONTRECOUP DU TERRAIN : LES CARENCES DU MATÉRIEL

La montée de l'insurrection ne tarde pas à mettre en évidence un sous-équipement chronique, surtout dans les unités de réservistes et de gardes nationaux, qui regroupent plus de 40 % des forces américaines occupant le pays. En octobre 2003, environ 32 000 soldats, soit un quart des effectifs stationnés, ne sont toujours pas dotés de gilets pare-balles en kevlar-céramique capables de résister aux rafales d'AK-47, l'arme la plus répandue en Irak. Les moins chanceux devront même attendre juin 2004 avant d'en bénéficier. L'été précédent, marqué par la montée d'une sourde colère parmi la troupe, les cartouches de M16 sont même venues à manquer ! Dans le but de répartir les stocks entre chaque unité, les chargeurs ne sont alors remplis qu'à 30 % de leur capacité : avec les nombreuses opérations de contre-insurrection et des escarmouches qui se multiplient, l'armée ne parvient plus à compléter ses réserves ! Contraint et forcé, le Pentagone se tourne vers les fabricants israéliens, ainsi pourvoyeurs depuis 2004 de quelque 313 millions de munitions…

Le décalage opérationnel avec le nouveau contexte irakien est patent. La nature du conflit a changé, mais pas celle du contingent, taillé pour la conquête et insuffisamment équipé. Emblématiques de la première guerre du Golfe, les Humvees [3], sorte de Jeep des temps modernes et redoutablement efficaces, sont désormais plus à l'aise sur l'asphalte des quartiers huppés de Los Angeles – où les stars en ont alors fait leur jouet favori – que dans l'Irak occupé : sur les 10 000 acheminés en Irak, les 235 exemplaires dotés d'éléments de blindage sont réservés… aux officiers de commandement qui ne vont pas sur le terrain. Pendant des mois, les Humvees standards arborent des vitres en plastique, une carrosserie faite d'aluminium et de matière composite, voire un toit bâché, qui leur valent d'être qualifiés de « cercueils en carton » par les *GIs*. Conçu pour évoluer à l'arrière des lignes, et donc utilisé à contre-emploi dans des patrouilles légères en zones urbaines potentiellement hostiles, le Humvee rend ses occupants très vulnérables aux tirs d'AK-47, de lance-roquettes et autres IED [4] responsables de la moitié des pertes. En toute hâte, les habitacles sont renforcés par des panneaux de contre-plaqué et des sacs de sable, tandis que des gilets pare-balles sont accrochés aux portières ! En avril 2004, pendant la bataille de Fallouja, alors que les 70 tonnes de pièces de métal importées en urgence sont déjà épuisées, des *Marines* soudent eux-mêmes des plaques de protection sur leurs engins. Reste que les éléments mécaniques (moteur, freins, châssis) ne sont pas prévus pour supporter sans dommage la surcharge pondérale, sans oublier un comportement dégradé sur route… Les soldats n'ont d'autre choix que de fouiller les décharges irakiennes à la recherche de métaux de récupération. Quant aux exemplaires équipés de plaques de protection, leur blindage ne dépasse de toute façon pas la catégorie B7 (AK-47, mines et faibles charges explosives) en raison d'essieux incapables d'encaisser le surpoids. Très vulnérable dans sa tourelle, le mitrailleur peut être installé à l'intérieur depuis 2004 grâce au dispositif d'armement *CROWS* [5], qui permet de commander la mitrailleuse à l'aide de caméras et d'un joystick.

En attendant la livraison de nouveaux Humvees blindés au printemps 2005, l'armée recourt à des engins chenillés, des Stryker certes solides mais moins maniables et non adaptés à un usage intensif. En théorie, les *Stryker Brigade Combat Teams* sont « *optimisées pour les combats en milieu urbain* ». Le seul bruit produit par leur approche, fort pratique pour les assaillants, tend à nuancer le propos. Enfin, le plus maniable des blindés américains, le M113, reste trop volumineux pour manœuvrer dans les rues où se replie la guérilla. À cause de son bruyant moteur, les insurgés en détectent l'approche et tendent des embuscades ou placent des engins explosifs auxquels son très faible blindage ne résiste pas.

3 Ou HMMWV pour *High mobility multipurpose wheeled vehicle*.

4 Pour *Improvised Explosive Device*, engin explosif improvisé.

5 Pour *Common Remotely Operated Weapon Stations* (système d'arme télé-opéré).

▼ Des M113 de la *1st Armored Division* en patrouille dans Sadr City au début de l'occupation du pays. Maniables mais peu blindés et bruyants, ces chenillés s'avéreront moins pratiques que les équipes à pied ou en Humvee.

L'absence de cuirasse sur la première génération de camions de ravitaillement entrés en Irak nécessite des escortes de chars légers M2/M3 Bradley. Les roulements et les suspensions des blindés, d'une durée de vie de 1 300 kilomètres (soit environ un an en usage normal), en encaissent presque 2 000 par mois, d'où de sérieux problèmes de maintenance. Enfin, les camions américains ne disposent pas toujours d'un équipement radio…
Tenaillées par l'angoisse de perdre un fils ou un mari, des centaines de familles corrigent à leurs frais les manquements de l'armée, expédiant en Irak radios, gilets pare-balles ou talkies-walkies. Ces équipements sont onéreux (1 400 dollars pour un gilet) et représentent des investissements que les foyers les plus démunis ne peuvent consentir. En mars 2004, le scandale éclate. Le ministère de la Défense intervient auprès de la firme Point Blank Body Armor pour faire cesser la vente au public de son gilet pare-balles de dernière génération Interceptor™ OTV, préempté par l'*Army*. Sous la pression de la jeune association *Operation Truth* [« Opération Vérité »], qui regroupe des militaires et leurs familles, le Sénat vote un amendement à la loi de finances 2005 prévoyant le remboursement des sommes investies. Le Pentagone s'oppose au vote, synonyme d'une condamnation de ses propres choix logistiques, avant de finalement publier les formulaires de remboursement plus de sept mois après l'adoption de l'amendement. Entre-temps, *Operation Truth* a donné naissance à l'*Iraq and Afghanistan Veterans of America,* la première organisation d'anciens combattants de la « guerre contre la Terreur ».

◤ et ▲ *IED* ! Les *Improvised Explosive Devices* mais aussi les voitures piégées provoqueront de lourdes pertes dans les rangs d'une armée américaine peu préparée à une guerre asymétrique.

▼ Une patrouille motorisée a été victime d'un *IED*. Malgré les brouilleurs électroniques, malgré les blindages cages, malgré l'achat de véhicules spécialement conçus pour résister à ce genre de menace (ici des *MRAP* Caiman, Cougar et Buffalo), ces engins explosifs plus ou moins primitifs restent très dangereux.

L'affaire laisse aussi des traces sur le plan humain : mieux équipés, les soldats d'active sont jalousés par les réservistes qui s'estiment lésés par le « matériel vieillot » mis à leur disposition. Le colonel Zimmerman de la Garde nationale du Tennessee dénonce le fossé qualitatif entre des corps militaires qui constituent, selon lui, « *deux armées* » distinctes. Enfin, cette catégorie de « sous-équipés » se subdivise entre les recrues disposant des moyens pour compléter leur matériel et les autres, désargentés et plus vulnérables : l'institution militaire, qui revendique un traitement égalitaire pour chacun de ses membres, a autorisé en son sein la perpétuation et le creusement des discriminations inhérentes à la vie civile. L'équipement et ses limites ne sont pourtant pas les seuls facteurs aggravants des lourdes difficultés que rencontre l'occupation américaine en Irak.

DES EFFECTIFS INSUFFISANTS ET MAL PRÉPARÉS

« *Pour entrer quelque part et tout casser, nous sommes les meilleurs du monde* », répètent des *Marines* affectés en Irak. De fait, « *les soldats n'étaient pas préparés pour un scénario de guerre urbaine, car ils ont toujours cru que ce serait le travail de la 101e division aéroportée ou des forces spéciales* », constate un journaliste de Reporters sans frontières. De 2003 à 2006, le dispositif d'occupation, qui repose sur les effectifs de l'Armée américaine, souffre d'un nombre insuffisant de soldats et de troupes trop peu ou pas préparées. Succédant à la conquête militaire du pays, l'allégement du contingent commence dès mai 2003. Pour l'administration Bush, la guerre ne doit pas être ressentie par la population américaine : il s'agit donc de trouver le juste équilibre du niveau de troupes nécessaire aux plans (constitution d'un régime « allié », mise sous tutelle des ressources pétrolières, etc.), afin de contenir le phénomène classique de lassitude de l'opinion et ainsi limiter l'espace d'expression du sentiment anti-guerre. Sans escalade des effectifs, le parallèle avec le Viêtnam – fréquent chez les opposants, et tentant pour les médias en mal de sensationnel – ne tiendra pas.
Mais face aux progrès de la guérilla, le calcul politique se révèle erroné : le déficit de troupes a en fait accentué les difficultés. Sur le terrain, et quoi qu'en dise le secrétaire à la Défense, nombreux sont les officiers à témoigner de forces au bord de l'effondrement. En plein siège de Fallouja, au mois d'avril 2004, le républicain

Richard Lugar, président de la commission des Affaires étrangères du Sénat, déclare sur la chaîne Fox News : « *Nous avons probablement besoin d'envoyer davantage* [de troupes] […]. *Notre crédibilité est en jeu*. » Bousculé, le ministère de la Défense ne tarde guère à revenir sur sa décision de ramener le contingent américain de 137 000 à 115 000 hommes pour le « transfert de souveraineté » programmé le 30 juin 2004. « *En Irak, il n'y a pas seulement eu une défaillance pour prévoir une insurrection majeure, mais aussi pour s'adapter* […] *de manière adéquate à l'insurrection qui a suivi les combats* », observe la commission Schlesinger, chargée par Donald Rumsfeld d'enquêter sur la situation des détenus irakiens ; et d'autres rapports iront dans le même sens.

Dès lors, les professionnels de la guerre prennent leur revanche. Par la mise en évidence des problèmes structurels de l'armée, l'ex-secrétaire à la Défense Schlesinger (1973-1975) souligne à quel point l'administration Bush a sous-évalué les risques d'une longue occupation. L'ancien chef du Pentagone persiste et évoque, en des termes choisis, « *la perte de contrôle d'une armée dépassée par la résistance à laquelle elle se heurte* ». À l'approche des élections programmées par le proconsul Bremer en janvier 2005, les responsables politiques américains ne peuvent rester sourds plus longtemps aux demandes de leur état-major. Fin septembre 2004, le général Abizaid lève le tabou d'une affectation de troupes supplémentaires, une affirmation qui avait valu à son prédécesseur, le général Franks, les cinglantes critiques de Donald Rumsfeld. Pour l'analyste militaire Andrew Krepinevich, l'occupation de l'Irak poursuivie sur la lancée de 2003 aurait entraîné un épuisement durable de la machine de guerre américaine. Plus grave, l'organisation structurelle de l'armée rend ardu le maintien prolongé d'un contingent déjà faible numériquement, alors que la situation militaire requiert, au minimum, le doublement des effectifs. Ces débats internes montrent enfin combien fut vive l'opposition entre les chefs de file de l'administration et quelques officiers supérieurs, qui, après s'être soumis à l'autorité du pouvoir politique, manifesteront leur désaccord sur la stratégie, allant, pour ceux déjà partis en retraire, jusqu'à réclamer la démission de Rumsfeld.

L'impréparation tactique et psychologique des soldats américains est l'autre donnée essentielle à la compréhension du problème : les nouveaux engagés sont parfois affectés en Irak après six mois d'entraînement. Ainsi, le lieutenant Seth Dvorin, âgé de 24 ans et sans expérience, reçoit peu après son arrivée une mission fort dangereuse, pour laquelle aucune formation spécifique ne lui a été dispensée : suivre l'itinéraire des patrouilles américaines afin d'y repérer les bombes mises à feu à distance. « *Le temps d'appeler la brigade de déminage* […], *vous êtes morts* », déplore la mère de Seth Dvorin, tué au bord d'une route de Iskandariyah le 3 février 2004 par un engin qu'il essayait de désamorcer. L'écart entre mission et formation est un des principaux griefs exprimés par les engagés : une enquête d'opinion du journal *Stars and Stripes*, réalisée en août 2003, met en évidence une proportion de 40 % de sondés enclins à dire que « *leur travail en Irak a peu ou rien à voir avec leur entraînement* ». Coïncidence ou pas, ce résultat correspond au pourcentage de réservistes mobilisés en Irak…

▲ Ultime évolution du Mowag Piranha suisse, le Stryker fait ses classes en Irak à partir de 2003 au sein de brigades spécialement réorganisées pour l'occasion. Ultramoderne dans son équipement (station d'arme télécommandée, optronique de pointe, etc.), il a dû cependant recevoir en sus un « blindage cage » pour déclencher le jet de métal en fusion des charges creuses des roquettes avant leur impact.

▼ L'explosion d'un *IED* a renversé le Stryker, mais ce dernier n'a apparemment subi que des dégâts mineurs. Il n'en va pas forcément de même pour ses occupants ! Un Stryker peut transporter 9 soldats en plus de ses deux hommes d'équipage.

Là encore, la composition des forces américaines n'est pas sans conséquences : simples salariés ayant signé dans la Réserve pour arrondir leurs fins de mois, les réservistes sont des « soldats du dimanche » jetés dans un environnement requérant un certain savoir-faire. Avec leur apprentissage sommaire du métier de soldat, la plupart n'ont aucune expérience des opérations de contre-guérilla. Ces unités d'amateurs qui se substituent aux professionnels du combat doivent pourtant muer en force de stabilisation et de maintien de l'ordre.

De façon plus générale, les forces d'invasion ne disposent pas des qualifications nécessaires à la gestion des populations occupées. « *Nous ne sommes pas des forces de maintien de paix,* [mais] *des spécialistes du combat* », souligne le caporal Anthony Arteaga. « *On nous a dit de faire la guerre, de gagner* [...], *puis d'autres étaient supposés se charger du reste* », rapporte le sergent Wright ; « *On n'est pas entraîné pour ça* », ajoute un autre. L'exemple du 1er bataillon du 124e régiment d'infanterie de la Garde nationale illustre le gouffre qui sépare ses compétences réelles de celles indispensables aux ordres de mission reçus à son arrivée en Irak, dans les derniers jours d'avril 2003 : jusqu'alors, ses hommes installaient des batteries antimissiles *Patriot* en Jordanie ; du jour au lendemain, ils sont affectés à des opérations de contre-insurrection ! Le même décalage s'observe au sein de l'*USMC*, corps expéditionnaire par excellence, également mobilisé dans le cadre de l'occupation. En raison d'une formation axée sur l'offensive, les *Marines* s'adaptent à un large éventail de situations de combat, sans se montrer toujours capables de faire face avec doigté aux imprévus d'un banal *check point*.

Les troupes britanniques, qui souffrent pourtant du handicap d'être associées à l'ancienne puissance coloniale, n'ont pas eu à faire face à d'énormes tensions dans des villes comme Oum Qasr, Bassora ou Kerbala, tombées en avril 2003 après une solide résistance. La zone d'occupation américaine, moins longue à conquérir, se transformait au même moment en terre d'insurrection. Gardons-nous d'adhérer au mythe de forces britanniques pleines de tact et souvent opposées à l'impulsivité caractérisant leur allié américain : très vite, le contingent de Sa Majesté perd les deux tiers de ses effectifs, jusqu'à ne plus compter que 10 000 hommes, pour une zone d'occupation deux fois moins étendue que l'espace sous juridiction américaine : la « discrétion » des soldats britanniques est d'abord un état de fait. Reste que des cultures militaires et des règles de recours à la violence propres aux deux armées accentuent le contraste entre le sud et le centre de l'Irak. En atteste le « *credo* du soldat américain » inculqué à chaque engagé et révélateur d'une puissance de feu prête à s'exprimer : « *Je suis un guerrier* [...]. *Je reste prêt* [...] *à détruire les ennemis des États-Unis.* »

« *En raison de la prééminence que revêt le combat dans l'enseignement et l'action de* [ces] *soldats*, note l'officier britannique Nigel Aylwin-Foster, placé sous commandement américain en Irak, *il était insensé d'attendre d'eux qu'ils manifestent* [...] *le self-control indispensable pour gagner ''les cœurs et les esprits''* [des Irakiens]. » Les paroles d'un sous-officier américain en charge d'un *check point* donnent un certain crédit à cette analyse : « *Maintenant qu'on fait dans les opérations de maintien de paix, rien n'a vraiment changé* », explique le caporal Richardson. « *On tire toujours un coup de sommation au-dessus de ceux qui ne nous écoutent pas.* » Pour les habitants d'un pays qui n'a quasiment connu que la guerre depuis plus de vingt ans, et désormais choqués par l'occupation de leur sol, cette façon d'entamer le dialogue n'aura guère aidé à améliorer l'image des soldats de l'Oncle Sam, bien au contraire : le ressentiment s'accroît et donne naissance à des vocations résistantes.

Ces dysfonctionnements aberrants n'ont rien à voir avec une regrettable imprévoyance. Avant-guerre, l'optimisme du gouvernement américain faisait l'objet d'une critique vigoureuse, mais étouffée par l'écrasant consensus médiatico-politique. Face aux hypothèses argumentées annonçant l'après-Saddam comme une période de chaos, aux multiples rapports, notes et dossiers accréditant la thèse d'une guérilla probable, l'administration Bush a pris soin de ne pas ternir le climat de confiance qu'elle propageait : une commande massive de munitions, de véhicules blindés et de gilets pare-balles n'aurait pas manqué d'être interprétée comme le signe d'une occupation difficile. Les forces anglo-américaines n'allaient-elles pas être perçues par les

▲ Une image que le monde occidental n'a pas l'habitude de voir : un *GI* plaqué au sol pour échapper aux tirs de rebelles irakiens – en novembre 2004 à Falloujah – malgré l'appui rapproché d'un M2/M3 Bradley ! DR

▼ Ce Humvee a vraisemblablement sauté sur une mine qui lui a arraché la roue droite et une bonne partie du moteur. L'*US Army* devra équiper en urgence l'ensemble de ses véhicules de kit de surblindage pour protéger ses soldats, quitte à les user prématurément… DR

Irakiens comme une « armée de libération » que tous s'impatientaient d'accueillir « à bras ouverts » ? Pourquoi prendre le risque de freiner un imaginaire populaire dont la caution enracinait le soutien à la guerre ? En cela, les hommes d'« Iraqi Freedom » font les frais des manœuvres propagandistes de leur gouvernement.

AMER BILAN

L'ampleur de la défaite militaire en Irak doit cependant être nuancée : le nombre de pertes, finalement assez faible, n'atteint pas le dixième des 50 000 morts du Viêtnam, même en tenant compte du millier de « mercenaires » et autres « soldats privés » tombés au combat. Mais l'impact politique demeure essentiel : au-delà d'une armée mal préparée, l'erreur de départ est à chercher dans la sous-estimation par l'exécutif américain de la sensibilité populaire, avivée par un flot d'images et d'informations en provenance des théâtres d'opérations. Les pertes, que la propagande guerrière avait rendues inimaginables, n'ont guère tardé à atteindre un seuil psychologique en septembre 2004 : celui du nombre à 4 chiffres jugé inacceptable par une opinion qui, en 1968, pendant la guerre du Viêtnam, n'exprima le même sentiment qu'avec 28 000 *Boys* tués. Or, ce résultat est le fruit d'une certaine impréparation, précisément motivée par des choix politiques. L'inédite popularité de Donald Rumsfeld, enregistrée fin 2001, a laissé place, trois ans plus tard, à un désaveu tout aussi inédit. Le 15 novembre 2006, le général Abizaid, chef de l'*United States Central Command,* déclarait devant la commission des forces armées du Sénat que « *Shinseki avait raison* ». Pour autant, ses prescriptions ne seront pas suivies à la lettre, puisque, au plus fort de l'occupation américaine, en novembre 2007, les troupes basées en Irak culmineront à 170 200 soldats. Le général humilié par Rumsfeld « reprendra du service » grâce au président Obama : nommé secrétaire aux anciens combattants, il jouit auprès des ex-militaires dont il a la charge d'une aura de pourfendeur des idées fixes d'un secrétaire à la Défense conspué publiquement par ses hommes. Le Pentagone a donc recours à toutes les dispositions permettant de maintenir un maximum de soldats en service actif : entre novembre 2002 et septembre 2004, quatre procédures de *Stop-loss* (« arrêt des pertes ») sont activées ; la mission des soldats arrivés au terme de leur mission extérieure, voire de leur contrat, est prolongée de 90 jours à plusieurs reprises. De 2002 à 2008, plus de 58 000 hommes y sont astreints. Les milliers d'hommes et de femmes contraints de rester sous les drapeaux ne sont plus des volontaires ; renouvelables, ces trois mois supplémentaires en Irak font d'eux des appelés d'un nouveau genre !

COMPARAISON DES PERTES AMÉRICAINES AU VIETNAM ET EN IRAK

▲ En Irak, les pertes américaines atteindront un pic en novembre 2004 (141 tués) puis un second en mai 2007 (131 tués) avant de progressivement diminuer jusqu'au départ des troupes fin 2011.

▶ Photo symbole s'il en est : *Marlboro Man* a pris un coup de vieux. La crasse et les traits tirés du *Marine* James Blake Miller cachent que cet engagé du Kentucky n'a que… 20 ans !

▲ Des centaines de Humvee attendant d'être réparés, nettoyés, rééquipés ou mis au rebut. Les différents kits de protection ont ainsi fait grimper le prix d'un Humvee de 32 000 $ en 2001 à plus de 162 000 $ en 2010 !

Maintenu en poste, le soldat Goetz témoigne : « *Voilà sept mois que mon service aurait dû s'achever.* […] *Je ne suis pas seul à ruminer ma colère et mon exaspération.* » En décembre 2004, huit soldats tombés sous le coup d'un *Stop-loss* portent plainte contre le Pentagone pour prolongation abusive et forcée de leur contrat. L'assignation en justice du ministère de la Défense pour un pareil motif constitue une première, vouée à l'échec car le règlement militaire prévoit ce type de situation.

Autre procédure fonctionnant dès l'été 2004 : l'*Individual Ready Reserve* (*IRR*), qui peut mobiliser tout engagé dans un délai de huit ans après l'arrêt de son service actif. Presque 20 000 soldats sous-entraînés sont envoyés en Irak pour une durée de 18 à 24 mois, aux côtés d'un nombre indéterminé de soldats blessés ou atteints de syndrome de stress post-traumatique que l'armée renvoie combattre. C'est bien la stratégie d'ensemble de l'*Army* qui se révèle en rupture avec les circonstances irakiennes : depuis le Viêtnam, les chefs d'état-major ont veillé, en vertu des doctrines dites « Weinberger » puis « Powell », à ne plus engager leurs troupes sur des théâtres non conventionnels, à de rares exceptions près. Dans le cas d'une dégradation des conditions de guerre, comme ce fut le cas au Liban en 1983 ou en Somalie dix ans plus tard, le retrait rapide a toujours été privilégié. Quoi qu'en aient dit les plus zélés des néoconservateurs, l'occupation de l'Irak portait en germe les ingrédients d'un véritable bourbier. Devant la hausse continue du nombre de ses morts, Washington a programmé une « irakisation » progressive des forces antiguérilla, suivant un système éprouvé aussi bien en Corée qu'au Viêtnam. Dès 2004, il devint urgent de substituer aux détachements américains des troupes irakiennes sous l'autorité théorique du gouvernement intérimaire, notamment dans le cadre des patrouilles, cibles de choix pour les tireurs embusqués ou les engins piégés. Entre 2004 et 2005, le Pentagone ordonnait le déblocage de 3,4 milliards de dollars alloués à la reconstruction afin de procéder, dans les plus brefs délais, à la constitution des nouvelles forces irakiennes, prêtes à faire leurs emplettes dans le complexe militaro-industriel américain. Le résultat sera probant, ne serait-ce qu'à première vue : tandis que la capacité d'intervention des forces irakiennes augmente, les troupes américaines limitent leur action et réduisent les pertes, jusqu'à la décrue de 2008 et ses 314 morts, divisés par deux l'année suivante (149), chiffre ramené à 60 en 2010 et à 54 en 2011.

▼ En 2008-2009, les forces armées irakiennes formées et entraînées par les Américains, ont acheté 8 000 Humvee aux États-Unis. Ils font aussi l'acquisition d'environ 400 Stryker et de 140 M1 Abrams d'occasion.

Les retraits successifs d'Irak et d'Afghanistan augurent d'un retour d'expérience qui s'est politiquement illustré dès la récente guerre de Libye, dans laquelle l'administration Obama a dissimulé l'ampleur de son engagement, d'ailleurs officiellement limité à l'espace aérien. ■

▲ L'équipage d'un MRAP Caiman fait le plein de carburant à Joint Base Balad, située à 80 km au nord de Bagdad, l'un des plus grands camps militaires américains en Irak. Comme tous les *Mine Resistant Ambush Protected*, le Caiman de BAE Systems possède une coque en V pour dévier la déflagration des *IED* et ainsi augmenter la « survivabilité » du véhicule et de ses occupants. De 2002 à 2011, les USA ont consacré 43,5 milliards de dollars aux MRAP.

▼ La dernière unité américaine à quitter l'Irak s'apprête à passer la frontière koweïtienne fin décembre 2011. L'invasion et l'occupation du pays auront officiellement coûté au Pentagone 4 486 tués et 33 184 blessés. Des associations indépendantes estiment le nombre de ces derniers à plus de 100 000.

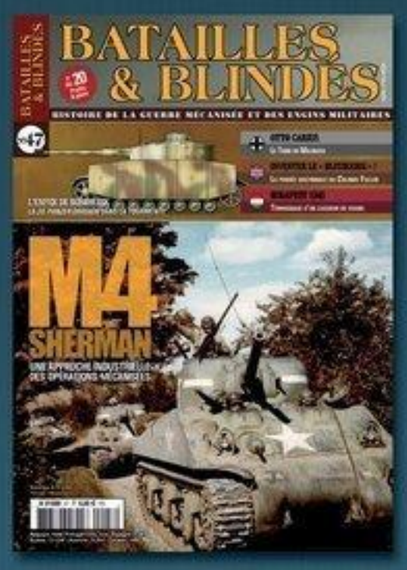
BATAILLES & BLINDÉS

Anciens numéros ▶

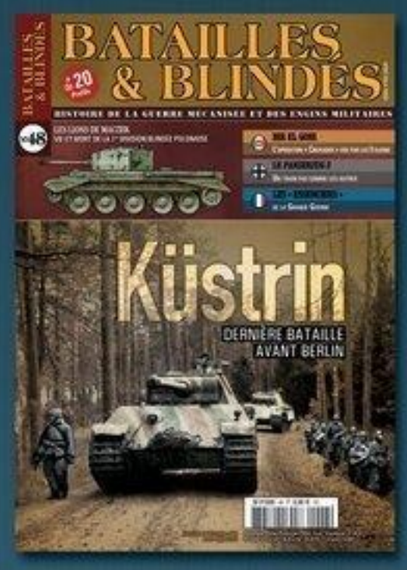
Retrouvez les sommaires détaillés sur notre site :

www.caraktere.com

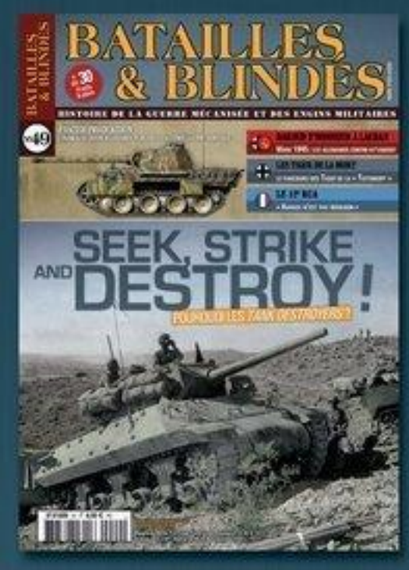
N°46
- **DOSSIER : LES SECRETS TACTIQUES DE ROMMEL**
- Août 1943 : la « Großdeutschland » lâche ses fauves
- *Tank Destroyers* en combat urbain
- ...



N°47
- **M4 SHERMAN**
- L'enfer de Bobrouïsk La *20. Panzer-Division* dans la tourmente
- Inventer le « Blitzkrieg » !
- Otto Carius
- Les bataillons amphibies de l'*USMC*
- ...



N°48
- **KÜSTRIN**
- Les lions de Maczek, la 1re DB polonaise
- *Panzerzug 3*
- L'enfer de Bobrouïsk La *20. Panzer-Division* dans la tourmente (2e partie)
- ...



N°49
- **SEEK, STRIKE AND DESTROY**
- Le 12e RCA de la Normandie à Royan
- *Panzer Produktion*
- Les Tiger de la mort : Le parcours des Tiger de la « Totenkopf »
- ...

	France	UE, Suisse, DOM-TOM	Autres	Quantité	TOTAL
Abonnements :					
Abonnemment d'un an à **Batailles & Blindés,** soit 6 numéros, à partir du n°51 inclus	35.00 €	40.00 €	45.00 €	x_____ =	
Abonnemment de deux ans à **Batailles & Blindés,** soit 12 numéros, à partir du n°51 inclus	65.00 €	75.00 €	85.00 €	x_____ =	
Hors-séries :					
B&B hors-série n°2 : Opération Daguet (réf.74)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x_____ =	
B&B hors-série n°3 : L'épopée du 6e GRDI (réf.75)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x_____ =	
B&B hors-série n°6 : Afrika-Korps / Tome 1 (réf.78)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°8 : Afrika-Korps / Tome 2 (réf.80)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°12 : Barbarossa / Tome 2 (réf.143)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°14 : Tiger-Abteilungen ! Tome I (réf.167)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°15 : Guderian (réf.185)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°16 : Tiger-Abteilungen ! Tome II (réf.276)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°17 : La bataille des Ardennes - T.1 (réf.277)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°18 : La bataille des Ardennes - T.2 (réf.278)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°19 : « J'étais à Berlin » (réf.279)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
Anciens numéros :					
B&B n°33 : La Campagne de Tunisie (réf.127)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°34 : Les chars du *Heyl Shirion* (réf.134)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°35 : *SS-Panzer-Division* « Wiking » (réf.140)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°36 : Dans l'enfer du bocage (réf.145)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°37 : Le *SS-Panzer-Korps* à Kharkov (réf.153)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°38 : Les imposteurs de Skorzeny (réf.158)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°39 : *Panzerschreck* (réf.162)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°40 : *Skijäger* (réf.172)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°41 : Wittmann à Koursk (réf.181)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°42 : Nashorn au combat (réf.182)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°43 : La « Panzer-Lehr » face au débarquement (réf.243)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°44 : Tiger, « la bête de guerre » (réf.244)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°45 : « Blitzkrieg » 1940 vs 1944 (réf.245)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°46 : Les secrets tactiques de Rommel (réf.246)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°47 : M4 Sherman - Une approche industrielle (réf.247)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°48 : Küstrin, dernière bataille avant Berlin (réf.248)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°49 : Pourquoi les *Tank Destroyers* ? (réf.249)		8.00 €		x_____ =	
TOTAL :					

Bon de commande à retourner à :

CARAKTÈRE
Service abonnements
3120 route d'Avignon
13090 Aix-en-Provence
FRANCE

Commandez les anciens numéros de *Batailles & Blindés* et de nos autres publications, consultez également les sommaires détaillés ou bien encore vérifiez leur disponibilité sur notre site :

www.caraktere.com

Votre commande pourra vous parvenir sous plusieurs plis ; les délais de traitement et d'acheminement par La Poste varient de 6 à 20 jours. Merci de votre compréhension.

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
.....
.....
Code postal : .....
Ville : .....
.....
Pays : .....
E-mail : .....

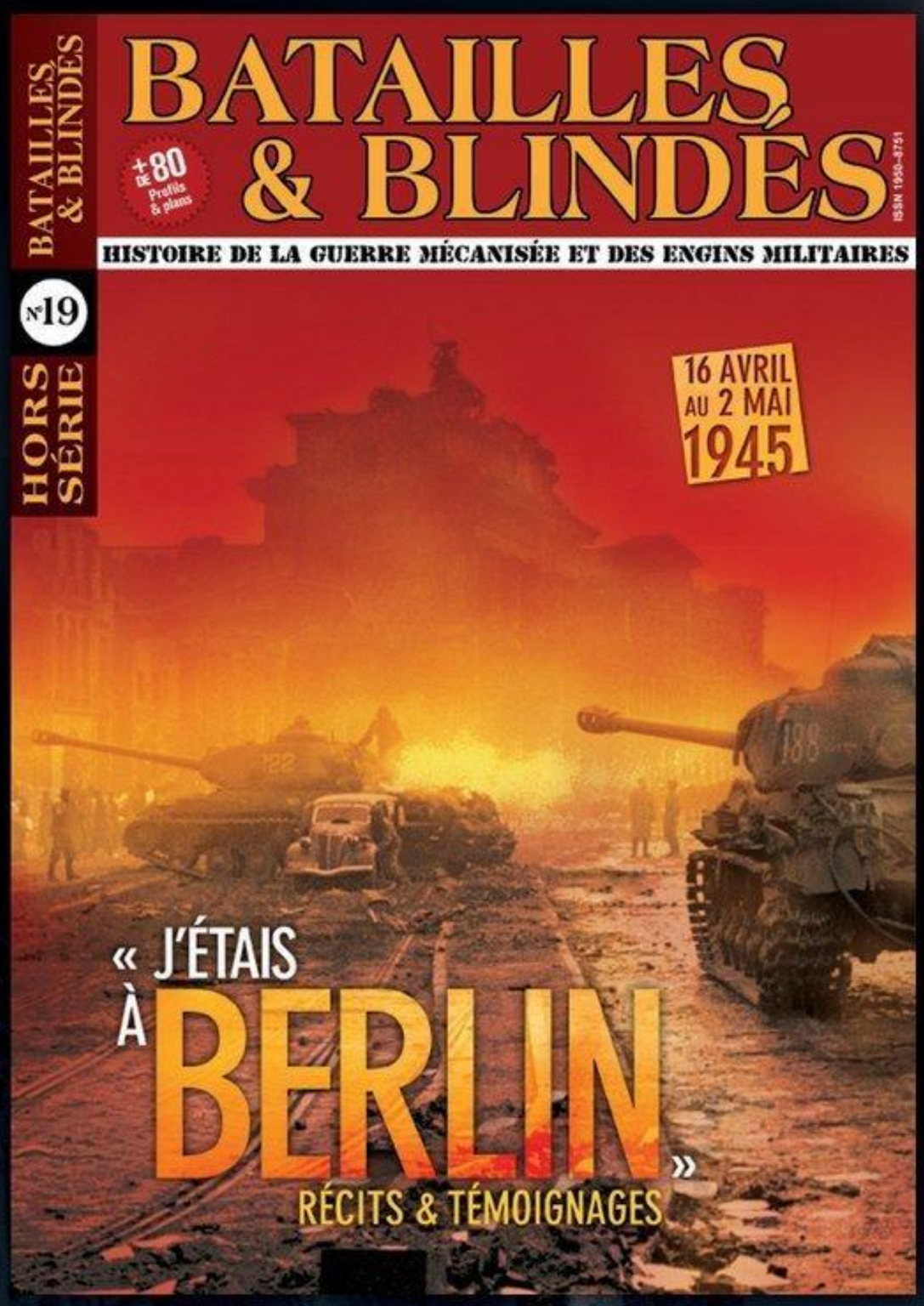
Règlement :

☐ Chèque à l'ordre de Caraktère
☐ Virement Swift ☐ Mandat postal
☐ Carte Bancaire :
Numéro: .....
Date d'expiration : .....
Cryptogramme visuel : .....
(3 derniers chiffres au dos de la carte) :
Signature :

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés.
Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.

« J'ÉTAIS À BERLIN »

RÉCITS & TÉMOIGNAGES



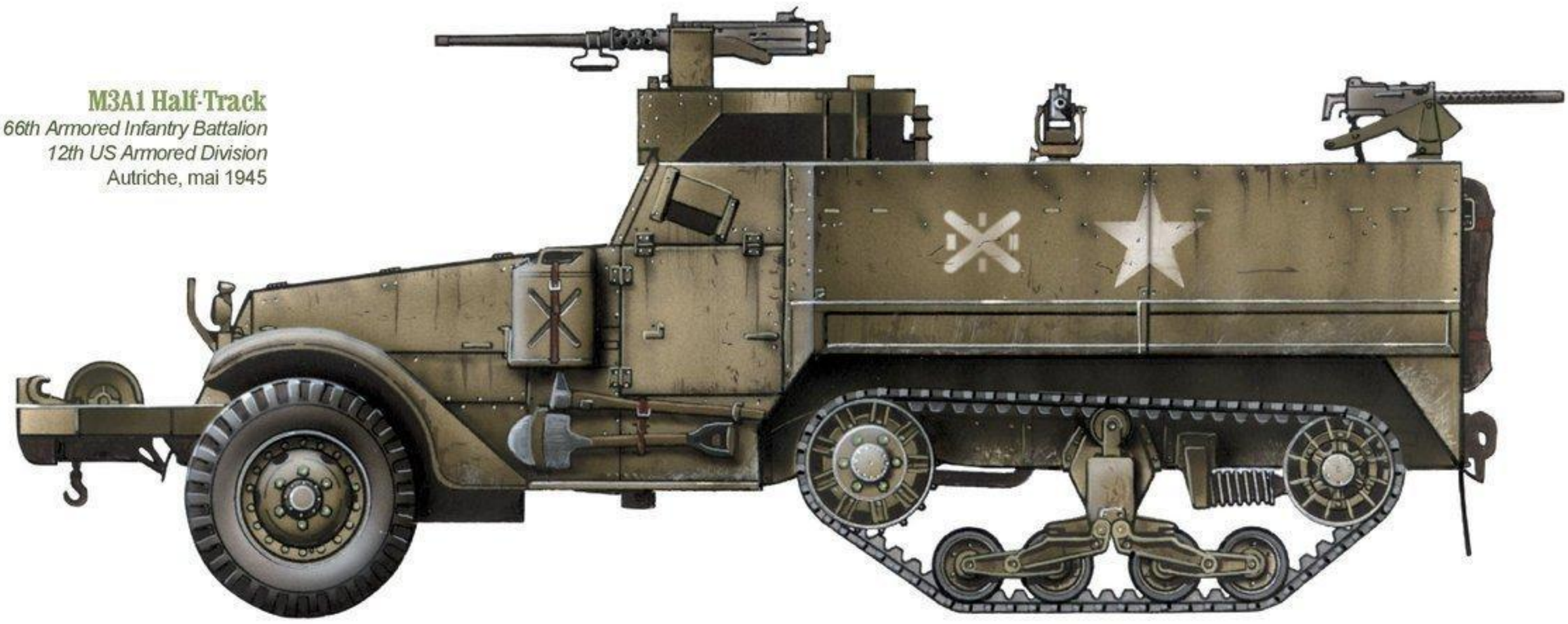
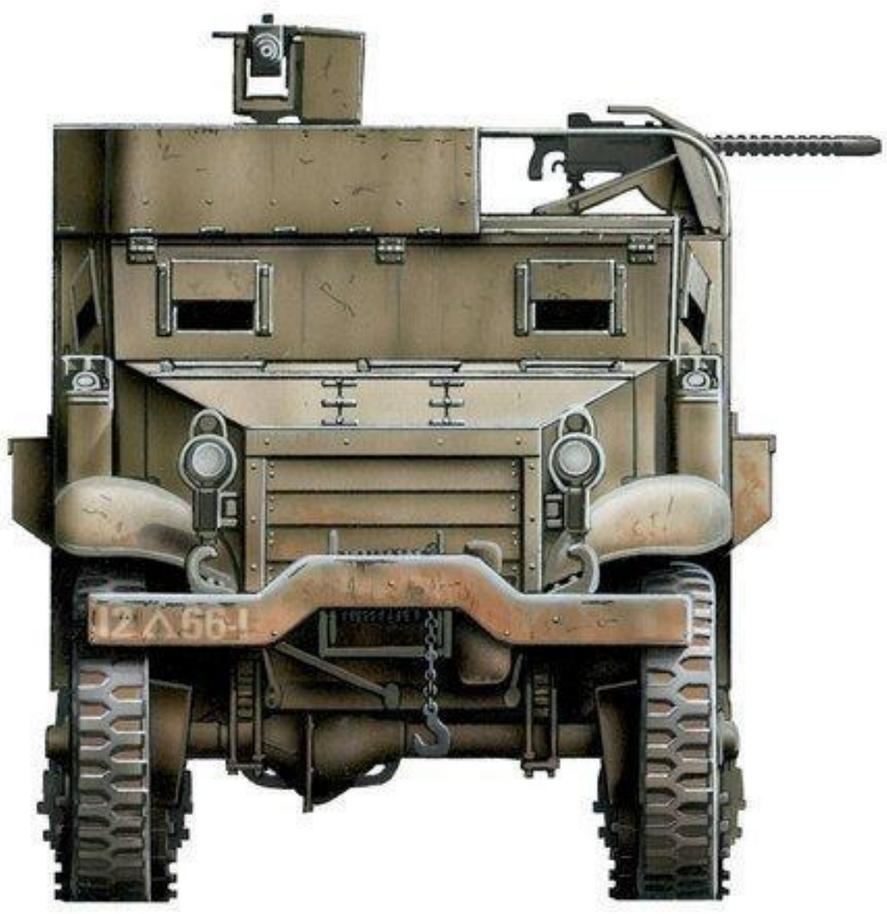
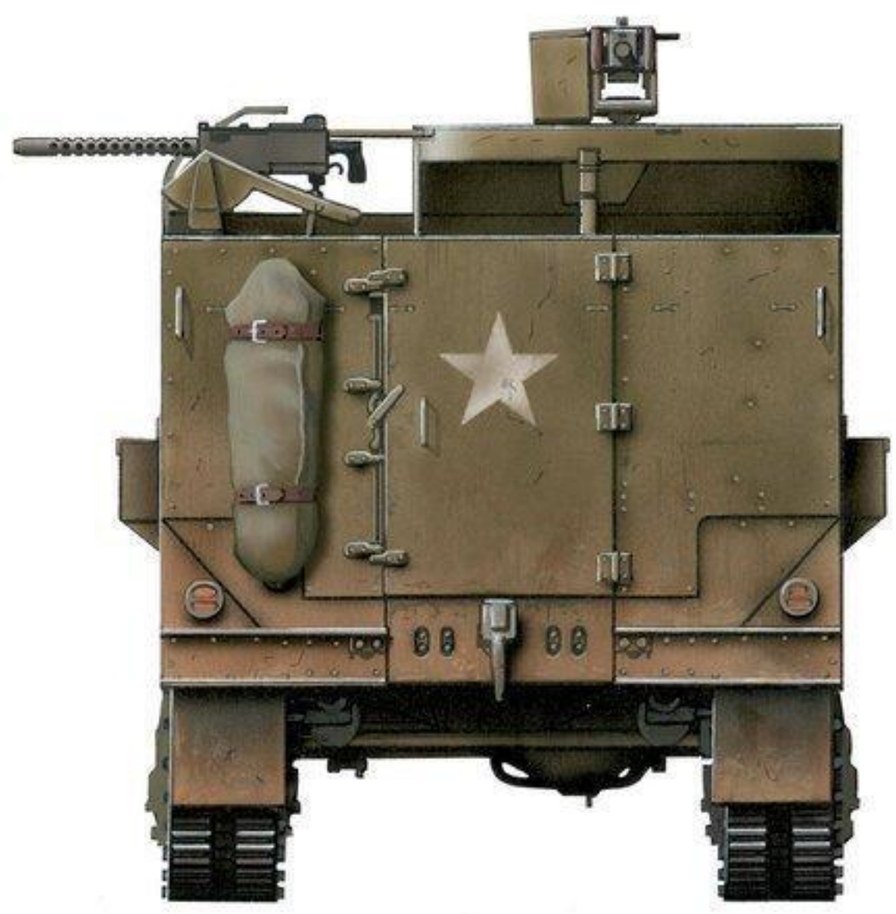
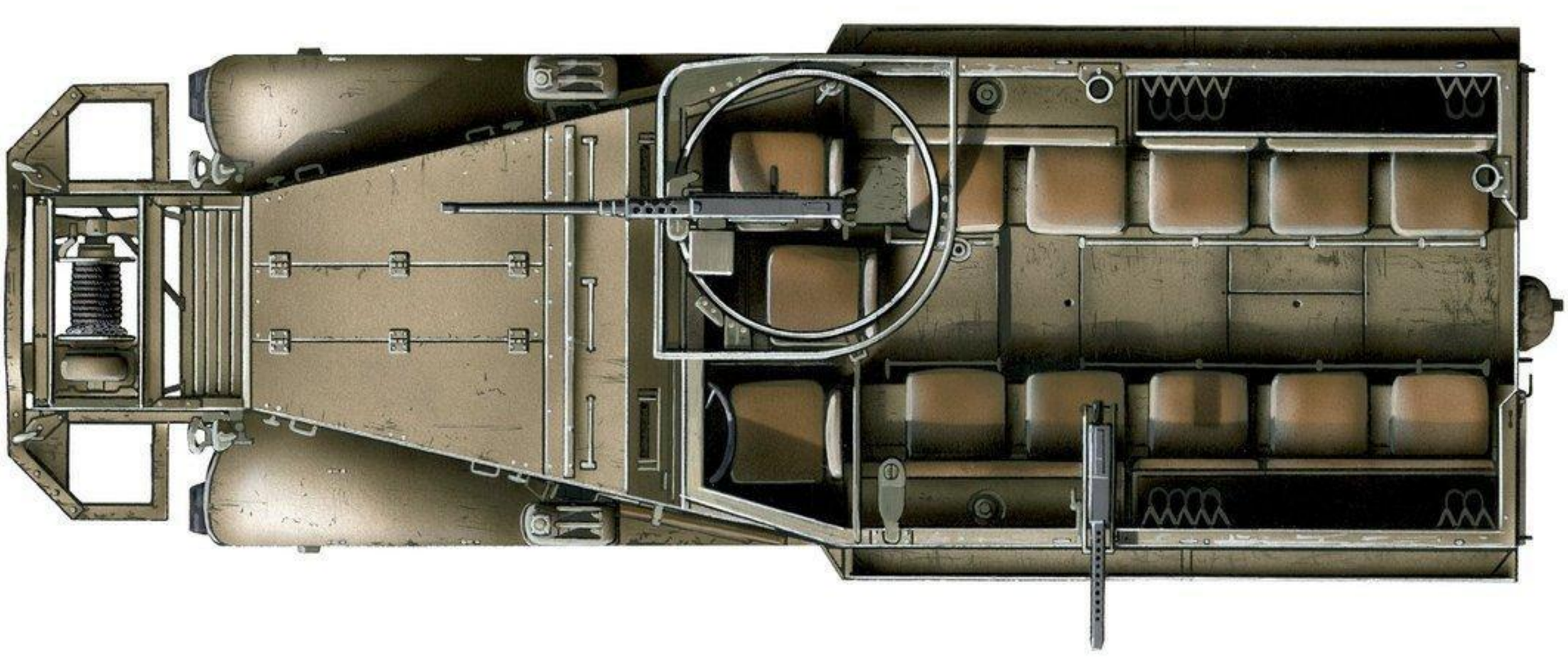
« Dans le Tiger II, l'équipage se prépare au combat. Georg Diers, le chef de char, scrute sans relâche les environs. Pas question d'être surpris à bout portant par des T-34/85 qui, profitant de leur mobilité, auraient tôt fait de placer un coup mortel sur un des points faibles du Panzer. *Pour la dixième fois, Wolf-Dieter Kothe vérifie ses appareils de pointage. Le moindre dysfonctionnement de son dispositif de visée pourrait se solder par une fin tragique. Le pilote, Willi Kenkel, ne quitte pas des yeux les manomètres attestant de la bonne santé du gros moteur Maybach. Pression d'huile, température... rien ne doit être laissé au hasard, car les 70 tonnes de sa monture sollicitent durement la mécanique. Alex Sommer, le chargeur, est moins occupé. Pour autant, il se remémore l'emplacement des différents types de munitions, tout en essuyant soigneusement les traces de graisse sur les obus. Enfin, l'opérateur radio, Bodo Harms, est à l'écoute d'éventuels messages. Brusquement, c'est le branle-bas de combat. Il est 10h00 lorsque surgissent les premiers chars frappés de l'étoile rouge. Déployés sur un large front entre Ihlow et Grunlow, encadrés par une infanterie nombreuse, une centaine de T-34/85 chargent le groupement de Tiger II. L'estomac noué, les* Panzerschützen *les laissent approcher… »*

La rédaction de *Batailles & Blindés* avait inauguré, il y a sept ans déjà, sa collection de hors-séries par un numéro consacré à la bataille de Berlin, narrant au jour le jour le déroulement de cet affrontement titanesque. Cette fois, nous vous proposons de plonger au coeur même de l'action, à travers plus d'une quinzaine de récits et témoignages, tant allemands que soviétiques, retraçant authentiquement l'ambiance apocalyptique de cette ultime bataille pour la capitale du *Reich*. Tour à tour, vous prendrez conscience des appréhensions des soldats allemands sur les hauteurs de Seelow, vous suivrez les exploits de Georg Diers et de Karl-Heinz Turk à bord de leurs Tiger II dans la banlieue berlinoise, vous mettrez vos pas dans ceux des jeunes combattants fanatiques dans les souterrains du métro, et enfin vous découvrirez les derniers combats et la fuite éperdue du dernier carré des défenseurs...

Ce que nous vous proposons, c'est tout simplement 116 pages de récits, enrichis de « gros-plans » sur des aspects originaux de la bataille de Berlin, tels l'arsenal de la dernière chance de la *Wehrmacht* à Berlin, l'état de son parc blindé, les *Panzerstellung*, les techniques de combat urbain, etc... qui vous tiendront en haleine du début à la fin ! Préparez-vous, il est désormais temps de monter à l'assaut !

LES « PETITS FRÈRES »

L'INFANTERIE BLINDÉE AMÉRICAINE

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2012

M3A1 Half-Track
66th Armored Infantry Battalion
12th US Armored Division
Autriche, mai 1945